

(see BARBIER
Dictionnaire des
Anonymes III, 587.

LES

NUITS DE BERLIN.

I.

Paris. — Imprimerie de Béthune et Plon.

LES

NUITS DE BERLIN,

SUIVIES

d'un Tableau de l'état général du Protestantisme en Europe et dans les Missions protestantes,

PAR L'ÉDITEUR

DES SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY.

« Il y a cent ans, la Prusse n'était qu'un corps-
» de-garde ; elle était devenue sous Frédérick II
» un camp militaire assez mal retranché, puis-
» que Bonaparte le força dans une seule bataille;
» elle est aujourd'hui une vaste caserne, où tout
» est d'hier et où rien ne fait corps ; ni religion,
» ni clergé, ni noblesse, ni territoire. »

M. DE BONALD.

TOME I.

PARIS.

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

19, RUE DE SEINE.

1838.

I.

ALBERT-L'OURS.

MOEURS DES VANDALES ET FONDATION DE BERLIN.

> ....On y voyait l'orfraie,
> Monstre au jour inconnu;
> Les obliques hiboux et le grand vautour fauve
> Qui fouille au sein des morts, où son col rouge et chauve
> Plonge comme un bras nu.
>
> (*Mazeppa.* V. Hugo).

C'était du temps de l'empereur Frédéric de Souabe, et c'était pendant la nuit du 12 au 13 avril 1159. Le torrent d'Ubrhémi bondissait

en écumant au milieu des rochers et des vieux sapins de la forêt vierge. La Sprée, qui marquait la frontière entre l'empire germanique et la Vandalie, la Sprée, disons-nous, soulevait ses flots irrités contre la violence et l'âpreté des vents du pôle. L'aquilon mugissait en faisant ployer sur les eaux troublées la cime des yeuses à tiges de fer, les pins gigantesques et la tête chevelue des jeunes saules. Les autans sifflaient dans les bois dépouillés, comme la flèche aiguë d'un archer morave à travers les ramures des cerfs et des élans. Dans la profonde obscurité de l'espace, on voyait étinceler deux yeux fixes, des yeux terribles, et c'étaient ceux du ghérifalco, vautour nocturne. On entendait s'ébattre et croasser des orfraies boréales huant vers leur proie et traversant les airs à tire-d'aile; enfin, l'écho, le sinistre écho d'Ubrhémi, répondait au hurlement des loups épouvantés; et l'on aurait dit un long cri d'alarme, un cri continu d'angoisse et d'effroi. Tous ces bruits sauvages étaient surmontés par les gurgitations puissantes et la formidable voix

d'un urus baltique. Les contemporains croyaient que la voix de l'urus avait quelque chose de fatidique et de prestigieux. C'était un vaste bruit, composé de tous les sons les plus disparates et sur tous les tons les plus discordants, passant brusquement du grave et du grandiose, on pourrait dire, à des clameurs atroces! d'un cri magnifique et triomphant comme un éclat solennel de l'orgue, à un état de furie convulsive; enfin des lugubrations, des râlements, des cris féroces et des beuglements caverneux, à l'accent aigu le plus acéré, le plus incisif et le plus hostile à l'oreille humaine (1)!

Un robuste et puissant homme, un porte-

(1) *Gesta Comit. Angilberti*, fol. 86. — Cladnl, *Théorie des sons gutturaux.* — Urus, *Bos urus*, aujourd'hui l'Aurochs. C'était le bœuf primitif à son état le plus sauvage. En Europe, il n'existe plus que dans quelques forêts de la Pologne, et le dernier qu'on ait trouvé en Prusse fut tué dans les bois de Plassow en 1759. Le chanoine Paw écrivit à l'Académie des sciences que cet animal équivalait pour le volume à celui de quatre à cinq bœufs domestiques. Il ne manqua pas d'ajouter que le mugissement habituel de l'Aurochs était *la chose du monde la plus imposante et la plus effrayante.*

glaive, un chevalier, contemplait froidement cette crise équinoxiale et cette atmosphère en deuil. Il était coiffé d'une toque en tissu de poils de blaireau mêlés de quelques fils d'argent; il portait de hautes bottes ainsi qu'un pourpoint de chasse en cuir d'urus: son épieu était dressé contre un arbre, à ses pieds gisait le corps d'un ours, la dague encore enfoncée dans la nuque, et laissant échapper de cette blessure un long ruisseau de sang qui arrosait son épaisse fourrure et venait aboutir dans un creux du sol, entre des racines tordues et des calculs rocailleux.

C'était pour aller mettre à mort cet ours géant que le chevalier avait perdu de vue les veneurs et les vautrayers de sa suite; mais quand sa passion pour la chasse fut assouvie, quand le vainqueur eut arraché le pesant épieu des flancs du monstre, il s'aperçut, à regret, qu'il avait été bien loin dans cette forêt sans limites et qu'il se trouvait sur les bords périlleux de la Sprée. Ce fut en vain qu'il essaya de faire enten-

dre son cornet de vénerie, instrument formé d'une ramure d'élan et magnifiquement enrichi d'une chaîne et d'un cercle d'argent ciselés à Nuremberg. Les rugissements de la tempête en couvrirent le son.

Déjà le chasseur s'était déterminé à passer la nuit sous un mélèse, et à se faire un chevet du cadavre de l'ours, quand il aperçut une faible lueur qui vint scintiller sur la rivière en reflets obliques, incertains et brisés par l'agitation des flots. Il se dirigea sur ce point lumineux, et après une assez longue marche au bord du fleuve, il se trouva tout auprès du foyer de cette lumière, auquel il ne pouvait parvenir sans faire encore un long détour, afin de ne pas s'abîmer dans les fondrières et les cloaques, entre les rejetons des aulnes et les touffes d'énormes roseaux qui couvraient partout le sol marécageux de ce rivage.

Il arriva pourtant devant une haie de palis à pointe effilée. Il y frappa des mains, sonna du cor, et vit enfin s'ouvrir la poterne d'un fortin de

bois couvert de chaume. Cet édifice était construit avec des troncs de sapins entrecalfatés par de la paille de seigle mêlée d'argile ; et cette espèce de citadelle aquatique était portée sur de hauts pilotis au milieu d'un marais couvert de lotus argentés et de nénuphars. Il en sortit un homme tenant d'une main un tison de bois résineux tout enflammé, et de l'autre, une forte massue garnie de pointes de fer.

— Qui demande à entrer chez Ribislas d'Ystralowe, l'enfant du trait ? dit cet homme en dialecte vandale.

Le chevalier, qui connaissait assez les idiomes westrogothiques pour comprendre la question qui lui était adressée, répondit en langage teuton :

— C'est un chevalier de la marche du Nord qui s'est égaré, et qui voudrait un abri pour cette nuit, ou bien un guide pour le conduire à Steindelh.

— Entrez, noble homme, entrez ! la porte

de mon maître, qui s'appelle l'enfant du trait, n'est jamais fermée pour les étrangers, fussent-ils des chrétiens? — Hé! parbleu, poussez donc la barrière de l'enclos!....

Le chevalier poussa la barrière en écartant de ses yeux sa longue chevelure, et dès qu'il eut franchi cette palissade, un sale valet, rude et chétive créature vandale, vint baiser la garde de son épée. Une étroite montée conduisait jusqu'à la maison; il grimpa cet abrupte sentier qui tenait lieu d'escalier, en ayant soin d'entrer dans l'intérieur du logis sans précipitation, car, avant toute chose, il ne fallait pas courroucer un gros dogue hargneux qui ne quittait pas les côtés de son introducteur.

Contre les pieux sur lesquels était assis le manoir d'Ystralowe, il aperçut des barques formées d'un seul tronc d'arbre grossièrement évidé; les unes attachées à la rive du fleuve, les autres échouées sur le sol fangeux où reposait l'édifice. En voyant étendues sur la palissade intérieure, ainsi que sur la haie de clôture, des dra-

gues, de vastes arseunes et des filets de pêcheur, on jugeait aisément quelle était la principale occupation de l'enfant du trait. Enfin, le chasseur avait aperçu au-dessus de la porte la face grimaçante et ricaneuse d'un dieu vandale, sculptée dans un nœud de chêne de la manière la plus grotesque, et cette image divine avait, enfoncées dans la bouche, ainsi que dans les yeux et les oreilles, de longues verges pointues où ces Vandales avaient accroché des grenouilles et des cancres nains, des queues de loutres et des moules de rivière attachées à leurs écheveaux limoneux. Un écrivain du même siècle avait observé que le parfum qui s'exhalait en l'honneur de ces divinités tutélaires était une pernicieuse infection; *un encens d'idolâtrie pestilentiel,* écrit ce légendaire (1).

Dans une salle basse de cette habitation fluviatile était assis par terre Ribislas d'Ystralowe, les pieds appuyés contre un monticule de cail-

(1) *Vita Sancti Lugi Prandi*, prima pars.

loux qui lui servait de foyer, et où il faisait griller des tranches de poisson embrochées dans une gaule de fer.

— Entrez ici, noble homme, vous avez là votre couche, et voici votre souper. En disant ceci, le noble Westrogoth montrait au seigneur Tudesque un tas de mousse dans une grande auge de bois, et il arrachait avec la main quelques morceaux de poisson du bout de son attelet.

— Vous êtes sûrement de la religion des Romains? car, en entrant chez moi, vous ne vous êtes pas incliné devant le dieu protecteur de ma nation ; mais votre impiété ni votre mépris n'empêcheront pas que je vous donne à coucher pendant la tourmente. Je n'ignore pourtant pas comment vous nous traitez dans vos châteaux, vous autres chrétiens; je sais, par expérience, que vous faites ouvrir votre chenil aux nobles Vandales qui se trouvent dans le cas de vous demander l'hospitalité! — Triglaff, le puissant dieu, le fort

Triglaff, puisse-t-il égorger et dévorer tous les chrétiens (1) !....

Ces paroles d'Ystralowe auraient suffi pour donner au chevalier teutonique une juste idée des mœurs vandales. Il commença par s'étendre sur le lit qui lui était assigné ; ensuite, après avoir mangé de l'esturgeon boucané, et avoir calmé l'avidité du gros chien qui était venu s'établir sur son lit de mousse, il regarda s'il ne se trouvait à sa portée ni pain ni sel. Sans avoir mangé le pain et le sel avec son hôte, il n'aurait jamais pu bannir la crainte d'être égorgé pendant son sommeil, parce qu'il était chrétien, et,

(1) La maison de Mecklembourg a toujours eu la prétention d'être issue d'un ancien chef des Vandales appelé Niklot. Plusieurs antiquaires allemands ont disserté sur cette origine qui n'a jamais été justifiée. C'est par suite de la même prétention que les princes de Mecklembourg ne manquent jamais d'adjoindre à leurs autres qualifications celle de *prince des Vandales*. Leur famille est toutefois une des plus anciennes de la Germanie septentrionale, et tout porte à croire que, sous le règne de Frédéric Ier, surnommé *Barberousse*, elle était déjà en possession de la bourgade et de la forteresse de Mecklembourg, où résidaient les ancêtres de cette famille, et dont elle a tiré le nom qu'elle porte aujourd'hui.

qui plus est, un chrétien de la Marche du nord, contre qui les Obotrites et les autres peuples de la Vandalie couvaient une haine profonde (1). Mais n'apercevant autour de lui ni l'un ni l'autre, il en demanda d'un ton loyal et ferme au Vandale Ystralowe, qui, après l'avoir regardé fixement d'un œil malicieux, les tira d'un coffre et les présenta à son expérimenté convive. Tous deux plongèrent dans le sel un morceau de lourd gâteau de seigle qu'ils mangèrent, et ce fut cette cérémonie qui forma pour eux le nœud sacré de l'hospitalité (2).

Se sentant pour lors dans une sécurité parfaite,

(1) Les Obotrites, ainsi que les Goths, Ostrogoths et Visigoths, étaient issus de la race vandalique, et la petite contrée qu'ils habitaient au nord de la Germanie s'appelle à présent le Grand-Duché de Mecklembourg.

(2) Cette vieille coutume est si profondément enracinée chez les peuples d'origine sclavone ou *slawe*, que tous les Moscovites ne s'abordent jamais encore aujourd'hui, sans se dire l'un à l'autre : KHLEB I SOL! *pain et sel!* C'est la seule formule de salutation nationale; elle est généralement usitée parmi tous les Russes, et le czar est la seule personne de ses vastes états à l'égard de qui on n'emploie plus cette ancienne formule vandalique.

le chasseur fatigué se tourna du côté du mur afin de s'abandonner au sommeil ; mais le sommeil ne voulut pas venir. Le vent de glace qui rugissait au-dehors ébranlait à chaque instant la chancelante habitation du Vandale et menaçait de la culbuter dans la Sprée. Ce qui, par-dessus toute chose, inspirait des craintes au chevalier chrétien, c'étaient des voix nombreuses et confuses qu'il entendait glapir et bourdonner à l'extérieur du logis. Il ne pouvait s'expliquer non plus l'insomnie de son hôte, qui délaissait comme abandonnés la peau d'ours noire ainsi que le sommier de feuilles de hêtre qui lui servaient de couche habituelle.

Le valet traversait la chambre dans tous les sens, conversait avec son maître à voix basse, mais avec chaleur, et de temps en temps il lançait un coup-d'œil attentif sur l'étranger qui faisait semblant de dormir profondément.

Enfin arriva un autre personnage, que le chevalier reconnut aisément pour un chef des Vandales, à la fourrure blanche de sa peau de mou-

ton, mêlée de touffes de laine de plusieurs couleurs. Le dialogue qui s'établit entre les deux Westrogoths fit comprendre au chevalier qu'une assemblée solennelle était convoquée pour cette nuit dans le temple du dieu Triglaff (1). Quant à l'objet de cette assemblée, il n'en fut pas dit un mot; mais en entendant Ribislas d'Ystralowe donner l'ordre à son valet d'aller détacher les barques, le chevalier se leva comme en sursaut et demanda s'il ne pourrait pas accompagner son hôte dans l'excursion qu'il allait faire.

Le Vandale resta immobile d'étonnement, et, pour faire diversion à cette demande imprévue, il s'empressa de répondre aux questions qui lui étaient adressées par son ami. La requête du chevalier les mettait évidemment dans un mortel embarras; car Ystralowe avait à redouter que, pendant son absence, il ne survînt chez lui quelques-uns de ses compatriotes, et qu'il en arrivât malheur à ce chrétien. Ils ne voulurent

(1) Triglawnji, *à trois têtes*; mot vandale.

pas répliquer par un refus positif à celui qui venait d'être admis à leur convivialité du sel et du pain : ils prétextèrent de la nuit orageuse, des périls de la navigation sur la Sprée, du grand éloignement du rendez-vous ; mais le chevalier persévéra dans sa résolution de les suivre ; ils cédèrent à ses instances, à la fin, mais ce fut après avoir eu la précaution de lui faire endosser un sayon de peau de chèvre, afin de lui donner au moins l'apparence d'un guerrier vandale. Ils montèrent chacun dans une de ces barques que l'on remarquait en entrant sous les pieux du fortin, et ils attachèrent ensemble ces trois nacelles pour n'en former qu'un seul navire. Au moyen d'une perche flexible et transversale, ils les poussèrent au milieu de la rivière et voguèrent pendant environ deux heures, jusqu'à un endroit où la Sprée se divise en formant une île assez étendue.

A peine furent-ils débarqués qu'ils virent une longue file de cabanes, qui toutes, à l'instar de la demeure de Ribislas, étaient portées sur de

hauts pilotis aux bords de l'eau. Tout était en agitation dans ces tristes baraques, et dans la campagne environnante il y avait autant de mouvement que sur les bords de la Sprée. Ces pêcheurs amphibies sortaient de leurs huttes comme de véritables testacés. Des milliers de barques voltigeaient sur les rives en se succédant l'une à l'autre, et, dans le lointain, la flamme d'un énorme brasier brillait à travers les bouleaux et les ypréaux du rivage. Cette lumière devint le guide des trois voyageurs, qui s'acheminèrent vers elle en gardant un morne silence, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés auprès du temple consacré au divin Triglaff. Le chasseur inconnu ne pouvait se lasser d'en considérer le sombre aspect et l'informe étendue. C'était un vaste édifice à peu près quadrangulaire, construit avec de longues poutres couvertes de leur écorce, et dont les bouts se réunissaient au moyen d'échancrures internes. Cette lourde charpente était abritée par un toit plat et couvert avec des tiges de glayeuls, lesquelles étaient recouvertes

à leur tour par une épaisse litière de mousserons, d'agarics, de joubarbes et autres végétaux parasites.

Les plantes pariétaires n'étaient pas restées étrangères à la décoration de ce beau lieu, car on voyait sortir de toutes les crevasses du torchis et de toutes les fentes, à l'écorce des arbres du pourtour, des touffes de gui, des convolvulus à fleurs pâles, et des liserons couleur de sang. Les angles saillants des poutres étaient masqués par des apparences de têtes humaines, dont les traits auraient été contractés et tortillés par les plus affreuses contorsions. Une rouge et sinistre lueur sortait d'une lucarne béante, et sur le milieu du toit on voyait aussi flamboyer de gros tisons résineux, en guise de sémaphores, afin d'éclairer la marche des Vandales qui arrivaient des quatre points cardinaux. La porte de ce temple était formée par le tronc d'un chêne immense, dans lequel on avait taillé je ne sais quelle face d'idole, et dont la bouche monstrueuse était l'unique ouverture pour l'entrée et

la sortie des prêtres et des chefs, des guerriers, des serfs; enfin pour le service du temple et pour le passage de tout ce public idolâtre. En dedans, fourmillaient déjà de nombreux sectateurs de Triglaff, qui ressemblaient à des fantômes de Scandinavie, des spectres lunaires! Et le sol du temple fut bientôt couvert de ces mesquines et hideuses figures obotrites, qui n'étaient pas moins difformes que leurs divinités. Le chevalier entra dans ce temple, accompagné de ses deux guides, et regarda tout ce qui l'environnait avec les yeux de la surprise et de la commisération. L'intérieur du temple était non moins rustique que son extérieur. Les parois étaient couvertes par une tenture de jonc, sur laquelle des artistes westrogoths avaient tracé les images de leurs dieux avec de la terre rouge. Le sol, enduit d'argile, était battu comme une aire, et sur une pierre *unique*, au milieu du sol, on attisait continuellement un feu reluisant et clair. De sombres personnages, enveloppés de vastes draperies rougeâtres, entouraient le foyer; et, de

temps en temps, on les voyait disparaître derrière les grandes nattes de jonc qui recouvraient et cachaient mystérieusement tout le chevet de l'édifice. On s'aperçut qu'on devait être au milieu de la nuit, quand on vit sortir du fond du temple un long et noir cortége de prêtres qui vinrent se poster sur deux rangs à l'entour de la flamme, et qui s'inclinèrent respectueusement devant un vieux druide dont la crinière blanche retombait grotesquement sur un visage de pur sang sclavon, et contrastait d'une manière étrange avec de petits yeux caves et la structure osseuse de sa lourde mâchoire. Ils firent trois fois le tour du foyer, élevèrent les mains au ciel, et s'abattirent sur le sol qu'ils frappèrent fortement de leurs fronts sauvages.

Le chevalier du Nord-Brandebourg demeura seul debout, fixant d'un œil altier et dédaigneux cette cérémonie païenne. En vain ses deux compagnons le poussèrent du coude, en vain ils jetèrent sur lui des regards pleins d'amertume et de reproches, il fut inflexible dans sa dignité de

chevalier chrétien. Il avait froncé le sourcil sur son œil d'un bleu superbe; on l'avait vu porter la main sur le couteau de chasse qui pendait à sa ceinture..... Les druides poussèrent des cris aigus en montrant du doigt cet insolent, ce téméraire étranger qui avait osé rester debout pendant qu'ils baisaient la terre. Les plus tumultueux hurlements remplirent le temple; les Vandales se levèrent brusquement et se dirigèrent en proférant des menaces et des imprécations.... Déjà la lame des couteaux brillait, déjà les druides enflammaient ces furieux du délire de la vengeance, quand Ribislas d'Ystralowe, l'enfant du trait, se mit au-devant du chevalier, et d'une voix haute et ferme adressa la parole à la foule soulevée. Il dit que l'étranger était son hôte, qu'il avait mangé avec lui le pain et le sel dans une maison vandale, et qu'ainsi il était devenu inviolable et sacré pour tous les hommes du nord.

Cette allocution produisit promptement son effet sur l'assemblée furibonde; on se précipita

de nouveau par terre, en entendant les bardes entonner leurs affreux cantiques ; la tenture du fond du temple se détacha, et laissa voir derrière elle, en tombant à terre, une colossale forme humaine dont la contexture était de fortes branches de saule entrelacées de verges flexibles. Cette figure monstrueuse était à jour comme un réseau ; le corps avait trois têtes ; dans la région des reins et de la poitrine, étaient renfermés des prisonniers chrétiens tombés entre les mains des Vandales, pendant leurs expéditions de pillage dans le Brandebourg méridional. Autour de ces tristes victimes on voyait entassées des gerbes de paille avec des fascines, et ces malheureux captifs n'attendaient, pour mourir au milieu des tourments, que le signal donné par le vieux druide au chef des eubages. Bientôt, le plus vieux de ces prêtres de mort saisit un brandon du foyer, et s'approcha de ce type d'un dieu vandale ; il y mit le feu de la main gauche, et la flamme se communiqua rapidement à la sèche résine. Les cris des prisonniers expirèrent au

milieu des bruyantes acclamations du peuple, et quand le chevalier aperçut leurs convulsions dans cette cage ardente, il en frémit de colère et détourna les yeux avec horreur. Il s'arracha de ces lieux, et Ribislas d'Ystralowe le suivit.

Ils s'embarquèrent silencieusement dans les nacelles qui les attendaient, et silencieusement aussi les valets manièrent la rame en remontant le courant de la rivière, afin de regagner le manoir d'Ystralowe, où tout se trouvait en confusion. Les gens de la suite du chevalier s'y étaient rendus, et attendaient son retour avec une sollicitude impatiente (c'était un de ses chiens qui les avait mis sur ses traces, et leur avait fait découvrir le lieu de sa retraite). Les serfs et les autres chasseurs allemands saluèrent joyeusement l'arrivée de leur chef; mais celui-ci, dans un transport terrible, leva les mains vers le ciel ténébreux, et dit :

— Aussi vrai que Dieu est mon créateur, et que le bienheureux Albertus, évêque de Prague, est mon saint patron! je veux jeter sur la place

de ce temple de meurtre et de martyre les fondations d'une église à notre Seigneur Jésus-Christ, et je veux que tous les environs en soient habités par des chrétiens! Si j'y manque, je veux aller pieds nus au saint sépulcre de Jérusalem, pour en faire amende honorable et pénitence!

— Qui êtes-vous donc? demanda brusquement l'enfant du trait, pour parler de la sorte et oser méditer une pareille folie? Le peuple vandale est courageux et puissant; vous avez vu comment il se venge de ses ennemis et de vos frères vaincus.....

— C'est moi qui suis Albert de Saxe et de Misnie, margrave de Brandebourg, landgrave du Nord, et burgrave impérial d'Erfurth! C'est par la grâce de Dieu, et c'est par la grâce du César Auguste, empereur des Romains et des Germains, à qui notre père en Dieu, l'Apostole de Rome, a donné tous les pays qui sont au nord du saint Empire germanique. (Entendez-vous ceci, chiens de Vandales?) — Mes vassaux

du Brandebourg m'ont surnommé l'Ours ; c'est bon, je suis un Ours, et je vais mettre au monde un Ourson (Berlein), pour qu'il vous applique ses ongles tranchants sur la face, et qu'il vous enfonce ses dents aiguës dans les flancs, païens endiablés, loutres amphibies et loups affamés que vous êtes! — Mon *Ourson* deviendra une forte ville, et je veux qu'à la place du chœur, au centre de la ville, il y ait une sainte chapelle dédiée à notre Sauveur, sous le vocable et l'invocation du bienheureux saint Luitprand, patron des voyageurs égarés (1)!

— C'est donc ainsi, redouté Seigneur, que vous gardez le souvenir de notre alliance et de l'hospitalité que vous avez reçue chez un Vandale!

— Non, Ribislas! non! Tu m'as préservé de

(1) *Chronica Cranzii*. fol. 341. — La maison de Prusse, issue de plusieurs margraves de Brandebourg, ne tire pas son origine du margrave Albert de Saxe. Cette maison n'existait pas sous le règne de Frédéric Ier, ou du moins elle n'était connue que par les vassaux ou les vois n de laseigneurie de Zolern, en Souabe.

la mort et tu ne souffriras rien pour l'impiété ni la cruauté des tiens. Ystralowe (1) restera le nom du lieu où nous avons fraternisé par le pain et le sel, et je te l'accorde en fief noble à perpétuité, en t'imposant seulement l'obligation d'apporter à mon château de Berlein le produit de ton premier coup de filet, tous les ans à pareille époque. Réfléchis au vœu que je viens de faire, et tâche de ne pas t'opiniâtrer dans ton idolâtrie pour le dieu Triglaff, un dieu de résine et d'osier!... —Tu me reverras cette année, Ribislas.—C'est assez de la chasse aux ours, vienne maintenant la chasse aux Vandales!

(1) STRALOW provient du mot slave STRELA, le *trait*. Il existe à Berlin une partie de l'ancienne ville qu'on appelle encore aujourd'hui le quartier de Stralau.

II.

CONRAD SCHUTZ.

Nuit du 19 *au* 20 *Octobre* 1322.

« Quoique vous soyez président de l'Académie
» royale de Berlin, vous serez obligé d'avouer
» que les ancêtres du roi régnant étaient des ob-
» jets de mépris pour leurs prédécesseurs, les
» anciens margraves de Brandebourg de la mai-
» son de Saxe. »

Lettre de WALPOLE à LEYBNITZ.

Une brillante lumière éclairait le balcon de la maison saxonne de la rue de Spandau, dont la tranquillité n'était troublée que par des chansons

bachiques et le joyeux tintement des verres. Le duc Rodolphe de Saxe régalait l'envoyé de l'empereur d'Allemagne, Louis de Bavière, qui, depuis l'extinction de la lignée des princes de la maison d'Anhalt ou d'Ascanie, dominatrice de la marche de Brandebourg, élevait des prétentions sur l'héritage du margrave Waldemar. Rodolphe de Saxe, qui déjà pendant la minorité de Henry, neveu et successeur de Waldemar, avait gouverné le margraviat en qualité de lieutenant, faisait, de son côté, tous ses efforts pour en retenir et s'en assurer la possession. Moitié par la corruption, moitié par des concessions de priviléges, il avait engagé les bourgeois de Berlin, Brandebourg, Spandau, Francfort, Rathenen, Kœpenick et Mittenwale, à lui rendre hommage et lui jurer fidélité. S'étant installé à Berlin avec tout l'attirail de ses forces, il se moquait de ses autres compétiteurs, tels que l'archevêque de Magdebourg, l'évêque de Lebus et les Mecklembourgeois, qui, tous, à raison de la situation de ces contrées que la sagesse de

Waldemar avait rendues florissantes, tendaient vers elles des mains avides.

Dans la salle à haute voûte de l'étage supérieur, dont les fenêtres, aux vitres rondes et garnies de plomb, reflétaient la lumière de vingt-quatre grosses torches portées par des candelabres de fer, on voyait Rodolphe de Saxe assis au haut bout d'une lourde table de chêne. Le même bout de cette table était occupé par le même duc Rodolphe et sa compagnie, le bas par les gens de sa suite. Des chiens de chasse étaient endormis sous la table ou le long des murs. Les valets allaient et venaient avec empressement, faisant succéder devant les chevaliers et les seigneurs, dont la conversation était fort animée, des pots remplis aux pots vidés. A droite, à côté du duc, se trouvait placé l'envoyé de l'empereur, Dippold de Babebourg avec son confesseur, et à gauche, le conseiller intime et chancelier du duc, Othon de Karehll. Suivait la file empanachée des nobles chevaliers en costume de fête, et puis les jeunes écuyers qui servaient

de transition avec les serviteurs et les valets.

— Par l'hostie sanglante, s'écria le duc Rodolphe en soulevant un plein verre; par l'hostie sanglante de Zehdenick! la bataille de Muhlberg est venue fort à propos pour l'empereur. La couronne sur sa tête était aussi mobile que ce collier sur le cou de mon chien. Je n'aurais pas voulu donner soixante gros de Bohême pour son globe et tous ses ornements césariens!

— Maintenant, répondit d'un ton sévère et calme le chevalier bavarois, maintenant la sainte couronne impériale est affermie. Le chef du saint empire est inexpugnable, et Frédéric d'Autriche, qui a osé se montrer parmi ses ennemis, expie dans les ennuis de la captivité la faiblesse d'avoir cédé aux exhortations de Jean XXII, ce méchant pape et cet homme de néant!

— Maintenant, maintenant.... Pas tant de fierté, seigneur de Babebourg! Comment l'empereur Frédéric s'est-il laissé prendre?.... J'ai fait la guerre contre Louis de Bavière, et j'étais bien plus en garde contre les trahisons du bur-

grave de Nuremberg... Ce n'est que par trahison qu'on a pu réussir à captiver le vaillant Frédéric (1)!

— Quoi qu'il en soit, le duc Frédéric d'Autriche est prisonnier, et l'empereur mon maître réclame la marche de Brandebourg en faveur de son fils Louis de Bavière. Je vous ai fait part de mon message, vous avez remis votre réponse d'un jour à l'autre, et c'est demain que je dois partir. Ne laissez pas s'écouler cette journée sans me donner enfin cette réponse ; il va bientôt sonner minuit, et mon séjour à Berlin touche à son terme.

— Si je voulais m'amuser à répondre à tous les messages de cette espèce, j'aurais trop de paroles à dire. Voyez ; là-bas, près de mon maître-d'hôtel, il se trouve encore un autre envoyé qui va vous dire qu'en toute justice, la succession de

(1) Ce burgrave de Nuremberg était un puîné de la famille d'Hohen-Zolern, et c'est de lui que la maison royale de Prusse a tiré son origine. C'est le premier échelon de la puissance où elle est parvenue, et ce personnage a laissé dans l'histoire d'Allemagne un souvenir affreux.

Waldemar de Brandebourg appartient à l'archevêque Henry de Magdebourg et non pas à d'autres.

Celui à qui s'adressait l'apostrophe se leva et répondit d'un ton moqueur : « Seigneur duc, pour m'exprimer avec tout le respect qu'on doit à votre grâce ducale, je pense que dans douze lunes, ni vous ni l'empereur ne commanderez ici. L'archevêque mon maître est investi de ce marquisat par l'autorité de notre saint père le pape, et vous pensez bien qu'aucun empereur ne saurait avoir raison contre la sainte Église. »

— Votre langue est beaucoup trop légère et prompte, maître Conrad Schutz ! s'écria durement Othon de Karehll, conseiller intime du duc Rodolphe. Plût à Dieu que vous eussiez cessé d'être le secrétaire intime de notre digne voisin l'archevêque, et que depuis long-temps il vous eût mis à la porte, où les discours d'un valet téméraire ne sauraient porter d'aussi mauvais fruits que dans cette noble assemblée.

— Et vous donc? Selon toute apparence, vous

serez bientôt mis à la place où vous voudriez m'envoyer, et j'espère occuper bientôt celle où vous êtes et que vous remplissez si mal....

— Vous parlez d'une manière digne de votre naissance et de votre conduite, Conrad Schutz! Il ne vous suffit pas d'avoir attaqué la pudeur des honnêtes bourgeoises de cette ville, il faut encore que vous profaniez la dignité de conseiller d'église et celle d'envoyé, par l'effronterie de vos paroles. Elles pourraient vous coûter beaucoup si mon seigneur le duc ne savait pas respecter les droits de l'hospitalité.

— Qui dit ici que j'ai attaqué la pudeur des honnêtes femmes de cette ville? reprit avec emportement l'envoyé de l'archevêque, tout en écartant de sa main la chevelure bouclée qui flottait sur son front rougi par la colère et par le vin.

— C'est moi, répondit Othon de Carehll; c'est moi qui l'ai su par un estimable échevin de Berlin qui, cet après-midi, revenait de la séance du conseil où les bourgeois vous ont ac-

cusé d'avoir violé les droits de l'hospitalité par une conduite injurieuse.

— Ils peuvent bien m'accuser et me convaincre de tout ce qu'ils voudront, je me moque de la bourgeoisie de Berlin. Eh bien ! c'est vrai: ce matin, en allant aux bains du Krœgle, j'ai demandé à une petite femme bourgeoise, qui avait des yeux bleus et qui avait la poitrine couverte de chaînes d'or, si elle voulait me suivre au bain et partager ma baignoire. Elle s'est écriée : Nenni! Je ne vois là aucun mal ; et personne ne peut empêcher de faire une proposition......

— Vous êtes pour un prince ecclésiastique un dangereux sujet! s'écria vivement le duc Rodolphe. Vous voulez abaisser au niveau des filles de joie les honnêtes bourgeoises? Allez, allez! si les citoyens berlinois pensent comme moi, vous ne vous en retournerez pas à Magdebourg sans avoir eu les épaules marquées et le dos fustigé.

— Seigneur duc, ils se garderont bien d'une

pareille audace! Qui m'oserait toucher frapperait en moi la sainte Église, et l'excommunication de l'archevêque éclaterait sur les téméraires qui auraient levé la main sur son conseiller chapitral.

Comme il disait ces mots, un valet parut dans la salle avec un air de consternation, il se mit à murmurer confidentiellement quelques paroles avec ses compagnons, et tout-à-coup les convives du haut de la table remarquèrent des attroupements qui se formaient déjà dans les environs de la maison.

— Écoutez, écoutez donc! du marché de Spandau et de la rue Saint-Georges, des groupes de bourgeois viennent se réunir devant la maison saxonne. Ils demandent par cris et par menaces la personne de l'envoyé de Magdebourg, pour en tirer vengeance, à cause de l'outrage qu'il a fait ce matin à une honnête et discrète bourgeoise.

— Vous le voyez! s'écria le duc en riant, mes bons Berlinois pensent comme moi. Main-

tenant, Conrad Schutz, je vous désire le moins de mal possible, mais je ne voudrais pas avoir ma part dans les horions qu'on va vous administrer.

Au même instant arriva en toute hâte un second valet qui se dirigea vers le duc et lui dit à haute voix :

— Seigneur duc, ils en veulent à sa vie; la bourgeoisie demande sa tête, et l'on se dispose à forcer la maison afin de l'en arracher....

— Oh! diable; ce n'est pas là ce qui vaudrait le mieux..... — Voilà ce qu'on veut faire? Mais à quoi pense la bourgeoisie? Elle voudrait donc souiller de sang humain la demeure de son duc et souverain marquis?...

Le duc se leva de table et courut à la fenêtre. Il vit une multitude de bourgeois furibonds dont les têtes se pressaient l'une contre l'autre dans cette rue étroite. Un cri confus et sauvage frappa son oreille :

— Sous la hache, le chien de Magdebourg, sous la hache! — Saignez ce pourceau; faites-lui

prendre un bain dans son sang, il aime le bain, saignez-le! saignez! saignez!...

— Descendez-le! Nous voulons le saigner et l'écharper!

Le duc et Othon de Carehll se regardaient tous deux avec un air d'inquiétude et d'embarras. Le mouvement populaire ne leur indiquait pas une émeute insignifiante et passagère, car les membres du conseil (Rathsmanner), en costume, étaient présents à la scène; ils parcouraient les groupes pour tâcher de calmer les esprits, mais ils se voyaient forcés de laisser continuer les cris et les menaces.

Après un colloque avec son conseiller intime, le duc donna l'ordre à Conrad Schutz (toujours plongé dans sa belle humeur et son insouciance) de s'esquiver par une porte de derrière, sous l'escorte de quelques cavaliers, et de bien se garder de reparaître dans la ville, car rien au monde ne pourrait lui sauver la vie s'il venait à tomber entre les mains de cette populace irritée.

Les cavaliers ducaux se mirent en devoir de

protéger la retraite de l'envoyé magdebourgeois confié à leur garde; mais en ouvrant la fausse porte qui devait servir à l'évasion, ils virent accourir un grand nombre de bourgeois armés, qui poussèrent de hautes et ironiques huées quand ils aperçurent qu'ils arrivaient à temps pour empêcher la fuite de Conrad.

— Arrête, insolent Magdebourgeois, qui outrages nos femmes; arrête! Ce n'est pas par la porte de derrière que tu dois arriver dans les mains du bourreau. C'est par la grande porte de la maison saxonne, c'est par le large escalier que tu te rendras au petit monceau de sable! Ainsi parlait un homme armé jusqu'aux dents.

Dans ce moment un fracas pareil à celui du tonnerre annonça que le portail de la maison venait d'être enfoncé. Les bourgeois armés accouraient en foule. Déjà le seuil de la porte de la grande salle en était encombré, quand Conrad Schutz, se jetant aux pieds du duc, lui demanda salut et protection.

— Bourgeois de Berlin, que venez-vous de-

mander au milieu de la nuit dans la demeure de votre duc? Voulez-vous porter le trouble dans le château? Voulez-vous écouter la voix de la vengeance? — Écoutez plutôt celle de votre seigneur qui vous prie et vous ordonne de ne pas rester plus long-temps devant lui sous les armes.

— Avec la permission de la grâce ducale, nous ne sommes point venus ici pour entendre des remontrances et nous laisser prêcher la morale saxonne. Nous voulons du sang; nous voulons la tête de ce misérable qui a eu l'audace d'insulter une vertueuse femme, et qui sera puni pour cela, aussi vrai que Dieu nous entend!

— Écoutez-moi donc, bourgeois!....

— Nous ne voulons rien écouter. Que vous fassiez droit ou non à notre demande, dans une heure d'ici le cadavre de ce damné vaurien sera dans la voirie. — Si vous voulez que nous changions de résolution, nous appellerons aujourd'hui pour notre maître l'empereur Louis, dont l'envoyé est à vos côtés. Entendez-vous, seigneur

de Babebourg? nous nous déclarons affranchis de la domination du duc de Saxe, qui laisse impunément flétrir l'honneur de ses sujets.

Othon de Karehll échangea à voix basse quelques mots avec le duc Rodolphe. Conrad Schutz, frappé d'une terreur panique, embrassait avec passion les genoux de celui qu'il avait raillé naguères, et il fixait des yeux ardents, comme ceux d'un taureau, sur les lèvres du vieux conseiller. La flamme de ses joues coloriées par le vin avait fait place à une pâleur jaunâtre, et la plus lâche crainte de la mort était peinte sur sa figure en traits effrayants.

Après un instant de calme terrible, durant lequel tous les assistants attendaient avec des sentiments divers la détermination du duc, celui-ci répondit enfin :

— Vous pouvez le prendre puisque vous le voulez ; mais que ce soit sur vous que son sang retombe ! Je ne cède qu'à la force.

Et avec l'agilité d'un tigre qui s'élance sur une

proie tremblante, les bourgeois de Berlin se précipitèrent sur Conrad, qui se cramponnait fortement aux genoux du duc.

Mais, comme ces hommes le prenaient aux cheveux et lui donnaient aux bras des coups de hallebarde pour lui faire lâcher prise, le malheureux s'écria avec une voix perçante :

— Pour l'amour de Dieu, seigneur duc, défendez-moi, sauvez-moi ! Je suis si jeune encore ! — Je veux devenir meilleur. — O Jésus ! — Oh ! qu'ils me font mal avec leurs hallebardes tranchantes ! — Secours ! — Je n'insulterai plus les honnêtes femmes ! — Arrachez-moi cette fois seulement à la mort. — Seigneur duc ! — Seigneur duc ! — Grâce ! — Oh ! oh ! ô mon bras !...

Un violent coup de massue détachait alors des genoux du duc le bras de cet infortuné. Sous le cri triomphal de l'enfer, les bourgeois furieux le traînèrent par les cheveux jusqu'à l'escalier, et, le jetant du haut en bas, ils le livrèrent à la foule

qui faisait entendre les acclamations d'une joie sinistre.

Au milieu des traitements les plus féroces, le peuple poussa ce malheureux jusqu'au Marché-Neuf, où, au centre d'un grand cercle, était amoncelé un tas de sable, sur lequel on voyait le bourreau de la ville armé d'un coutelas. Les cris du patient, qui voyait déjà le bras de la mort s'appesantir sur lui, furent inutiles; des éclats de rire répondirent à ses lamentations. — A coups de pieds, à coups de poings, il fut amené sur le monceau de sable; le glaive nu brillait en l'air; le bourreau l'agita par trois fois devant les yeux de Conrad à demi-mort, et le fit voler en sifflant. On vit rouler sa tête au loin, et son sang se répandit dans l'espace en jets épais, comme s'il était jailli d'une fontaine.

Aux cris de l'allégresse populaire et de la vengeance assouvie, succéda le silence de la réflexion. Il y eut plus d'un bourgeois de Berlin qui demanda tristement à sa femme et à ses voisins : — Que deviendrons-nous si notre ville est

frappée d'anathème et mise au ban de l'empire (1)?

(1) Il existe une dissertation du *Moine Hermann*, tendant à prouver que l'archevêque de Magdebourg avait pleinement désavoué l'impudence de ce mandataire, dont on avait fait choix pour cette mission sans le consulter, et pendant un voyage qu'il avait fait à Munich afin de s'y concerter avec l'empereur sur la possession du pays de Brandebourg. Le roi de Prusse, Frédéric II, s'est bien gardé de faire usage de ce document, dont il avait sûrement connaissance, et dont la publication pouvait disculper un prélat catholique. On aura souvent l'occasion de remarquer que tout son ouvrage sur l'histoire du Brandebourg a été rédigé dans le même esprit d'hostilité philosophique et d'infidélité systématique.

III.

LE PRIEUR DE BERNAU.

Nuit du 12 *au* 13 *Septembre* 1335.

— Ce cadavre pontifical était gisant sur la terre sanglante, ainsi qu'une victime égorgée sur l'autel des dieux infernaux.

— Comme un généreux taureau blanchi par l'âge, son front resplendissait encore d'une auréole à deux cornes dorée; son col était orné d'une riche et vaste draperie couverte de fleurs.

— Il est mort en élevant sa dextre, afin de bénir ses bourreaux.

JOST WONDEL (*Gisbert van Amstel*).

Rien ne troublait le repos nocturne et la sainte paix du beau prieuré de Sainte-Marie, solide édifice en pierres de taille, et résidence or-

dinaire du vénérable prieur Nicolas de Bernau, quand ce prélat venait à Berlin de la part de son évêque. Au milieu du calme profond, la lueur d'une lampe semblait seule éclairer un reste de vie dans une chambrette, non loin de la porte de Spandau. Contre le mur qui faisait face, était un homme couvert d'un manteau. Une barbe entretenue et frisée avec soin, une cravate d'étoffe lamée d'or, faisaient distinguer un gentilhomme dans cette personne inconnue. Il portait sur sa poitrine et sous les plis de son large manteau une cuirasse de l'acier le plus fin. Autour de sa ceinture s'entrelaçaient trois rangs de chaîne, servant à retenir son glaive, déjà fort souvent éprouvé. En arrière de son épée, un anneau d'argent émaillé suspendait le *gnadegott*, large poignard à triple tranchant, d'un pied de longueur environ, arme dont les chevaliers du temps se servaient pour achever les combattants qu'ils avaient terrassés, en la passant dans la gorge à la jonction de l'armure, ou bien à travers la visière du casque, afin d'arriver aux yeux de leur ennemi.

Cet homme frappait du pied avec impatience, et faisait retentir au loin ses éperons dorés.

— Où s'arrêtent-ils donc? Ils me laissent seul ici, au lieu d'avoir déjà tout disposé ainsi que je l'avais commandé.

Il allait et venait avec inquiétude.

Des bourgeois passèrent devant lui.

— Ne vous disais-je pas que l'envoyé de l'évêque viendrait encore nous faire du mal! Par Dieu! s'il n'avait pas eu sa robe de chœur sur les épaules, cette main l'aurait étranglé.

— Vous êtes prompt, Wolffram; réfléchissez donc. N'est-il pas lui-même un seigneur ecclésiastique? et, avec ces gens-là, il ne faut jamais chicaner. Qui vous répond qu'il ne vous laisse languir dans les tourments du purgatoire, sans permettre qu'une messe soit dite pour le repos de votre ame?...

— Qu'il prenne garde à lui. Il est devenu si fier avec les marguilliers qui sont à lui montrer dans la sacristie les registres de la dîme, que

la patience pourrait bien leur échapper. C'est un fil bien mince que celui qui nous retient...

Les bourgeois s'éloignèrent; et l'homme au manteau quitta l'ombre du porche priorissal qui lui avait servi d'abri à l'approche des deux passants.

A peine avait-il mesuré de son pas inquiet la longueur de la place Sainte-Marie, qu'il arriva du côté de Saint-Nicolas cinq ou six valets de petite taille, en habits déguenillés, et dont le visage portait l'empreinte d'une malice sauvage: ils lui présentèrent humblement une échelle qu'ils traînaient avec eux.

— Arriverez-vous enfin, chiens de Lithuaniens? Je vous attends depuis un gros quart-d'heure. Je vous ferai fouetter; je vous ferai tortiller comme des anguilles qu'on écorche! Pourquoi mes ordres n'ont-ils pas été ponctuellement exécutés?

Les pauvres mortaillables allèrent en frissonnant au devant de leur maître; ils tirèrent leurs

bonnets de peau de loup et les roulèrent dans leurs mains, en signe de servitude.

— Excusez-nous, Pan, nous n'avons pu traverser Berlin sans malencontre. Il y a, devant l'Hôtel-de-Ville, une foule de peuple qui attend la fin de la séance. Ils disent que le prieur de Bernau a adressé un méchant discours à la conscience des membres du conseil qui veulent diminuer les dîmes de l'Eglise.

— Aussi vrai que je suis un Kemphalm de Rochow, je souhaite qu'ils enfoncent le crâne à ce vieil hypocrite, uniquement pour que je puisse sans embarras pénétrer cette nuit auprès de ma colombe. Dépêchez-vous, chiens; dressez l'échelle vers cette petite fenêtre où vous apercevez la lumière d'une lampe, et tenez ferme; car, vous le savez bien, je ne suis pas léger.

Ce fut avec empressement que les serfs exécutèrent les ordres du chevalier; ils restèrent ensuite jusqu'à ce qu'il eût donné ses ordres à leur chef sur la manière dont ils devraient faire

sentinelle, pendant qu'il irait rendre visite à la jeune Suze.

— Tu demeureras, ainsi que les autres, devant la porte d'entrée, montant la garde en vassal fidèle, pendant que je serai à chauffer l'enfer auprès de mon enchanteresse. Tu feras la ronde en examinant bien si l'échelle est solide, et si rien ne bouge à l'entour. A chaque quart-d'heure, tu siffleras un de tes satanés airs payens pour m'assurer que vous êtes toujours là. Et si quelqu'un vient nous surprendre, tu pousseras alors le hurlement *du combat*, dont je suis loin d'avoir perdu le souvenir depuis le jour où je vous ai faits prisonniers près de Lebus.

— C'est bien, Pan, vous serez content de vos serfs.

— Si par hasard le prieur avait fini sa harangue, et qu'il vînt à passer avant mon départ, cherchez-lui noise, ne le laissez entrer que le plus tard possible ; et, dès qu'il sera dans la maison, tenez-moi bien l'échelle pour que je descende promptement ; car ce vieux pécheur voudra sans aucun

doute voir sa petite fille avant de se coucher, et alors mon *gnadegott* aurait quelque chose à faire. Que Dieu me garde d'un prêtricide! Trois croisades ne l'expieraient point!

— C'est donc sa fille, Pan? Je crois plutôt que c'est sa nièce, car les popes des chrétiens ne se marient pas.

— Ah! ah! le stupide payen! Sans doute, payen, le vieux prieur dit que c'est sa nièce; mais je lui suppose trop de malice pour n'avoir pas fait dans son temps un mauvais sujet de moine. Je gagerais que c'est sa fille; et, franchement, j'aimerais mieux que ce fût sa concubine : j'aurais peut-être moins de peine à triompher de sa résistance.

— Oh! Pan, vous aurez bien peu à faire : vos bras nerveux en ont tant vu succomber. Je voudrais bien connaître celui ou celle qui pourrait résister à votre force.

— Le crois-tu, Gieljuschken? Eh bien oui, tu as raison; tiens-moi l'échelle, je veux monter. Fais bien attention, et pense aux coups de fouet

qui t'attendent si je ne suis pas content de toi.

Le serf retint fortement l'échelle ; le chevalier l'escalada pour arriver à la petite lucarne de la belle Suse, qui venait de se déshabiller et qui était sur le point de se mettre au lit. Le léger volet s'ouvrit au choc de la chaussure ferrée de Kemphalm, qui sauta aussitôt dans la chambre.

Les Lithuaniens montèrent fidèlement leur garde devant le prieuré, que la lune, en poursuivant sa carrière derrière les nuages, laissait entièrement dans les ténèbres.

Dès l'arrivée du chevalier, la lumière de la lucarne fut éteinte ; et tout ce que l'on put entendre, ce furent les pleurs d'une femme et le langage effervescent et passionné du même chevalier.

Sur ces entrefaites, une foule de peuple en courroux arriva de la rue de Spandau devant l'église de Sainte-Marie. La multitude insurgée criaillait avec force, et jurait de toutes manières contre la perception des dîmes et les exigences de l'Église. La séance du conseil venait d'être

levée. Avec sa persuasive et victorieuse éloquence, le vieux Nicolas de Bernau venait d'exposer les besoins de son église devant les séditieux et les autres bourgeois de Berlin. Il avait fait remarquer que les hospitaliers du Saint-Esprit et les communautés pauvres étaient soutenus par les dîmes et les offrandes dont on demandait à diminuer la perception légitime; il avait menacé des foudres de la sainte Église ceux qui voulaient exposer les serviteurs de cette mère commune à une indigne pénurie ou à une humiliante dépendance des associations et communautés séculières; enfin, ce n'était pas en vain qu'il en avait appelé à sa longue et irréprochable carrière, dans le cours de laquelle il avait porté secours aux pauvres, aux veuves, aux orphelins, et fait, en somme, à ses ennemis comme à ses amis, à peu près tout le bien possible.

Il avait donc réussi à convaincre les membres du conseil, à toucher les supérieurs et les maîtres-jurés, et à triompher de leur résistance; mais il n'avait pu réussir à calmer l'irritation du peuple

assemblé devant l'Hôtel-de-Ville ; et, quand il sortit pour passer, avec les marguilliers, dans la sacristie où étaient renfermés les registres de l'église de Sainte-Marie, il fut accueilli par les hurlements de la foule exaspérée. Le vieux et respectable prieur fut poursuivi, honni, injurié, et les marguilliers eurent la plus grande peine à le garantir des plus mauvais traitements. C'est inutilement qu'aussitôt après avoir reçu avis de ces scènes de désordre, l'évêque Louis de Brandebourg dépêcha ses porteurs et sa chaise du corps, afin d'amener chez lui le bon prieur, son vieil ami ; la mêlée du peuple était si forte et si serrée, qu'ils ne purent arriver jusqu'à ce prélat.

Cependant le vieillard, sous l'escorte des marguilliers, se dirigeait vers la sacristie, avec le calme et la dignité de son caractère. Mais, avant d'y parvenir, un coup de pierre l'atteignit au sommet de la tête. Il tomba sur ses genoux, pendant que ceux qui l'accompagnaient cherchaient autour d'eux assistance et protection pour lui. Aussitôt les bourgeois les plus proches se jetèrent

comme des hyènes sur le malheureux prieur, l'assaillirent de coups, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent ses habits sacerdotaux, et ne l'abandonnèrent que lorsque ses palpitations et ses râlements vinrent les avertir qu'il n'avait pas long-temps à vivre.

Ce fut par des cris d'une allégresse sauvage que le peuple accueillit ces tristes signes d'une mort prochaine; mais tout-à-coup la foule disparut et s'écoula en entier, comme si les remords, qui suivent une mauvaise action, lui avaient fait entrevoir les conséquences de son crime et de sa folie. Le pauvre vieillard, abandonné, lutta seul avec la mort, et resta baigné dans son sang, jusqu'à ce que les Lithuaniens, qui faisaient sentinelle devant la porte du prieuré, vinrent l'enlever et le porter sur l'escalier de pierre de son manoir.

C'est au milieu des soins que de pareils sauvages pouvaient administrer, que les retrouva Kemphalm de Rochow, qui, averti par le hurlement d'un serf, avait dégringolé son échelle,

et venait s'informer de la cause du bruit.

Le prieur mourant attacha sur lui des regards avides, en voyant briller au clair de la lune la belle cuirasse d'un chevalier. Il fit tous ses efforts pour parler ; mais le ruisseau de sang qui sortait de sa bouche lui rendait la parole entrecoupée.

— Chevalier, — dans un instant je serai devant Dieu. — Pauvre Suse ! — elle est à la recherche du chevalier de Rochow, — Kemphalm de Rochow, de la marche Uckeraine. — Ma Suse est son enfant, sa fille naturelle, — d'une jeune bourgeoise de ma paroisse. — Les preuves existent : — une croix brune. — *Gloria in excelsis Deo !* — O mon Dieu ! pourquoi mourir ainsi? — Du sang, — du sang chaud ; — il sort de ma gorge. — Kemphalm de Rochow. — Pauvre Suse abandonnée ! — *Sancta Maria, ora pro nobis.*

Il ne put proférer une parole de plus ; son sang ruisselait avec abondance. — Il rendit l'ame.

Avec l'air d'un condamné aux flammes éternelles, le chevalier se frappa le front, s'arracha

les cheveux et la barbe ; il s'écorcha la figure, et s'écria :

— Oh! l'inceste! Jamais croisade n'en effacera le crime et la honte! Et, comme un frénétique, il disparut dans l'obscurité de la nuit.

— Qu'est-ce qui transporte Pan de la sorte? se demandèrent les serfs. Il a descendu l'échelle si content et si joyeux! Malheur à nous! il ne manquera pas de nous faire châtier rudement, comme il arrive toujours quand il est de mauvaise humeur.

IV.

LES STELLMEISERS.

Nuit du 8 au 9 Novembre 1364.

> De Jacqueric les jacquiers,
> Queles gents sont sorcilliers,
> Sagrileiges mahomiers,
> De piedz humains rosticeurs,
> De peaulx khrestiene escorcheurs.
> Sire Dieu, délifvrez nouz
> Dans Crespy, la bonne ville,
> Ou le jacquier Marleroulx
> S'est nichez come ung hyboulx
> Por occire femme et fille,
> Limiez, faulcons et famille
> Aux seneschal de Valloy
> Quy chevaulche avecq le roy.
>
> (*Complainte de Crespy.*)

Le vent d'automne secouait rudement les feuillages flétris de cette vaste forêt qui environnait alors le côté méridional de Berlin. Les gardes des

compagnies bourgeoises faisaient le service de nuit dans la ville, et marchaient seuls le long du rempart, qui, de tour en tour, s'étendait justement dans la direction suivie aujourd'hui par le cours du Kupfergraben. Tout-à-coup quelques individus à l'extérieur sombre sortirent des bois et s'avancèrent vers la maison isolée que le margrave Louis, surnommé le Romain, avait assignée pour demeure à son porte-arquebuse Antoine Rehbaum, parce qu'elle était tout-à-fait propre à élever des faucons de bonne race et des chiens de chasse; et ladite maison se trouvait entourée d'une palissade hérissée de pointes de fer. A peine les chiens eurent-ils entendu des pas se diriger du côté du logis à une heure aussi indue, qu'ils se mirent à aboyer de toutes leurs forces. Le vacarme de ces limiers et le retentissement dans la forêt voisine permettaient à peine d'entendre le bruit du heurtoir.

— On frappe à la porte, je crois : Qui vient là ? — Taisez-vous donc, vilains animaux, gare les étrivières !...

On ne répondit point à la question du porte-arquebuse; mais il entendit heurter avec autant de précipitation que de violence.

— Qui est là, vous dis-je? Apprenez que, si vous ne répondez pas, je vais ouvrir ma porte et lâcher mes chiens après vous!

Mais pas une parole encore. — Rehbaum, se disposant à repousser l'attaque, fut ouvrir la porte du chenil; mais à peine était-il sur le seuil de cette habitation des chiens, que le trait pointu d'une flèche vint lui friser la tête et s'enfonça profondément dans la boiserie: preuve certaine que le bras qui l'avait décoché était passablement musculeux.

— Ah! c'est ainsi qu'on y va? Un instant, méchante canaille, vous allez savoir si mes braves compagnons s'entendent à saisir le braconnier.

Là-dessus, le porte-arquebuse courut au chenil, et lâcha la meute que l'ardeur et la fougue dévoraient; aussitôt ces animaux furieux se dispersèrent ds tous côtés en hurlant et clapissant,

tandis que l'habitant de la maison verrouillait fortement la porte derrière lui.

La tranquillité ne tarda pas à s'établir au dehors. Bientôt les chiens eux-mêmes commencèrent à se calmer. Le porte-arquebuse eut beau prêter l'oreille la plus attentive, il ne put distinguer, au milieu du bruissement de la forêt, qu'un murmure confus de voix humaines et le tapage des gueules canines et affamées qui semblaient avaler dans leur auge le reste de leur brouet de la veille.

On vint cogner pour la troisième fois, et ce fut avec tant de force que le coup retentit longtemps dans le lointain.

Alors le porte-arquebuse voulut exciter ses chiens; mais au lieu de leur bruyant clabaudage, il n'entendit plus que des gémissements timides.

— Qui est là? Répondez-moi donc, ou je décoche un angon sur le premier qui osera passer la porte.

— Ouvre-moi, chien d'homme aux chiens! bourdonna du dehors une forte voix, ouvre-moi,

ou sinon je mets le feu aux quatre coins de ta bicoque margraviale ! C'est le diable de Salzwedel qui frappe à ta porte ; entends-tu, que c'est le diable de Salzwedel ?....

Le porte-arquebuse, transi de frayeur, jeta un regard de désespoir sur sa jeune épouse enceinte, qui se leva droite sur son lit, tendant les mains vers son jeune enfant qui dormait à côté d'elle.

— Femme, pour l'amour de Dieu, pauvre femme ! Les Stellmeisers sont ici. Mes chiens sont empoisonnés, car ils ne peuvent plus aboyer ; leurs gémissements deviennent de plus en plus languissants. — Si le diable de Salzwedel te trouve ici, tu es perdue ; on dit qu'il fend le ventre aux femmes enceintes pour dévorer leur fruit.....

La jeune femme se leva, prit l'enfant endormi, dressa sur le plancher une échelle qu'elle escalada et qu'elle eut le soin de tirer après elle, et fut se blottir derrière un monceau de foin.

A peine avait-elle disparu que la porte de la

palissade succomba sous les attaques de ces gens qui demandaient entrée. Au même instant, le porte-arquebuse, ayant ouvert celle du logis, eut la douleur de voir une vingtaine de pauvres chiens qui, persécutés par la douleur du poison, semblaient vouloir s'éteindre en léchant les pieds de leur maître. Bientôt parut le chef des Stellmeisers, qui avait adopté le nom de diable de Salzwedel depuis que cette ville, assiégée par la crainte qu'inspirait ce fameux brigand, lui avait accordé le droit de bourgeoisie et même un asile dans ses propres murs, ce qui avait procuré pleine sauve-garde à ses autres citoyens. Un coup de poing sur le visage du porte-arquebuse, telle fut la première salutation du diable qui avançait hardiment à la tête de ses compagnons, et qui courut se mettre devant une table, d'où, pour faire place nette, il fit voler par terre un filet d'oisellerie commencé pour le service du marquis de Brandebourg.

Il était habillé de peau de buffle noir; deux espèces de grossiers tuyaux de pompe en cuir,

imbibés d'huile de baleine, lui remontaient depuis la cheville des pieds jusqu'aux reins. Il était sanglé d'une courroie qui retenait une espèce de pourpoint. Il avait sur la tête un bonnet de cuir garni de fer ; au côté droit, dans une petite poche, un long couteau de boucher à manche de bois, et, du côté gauche, un morceau d'acier affilé, comme en ont les écorcheurs. Cette bête féroce portait un bâton de la grosseur du bras et plombé à ses deux extrémités. Il en jouait pour se distraire en le faisant tourner avec une dextérité surprenante. Sa main restait tout-à-fait immobile, et le simple mouvement de ses doigts lui imprimait un jeu de rotation plus rapide que l'éclair et non moins meurtrier qu'un éclat de la foudre.

—Fais du feu, gredin! et réjouis-toi de ce que j'ai aujourd'hui à m'occuper de toute autre chose que d'un misérable valet de chiens. Sans cela, tu saurais déjà ce qu'il en coûte pour refuser la porte aux Stellmeisers quand ils veulent entrer chez vous.

Tout en jetant un regard d'alarme et d'effroi

sur la couche encore tiède de sa femme, où venait de s'étendre un de ces effroyables compagnons, Rehbaum courut à son humble foyer, réveilla la braise assoupie sous la cendre et éclaira sa chambre en allumant quelques morceaux de bois de résine, qu'il accrocha à des crampons de fer attachés au mur. Sans pouvoir le comprendre, il réfléchit à ce que ces terribles malfaiteurs pouvaient venir chercher chez lui. Il n'avait de provisions que pour un jour. Tous les chiens, tant ceux du margrave que les siens, étaient empoisonnés; il n'aurait donc eu à craindre que pour ses faucons; mais depuis huit jours ils étaient partis pour la grande chasse de Tangermunde. Que pouvaient donc lui vouloir ces voleurs? — Ah! s'il lui était possible de prévenir la garde bourgeoise des remparts que le chef de cette terrible bande de brigands se trouvait aux portes de Berlin! — Mais il n'y avait pas moyen.

Pâle, défait, hors de lui, il s'empressa d'obéir en allumant du feu. Ensuite il offrit de son

mieux à ses aimables hôtes ce qu'il possédait : quelques morceaux de lard enfumé, des raves, des gâteaux de seigle; et, pendant ce maigre repas, une conversation s'établit entre le diable de Salzwedel et ses compagnons, en patois vandale qu'on parlait encore aux environs de Berlin dans ce temps-là.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit brusquement: un voleur à mine effrontée entra avec précipitation, et poussa des cris d'allégresse en parlant dans ces termes à son commandant :

— Nous avons eu le bonheur d'attraper ce maudit qui voulait se sauver dans la forêt avec son âne; maintenant le voilà dans le sac!

— Amenez-le par ici, et surtout ne le maniez pas trop légèrement, pour qu'il ne doute pas qu'il est tombé dans les griffes du diable.

Et quelques-uns de ces démons se mirent à traîner un sac où était renfermé un homme. Ce sac fut ouvert, et l'on vit rouler un juif qu'un ruban jaune, passé autour du bras, aurait assez fait reconnaître, quand même son visage, ses

cheveux plats et son regard décomposé n'auraient pas annoncé ce qu'il était.

— Que le Dieu d'Abraham me soit propice! je suis un homme perdu.

— Oui, tu es perdu, maudit juif! lui dit le diable en grinçant les dents et en tirant de sa poche le coutelas au manche de bois, qu'il aiguisait tranquillement sur l'acier poli. Je t'enlève pouce par pouce ta chair de damné et la donne à manger à mes chiens, si tu ne me comptes les soixante gros de Bohême que tu voulais donner au margrave, à Tangermunde.

— Hélas! hélas! comment le pauvre fils de mon père donnerait-il des gros de Bohême?

— Tais-toi, juif! Nous savons que le margrave a été à la chasse du sanglier, à Tangermunde, qu'il en a tué vingt-trois, et que les juifs de Berlin doivent lui en acheter la chair.

— Oui, le Dieu de mes pères sait les opprobres que nous devons souffrir. La sainte loi nous défend de manger de la chair de porc; et le mar-

grave nous force à lui acheter le produit de ses chasses, qui ne peut nous servir à rien....

— Où as-tu mis cet argent? dis-le, ou ce couteau va te fouiller les côtes.

— Je ne l'ai pas, l'argent; les juifs m'avaient envoyé vers le seigneur margrave pour lui demander pardon de ce que nous n'avons pu ramasser soixante gros de Bohême en si peu de temps.....

— Je te vois venir avec tes mensonges et tes lamentations; mais tu ne te sauveras point. Holà! Thierry-le-Noir, qu'on déchausse ce gueux-là et qu'on lui ôte sa robe, pour que je le fasse griller.

Dans un clin-d'œil, le juif fut de nouveau jeté par terre, et sa robe et ses souliers lui furent ôtés. Un de ces bandits tira de sa poche des fils ensoufrés, et lui en entortilla les orteils; il mit ensuite le feu à l'extrémité de ces fils, et laissa continuer la flamme et l'enflure jusqu'à ce que l'excès de la douleur arrachât des cris au patient.

— Ah! ah! le cochon gémit, dit le diable en éclatant de rire et en s'inclinant vers ce malheu-

reux, afin de lui couper un morceau de la chair du bras qu'il jeta à un de ses chiens.

— Veux-tu donner l'argent, oui ou non! répéta le chef des voleurs, en se disposant à le tailader pour la seconde fois, lorsque les chiens, ayant aboyé au dehors, les Stellmeisers s'empressèrent de sortir pour voir ce qui survenait, mais ils rentrèrent aussi promptement qu'ils étaient sortis, et leurs visages annonçaient clairement que le danger les menaçait. Ils parlèrent à leur chef en langue vandale. Mais, comme le porte-arquebuse ne comprenait pas un mot de ce qu'ils disaient, il ne put deviner ce dont il était question. Soudain le diable serra les dents, proféra des jurements épouvantables, et s'arma de sa lourde massue de bataille. Déjà il était prêt à s'élancer en dehors de la porte, lorsqu'elle s'ouvrit brusquement, et laissa paraître une sorte de géant, bardé de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui brandissait un grand sabre, en s'écriant :

— Rendez-vous, voleurs, rendez-vous sans

coup férir, ou vous êtes tous morts! aucun n'échappera : vous êtes cernés.

Pour toute réponse, l'énorme assommoir du Stellmeiser vint choquer l'armure d'acier du soldat; mais celui-ci n'en resta pas moins immobile comme un rocher.

— Frappe, voleur ; ma cotte-d'armes est de Strasbourg et de bonne fabrique. Garde à toi, maintenant ; gare à mon sabre !

En disant ces mots, le guerrier s'était élancé sur le Stellmeiser; mais, avec l'agilité du tigre, celui-ci trouva moyen de l'enlacer avec son bras gauche et de lui plonger son couteau dans la jointure de l'aisselle, que le bras droit avait découverte en s'élevant pour frapper à coups de sabre sur le voleur.

— Jésus, Maria ! je suis atteint! Courage, enfants, vengez-moi! Cette mauvaise guêpe m'a percé de son ardillon...

Et le sol fut bientôt couvert d'une lourde armure, dont la chute manqua d'écraser le juif

qui criait toujours avec une persistance hébraïque :

— A moi, à moi, qui est brave stellmeiser et a le droit de bourgeoisie à Salzwedel ! A moi, les amis du diable ! Assommons ces têtes de fer et tranchons ces ventres d'acier !...

Mais alors un mur d'airain était déjà devant la porte ; les hommes d'armes se pressaient l'un sur l'autre, et, autant que l'obscurité de la nuit et la distance des lieux pouvaient le permettre, on voyait fourmiller des cavaliers et des archers sur le bord de la forêt, à la lueur de mille flambeaux.

Les Stellmeisers se rendirent : on les garrotta et on les coucha par terre. Ils se trouvaient près du juif qui, avec une promptitude frénétique, débarrassa les doigts de ses pieds brûlants des fils de soufre enflammés, et se boucha l'entaille du bras.

Dans ce moment, le margrave Louis-le-Romain entra dans la chambre. Après avoir jeté un regard plein de noblesse sur ce qui se passait, il

ordonna à sa suite de conduire les brigands prisonniers, sous bonne et sûre escorte, à Salzwedel, pour y être écartelés devant la porte de la ville.

Mais un individu, tout simple et tout rond, s'avança résolument, et dit :

— Pas du tout, seigneur margrave, c'est à Berlin que les Stellmeisers doivent être punis : ainsi le veulent le droit et la justice. Les gardes de notre compagnie bourgeoise ont pénétré céans les premiers ; notre prévôt, Jean Kneipe, est resté mort sur la place ; enfin, c'est dans les dépendances de la ville de Berlin que cette meurtrière canaille a été capturée.

— Qui êtes-vous, homme qui prétendez prescrire à votre seigneur le lieu où doivent être punis ces vassaux criminels?

— Je suis Klaus Walke, échevin de Berlin, répondit le corpulent personnage. Je n'entends rien prescrire à votre seigneurie ; mais j'estime que notre demande est de toute justice. Le margrave Waldemar, que vous déclarez impos-

teur, nous a donné le droit d'établir un exécuteur particulier; nous lui avons même fait bâtir une maison dans la rue Heiderenter ; maintenant il faut bien que cet homme fasse quelque chose de son emploi : cela est de toute justice.

Au nom de Waldemar, une sombre rougeur frappa la figure du margrave; son œil devint étincelant; et le puissant seigneur, se tournant vers un chevalier de sa suite, lui adressa la parole en italien ; celui-ci lui répondit dans la même langue.

Après leur entretien, qui fut court, le margrave dit à l'échevin Klaus Walke:

— Je vous accorde ce que vous demandez, parce que vous vous êtes montrés courageux et fidèles à l'heure du danger, quand ce moine fugitif, Jacob Renbock, se faisait passer pour le défunt Waldemar. Ce qu'un imposteur a pu vous accorder, ce n'est pas votre prince légitime qui vous l'ôtera. Prenez donc les Stellmeisers, et conduisez-les où vous voudrez.

Le margrave quitta la maison, en continuant

son colloque avec le chevalier, son camarade d'enfance, né comme lui à Rome. Klaus Walke demeura, et se frottant les mains en signe de satisfaction :

— Maintenant, dit-il, notre bonne ville de Berlin a ce qu'elle désirait depuis si long-temps, sa juridiction particulière ! L'ours de nos armoiries ne se contentera plus de montrer les dents ; il pourra mordre. Conduisez les Stellmeisers dans les cachots de la Haute-Maison, et dites à maître Lorch que l'exécution solennelle aura lieu demain matin.

Tous les étrangers désertèrent la demeure du porte-arquebuse, dont la jeune femme quitta en tremblant la retraite où l'effroi l'avait fait se cacher. Avant de donner la nourriture à son pauvre enfant, elle ne manqua pas de laver soigneusement tous les endroits du sol que le corps du juif avait pu toucher, et que son mari ne manqua pas de lui désigner avec exactitude.

Il est assez connu que rien n'est aussi dangereux pour le bonheur et la solidité d'une mai-

son que la présence et surtout le contact d'un juif(1).

(1) C'est une imagination qui subsiste encore en Allemagne et particulièrement à Francfort, où personne ne rendrait le salut à un juif, et ne se laisserait serrer la main par un des frères Rothschild. Nous connaissons des Français qui n'ont pas la même précaution ou qui n'y regardent pas d'aussi près.

V.

LA FAMILLE DE QUITZOW.

.....Et suivant Ruitherhuisius, il était issu des illustres Quitzows de Boctzow et de Reighenfurst. Il est fâcheux que la difficulté de prononcer des noms si recommandables ait été nuisible à leur célébrité! VOLTAIRE.

— Vous ne valez pas mieux que votre frère, et votre frère est un gentilhomme qui mériterait d'être pendu.

— On n'a jamais fait pendre un gentilhomme, vous devriez dire décapité, seigneur Évêque.

— C'est juste; il faut observer la règle; et quand j'aurai fait capturer et juger votre frère, il aura la tête tranchée: c'est tout ce que votre famille y gagnera.

LOPE DE VÉGA.

Il y avait à Berlin, pendant la soirée du 9 septembre, en l'année 1411, un immense festin dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, c'é-

tait en l'honneur de Thierry de Quitzow, ce lieutenant de la Marche, qui avait publiquement annoncé son intention de se rendre en Prusse pour y soutenir les chevaliers de l'ordre teutonique dans leur guerre contre les Polonais. Contents de pouvoir se débarrasser d'un voisin dont l'humeur était fort inquiétante, et voulant en même temps se ménager, au moyen d'une séparation amicale, la paix et la tranquillité vis-à-vis des nombreux amis de ce dangereux voisin, les membres du conseil avaient résolu de lui donner un festin splendide. Le bourgmestre Jacob Heidicke présidait l'immense table qui ployait sous le faix d'une lourde et massive orfévrerie. A côté de l'épouse du bourgmestre, Dorothée Heidicke, jeune et pudique bourgeoise, qui ne voyait qu'avec embarras les regards de la noblesse se fixer sur elle, était assis messire Thierry de Quitzow. Il ne portait pas un habit garni de fourrures, costume de fête en ce temps-là, mais il avait endossé sa cotte de mailles, dont le tissu aux fins anneaux d'acier lui couvrait la tête, le

cou, les épaules et tout le haut du corps. Sa lourde épée milanaise était posée sur ses genoux, et il gardait à vue sur la table son poignard nu. Jean de Quitzow, son frère, seigneur de Boctzow, et Gaspard de Puttliz, venu à Berlin dans sa compagnie, figuraient parmi le beau sexe municipal de l'autre côté de la table, où ces deux jouvenceaux faisaient assaut de galanteries.

Avant d'avaler une rasade, Thierry faisait porter par son page, placé derrière lui, la coupe écumante à la bourgmestre Heidicke, qui était obligée d'y goûter la première et d'en approcher ses lèvres. A chaque coup, même cérémonie ; et les paupières de la bourgmestre s'abaissaient modestement; mais elle n'en remarquait pas moins que les yeux brûlants de Thierry ne perdaient pas de vue la place qu'elle effleurait sur le bord de la coupe. Pouvait-elle en douter à la rougeur qui venait colorer son visage pendant qu'il buvait?

A côté de Thierry était Iitemini, prieur de

Domkloster, à qui la famille de Quitzow devait beaucoup; car ce n'était que par ses efforts qu'elle avait pu réussir à récupérer dans la Marche l'héritage paternel dont elle avait été dépouillée, au commencement du quinzième siècle, par le puissant comte de Lindow. Ils causaient tous deux familièrement, et faisaient honneur à ces vins spiritueux et chers que les corps des orfévres, tailleurs, cordonniers et fourreurs avaient tirés des caves de l'Hôtel-de-Ville pour faire honneur à leurs hôtes. Musique, tableaux dramatiques et mascarades, on avait tout réuni pour rendre cette fête de séparation aussi pompeuse que possible ; et la plus aimable gaîté régnait dans la vaste salle de l'Hôtel-de-Ville, où tout resplendissait de lumière.

— Permettez-moi, chevalier, comme bourgmestre de cette ville de Berlin, de vider cette coupe en l'honneur de votre prochain retour dans la Marche!

— Volontiers! répondit Thierry, en faisant glisser sous ses épaisses moustaches un sourire

imperceptible, volontiers ! quoiqu'il me fût permis de douter de la sincérité de votre déclaration.

— Maintenant, dit Jacob Heidicke, il ne faut pas y regarder de si près, chevalier. Il est bien vrai que vos projets et vos actions nous ont souvent empêché de désirer votre retour; mais, puisque, dans ces derniers temps, vous nous avez montré des intentions pacifiques, notre affection pour vous est sincère, et nous n'hésitons pas à penser que, de votre côté, vous vous conduirez en ami véritable, et ferez jurer en même temps à votre cousin Gans de Puttliz de vivre également en paix avec nous, désormais.

— Ah! voilà ce dont je ne saurais répondre ! Gans est un bon cousin sans doute ; mais il n'abandonne jamais ce qui lui promet quelque avantage. Il faut qu'il s'en empare, devrait-il laisser quelques serfs au combat ! Je sais parfaitement à quoi conduisent des desseins semblables aux siens : je les ai exécutés long-temps avant lui... Mais laissons ce sujet de côté. Que

la paix existe entre mes bons voisins et moi, du moins pour le temps que je resterai dans le duché de Prusse.

— Nous vous prenons au mot, seigneur de Quitzow, s'écria Nikel Winss, un des plus riches bourgeois de Berlin. Franchement, nous préférons vivre en bonne amitié avec vous, prêts à faire pour cela tout sacrifice juste et supportable. Mais, si malheureusement il n'en était pas ainsi, si nous étions trompés, nous nous verrions forcés de porter plainte devant l'empereur et le saint conseil de l'empire.

Quitzow ne put s'empêcher de pousser un éclat de rire; et, lançant le regard le plus malicieux sur cet innocent bourgeois, il répondit :

— Que Dieu me soit en aide devant l'empereur et le saint empire ! Sigismond, notre César et seigneur, a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de notre coin de sable ! Il a engagé la Marche de Brandebourg, comme un mauvais économe ; et Frédéric de Nuremberg, le détenteur du gage,

ose à peine s'y montrer. Si jamais il s'avisait d'y paraître, je saurais bien l'en faire sortir honteusement, et le reconduire jusque dans sa bourgade. J'en appelle à Jean de Mecklembourg, que j'ai fait prisonnier à Liebenwalde : il est maintenant dans mon fort de Plau à se ronger les ongles et à se repentir d'avoir pris parti contre moi. Non, jamais un Quitzow ne se laissera faire la loi.

—Il y a, Dieu soit béni ! quantité de bien mauvaises gens dans notre pays, reprit Nikel Winss. Dans la Marche nouvelle, les chevaliers Teutons sont devenus des hôtes importuns et des chevaliers d'industrie. La fertile Priegnitz est au pouvoir des Mecklembourgeois ; et les pourceaux de la Poméranie abîment la terre de la fidèle Marche Uckeraine. Dieu nous donne un état de choses meilleur ! Il n'existe plus d'union qu'entre les villes et entre nos braves associations et corps de métiers.

— Qu'est-ce que tout ceci veut dire, maître Nikels Winss? interrompit le bourgmestre. Notre

honorable convive n'est pas venu ici pour entendre vos lamentations. Il ne faut pas croire avoir le droit de parler plus haut que nous autres, parce que vous êtes un des plus riches de Berlin. Le seigneur de Quitzow est notre hôte et notre bon voisin ; nous ne voulons rien lui dire de fâcheux ; nous voulons seulement trinquer et banqueter avec lui. Faites raison à ma rasade, seigneur chevalier Thierry : que le passé soit oublié et ne se renouvelle plus!

Après qu'ils eurent choqué leurs verres, Thierry de Quitzow se retourna vers son page, et lui dit à voix basse :

— Souviens-toi du nom de cet homme à grande bouche qui est en face de nous. Si les circonstances me sont heureuses, j'ai bien l'espoir de la lui fermer rudement.

Alors un échevin, assis à côté du bourgmestre, montra à celui-ci un énorme sablier qu'on venait d'apporter sur le bout de la table, et dont le sable était écoulé jusqu'à la dernière parcelle. Le bourgmestre toussa, et, sur le ton d'un sup-

pliant, il adressa ainsi la parole à ses convives :

— « Chers seigneurs et nobles chevaliers, vous aurez sans doute pour agréable que notre amicale assemblée se lève et se sépare; car la onzième heure de la nuit est arrivée, et le conseil ne doit point donner aux bourgeois le mauvais exemple de la transgression du réglement disciplinaire. Il existe un statut municipal d'après lequel il est interdit aux Berlinois de se réunir pour faire goguettes, passé cette heure de la nuit. Cependant, avant de vous lever, prenez dans cette coupe un viatique qui vous sera de bonne ressource dans le long voyage que vous aurez à faire : ce sont soixante soixantaines de gros de Bohême qui vous seront fort utiles pour vous réunir aux chevaliers Teutons; l'on dit que, dans aucun lieu ni dans aucun cas, l'argent ne saurait être à charge.

— Je les accepte volontiers, dit Thierry de Quitzow, tout en passant la main sur sa moustache encore humide de la rasade du départ. C'est une belle somme que soixante soixantaines

de gros de Bohême! En voilà presque autant qu'il en faudrait au Nurembergeois pour affranchir la ville de Potsdam des habitants de Rochow auxquels elle est engagée. Remettez-les moi, et espérons qu'ils tourneront à votre profit.

Tous les convives se levèrent. Pendant qu'ils s'embrassaient et se touchaient la main, suivant la vieille coutume, les deux Quitzow et Gaspard de Puttliz se réunirent et causèrent à voix basse. Ensuite ils appelèrent à eux un estafier qui les attendait à l'entrée de la salle; ils lui donnèrent quelques ordres en chuchotant, et ne se confondirent avec les autres personnages que lorsque celui-ci se fut éloigné de l'Hôtel-de-Ville, après avoir enfourché son cheval, en rudoyant les groupes de bourgeois qui stationnaient sur la place. Les chevaliers remirent tranquillement les glaives et les poignards dans leurs fourreaux, endossèrent leurs manteaux de peluche, et se couvrirent de leurs berrets garnis de fourrures.

Les femmes des bourgeois prirent congé de leurs hôtes, et, sous l'escorte de leurs valets,

s'empressèrent de retourner dans leurs maisons. Thierry de Quitzow, après avoir dit son dernier mot galant à la bourgmestre et s'être recommandé à son bon souvenir, lui demanda la permission de l'escorter jusqu'à sa demeure. La bonne dame remercia le chevalier, avec cette bénigne sévérité naturelle à son sexe, alléguant qu'elle était sous bonne et sûre garde. — Ce sera donc toi, Lebert, dit le chevalier à son page, tu vas accompagner notre charmante convive, et tu prendras garde à ce qui pourrait arriver dans ces rues pleines de peuple... Le permettez-vous, maître bourgmestre? Cette attention est un témoignage de mon estime pour vous; car il est inoui, jusqu'à ce jour, qu'un page à la livrée de Quitzow ait fait le service auprès de la femme d'un bourgeois.

Tout le monde se sépara. Les chevaliers se dirigèrent vers leurs chevaux, stationnés dans la rue Saint-George, aux portes de l'Hôtel-de-Ville, et ils furent tout étonnés de se voir éclairés dans leur marche par une centaine de flambeaux. Le

bourgmestre et les membres du conseil, au lieu de dire adieu à leurs hôtes, après les avoir accompagnés jusqu'au pied des escaliers, voulurent les conduire jusqu'aux portes de la ville. Ils furent, à leur tour, suivis d'une multitude de bourgeois, qui voulurent, ainsi que leurs femmes, jouir de la douceur de cette nuit d'automne et écouter la musique que les joueurs de cornet et les trompettes de la ville exécutaient en l'honneur du conseil. Au milieu de cette tumultueuse foule, les chevaliers allaient d'un pas tardif sur leurs lourds chevaux mecklembourgeois, emportant avec eux les soixante soixantaines de gros de Bohême, que Thierry de Quitzow, leur chef, avait eu le soin d'enfermer dans un sac de cuir attaché devant lui à un pommeau de sa selle.

Madame Dorothée Heidicke, au bras du joyeux page, monta la rue Saint-George, et arriva enfin devant le cloître des Frères-Gris, vis-à-vis la maison du bourgmestre. Lebert était un beau jeune homme; sa tournure de chevalier, le riche habit de fête qui le parait, l'éclat de son armure,

ses francs, aimables et galants discours, tout cela vint établir involontairement dans l'âme de Dorothée une certaine comparaison de son conducteur avec son époux, et cette comparaison ne fut pas au détriment du premier.

Arrivés devant la maison, la bourgmestre dit adieu au page; mais celui-ci lui avoua qu'il n'était nullement dans l'intention de partir, surtout, disait-il, avant que le légitime possesseur d'une aussi charmante personne ne fût de retour auprès d'elle, et il se plaça en sentinelle à côté de la porte. En vain la belle dame chercha à le détourner de sa résolution; ses efforts échouèrent devant la plus gracieuse opiniâtreté. Le page descendit attentivement le long des murs, et la bourgmestre se retira dans sa chambre à coucher. Toutes les maisons du voisinage étaient sans lumière et sans habitants; car maîtres et domestiques avaient été se presser dans la foule à la suite des flambeaux et des trompettes. La chambrière de la bourgmestre, ainsi que les autres gens de la maison, pleins de confiance dans la protection

du page, ne tardèrent pas à déserter à leur tour, en laissant la porte ouverte, afin d'aller contenter leur curiosité. Un sourire satanique vint contracter les lèvres de Lebert quand il vit sortir toute la domesticité. Il se mit à siffler quelques airs joyeux ; un écho lui répondit de la rue Saint-George, et, bientôt après, on vit courir deux ombres à travers les vitres de la petite fenêtre de la chambre à coucher. Au même instant, une litière, traînée par deux forts chevaux et accompagnée de quelques valets étrangers, vint s'arrêter devant la porte du logis.

Cependant le bourgmestre, les échevins et les autres bourgeois, en accompagnant les chevaliers, étaient arrivés aux portes de la ville, que défendaient deux tours crénelées et enclavées dans une forte muraille.

La musique allait toujours de plus belle ; et les bourgeois continuaient à se féliciter du départ de leur dangereux voisin et de toute sa parenté. Les sentiments que les Berlinois cachaient sous les apparences d'un adieu sincère et d'une sépa-

ration amicale n'étaient pas bien difficiles à deviner pour les chevaliers. Un pareil excès de contentement était une espèce d'insulte. Enfin, se voyant devant les portes, les principaux bourgeois, au nombre desquels se trouvaient les membres du conseil, voulurent prendre congé de leurs hôtes, car la multitude s'était là comme instinctivement arrêtée; mais les chevaliers s'y refusèrent, et Thierry de Quitzow se mit à dire :

— Eh ! ne vous semble-t-il pas, mes bons messieurs, que la lune éclaire aujourd'hui une nuit charmante? Par un temps si délicieux, qu'il est agréable d'être à cheval et de causer avec son compagnon! Suivez-nous encore un peu; il est toujours pénible de quitter ses amis.... Qui, diable! pourrait s'accoutumer à votre singulier réglement? Vous voilà hors des murs; aucune horloge n'a plus rien à vous prescrire.

— Volontiers, nobles seigneurs, volontiers, quoique cette complaisance puisse nous attirer les gronderies de nos chères épouses, quand elles nous verront rester si tard contre notre habi-

tude. Ainsi donc, en avant, messieurs, jusqu'à la forêt de Spandau, et là, franche et cordiale séparation.

Toutefois, il n'y eut que la moitié des bourgeois qui suivirent encore le conseil et les chevaliers; tous les autres regagnèrent le lit de leurs femmes, et les cornets et les trompettes s'arrêtèrent devant les remparts, en continuant de percer l'air frais de la nuit de leurs sons discordants.

Les chevaliers et les membres du conseil dialoguaient familièrement, en suivant le chemin de sable qui conduisait à la forêt. A droite et à gauche, dans les prés et les terres incultes, étaient de nombreux troupeaux de bétail, qui appartenaient aux bourgeois de Berlin, et n'avaient pour gardiens, outre leurs pâtres, que quelques hommes de la ville : le récent traité fait avec la noblesse ayant chassé toute espèce de crainte.

— Que feriez-vous, maître bourgmestre, si ce chétif bourgrave de Nuremberg s'avisait de pé-

nétrer dans la Marche? Seriez-vous disposé à lui prêter serment de fidélité : demande qu'il a déjà envoyé faire à votre confrère de Reventlow?...

— Lorsque l'empereur a régulièrement engagé notre pays à un nouveau maître, je ne vois pas comment nous pourrions lui refuser hommage et fidélité. La ville de Brandebourg a juré, et vous savez que cette ville a le privilége de la voix dans toutes les affaires de la Marche.

— Mais, vous l'avez bien refusé à Josse de Moravie; et cependant votre pays lui avait aussi été donné en gage. Croyez-moi : sachez soutenir vos droits ; montrez à l'empereur que l'on ne vend pas la noblesse de la Marche à un petit bourgrave de Nuremberg pour 400,000 ducats. S'il dissipe tout son argent en festins et en orgies, qu'il ne pense pas que la famille des Quitzow, celle des Rochow et celle des Puttliz se plient jamais à obéir au premier aventurier du cercle de Souabe.

— Nous ne prêtons pas serment de fidélité

pour un fief héréditaire de droit, mais bien mouvant d'argent, ainsi que l'a déclaré l'empereur Charles IV, d'heureuse mémoire.

— Agissez comme vous l'entendrez ; mais tâchez surtout de ne point prendre parti contre la noblesse, car il vous en arriverait malheur. Nous ne voulons pas de ce Nurembergeois, quand même, pendant trois ans, il ne tomberait du ciel que des Nurembergeois. Nos châteaux sont en bon état de défense ; nos revenus sur les villes sont bien assurés. Prenez garde à ce que vous allez faire : croyez-en le seigneur de Quitzow.

— Eh ! seigneur chevalier, faut-il se quitter sur un sentiment d'aigreur ou d'inquiétude ? faut-il répandre la tristesse et le mécontentement sur la fin d'une soirée toute charmante ! Nous n'avons rien fait pour nous séparer dans une pareille disposition d'esprit. — Nous voici arrivés à la forêt, recevez donc cette poignée de main , et quittons-nous bons amis.

— Non pas encore, bourgmestre, vous nous

accompagnerez un peu plus loin. Mes valets s'arrêtent pour m'attendre ; ils auront beaucoup de plaisir à faire caracoler leurs chevaux devant vous...

A ces étranges paroles, les bourgeois de Berlin furent saisis d'étonnement ; ils élevèrent leurs yeux sur une multitude de valets, qui semblaient équipés comme pour un jour de bataille ; ils voulurent retourner à la ville, et prirent brusquement la route des portes fortifiées ; mais les nobles dégaînèrent leurs glaives, coupèrent le chemin à la moitié des fuyards, et massacrèrent tous ceux qui cherchaient à se sauver dans le bois. Les valets, occupés pour la plupart à pousser les bestiaux, reçurent l'ordre de garrotter une douzaine des principaux bourgeois, et de les attacher à la queue des chevaux. Thierry de Quitzow fit lier à part le riche Nikel Winss, et l'étendit sans connaissance d'un coup qu'il lui donna sur la tête avec la garde de son sabre.

— Voilà, lui dit-il, pour les insolentes paroles

que tu as proférées contre la noblesse! Va-t-en maintenant porter plainte devant l'empereur et l'empire; ou bien, attends que je place le Nurembergeois à côté de toi dans un cachot; tu pourras, si tu veux, lui prêter serment de fidélité.

En hommes exercés à des entreprises de cette nature, les valets eurent bientôt achevé d'enlever le bétail, et de faire traîner au fond des bois tous les bourgeois garrottés. Les chevaliers marchaient lentement à leur suite, et Thierry de Quitzow faisait résonner en ricanant le sac rempli par les gros de Bohême.

Soudain le trot d'un cheval vint frapper son oreille, et c'était Lebert, son beau page, qui traversait précipitamment le chemin sablonneux de la forêt.

— Bonne fortune, chevalier Thierry! La colombe est dans un nid où elle attend le faucon. Je n'ai rien épargné pour lui faire comprendre que les Quitzow ne descendent jamais à la supplication. Elle traverse maintenant le Iangferm-

Haide (*bois des jeunes filles*), pour se rendre à votre château de Boetzow : elle ne laisse pas tarir ses larmes. Je me suis pressé d'en finir, afin d'arriver à temps pour vous aider ; mais je vois que vous n'avez pas eu besoin de moi pour vous débarrasser de cette bourgeoisie.

Le chevalier passa légèrement la main sur la joue de son jeune serviteur.

— Je suis content de toi, Lebert, je ne t'oublierai pas, j'en jure sur mes éperons. Mais, ajouta-t-il en riant, je ne veux pas te faire gardien de la prisonnière : tu as trop de gentillesse et d'ardeur pour un pareil office. Ainsi, tu garderas le colombier de Plau, quand je serai à celui de Boetzow. Je crains que tu n'aies été déjà sur mes brisées!...

Les cornets et les trompettes jouaient encore autour des remparts de Berlin. Mais, quand les fuyards arrivèrent aux portes de la ville, et qu'ils racontèrent ce qui s'était passé, la musique resta muette et les flambeaux s'éteignirent.

Les confrères de la Miséricorde arrivèrent au

point du jour pour ensevelir les cadavres et les porter chez leurs veuves ou leurs enfants inconsolables.

C'était en attendant l'arrivée du bourgrave, à qui l'empereur avait engagé le pays de Brandebourg (1).

(1) Ce bourgrave, ou châtelain de Nuremberg, qui prêtait sur gages, était Frédéric de Zolern, qui mourut à la fin du quinzième siècle, et qui fut le premier ancêtre connu de la famille royale e Prusse.

VI.

FRÉDÉRIC AUX DENTS DE FER.

Nuit du 24 *au* 25 *Décembre* 1443.

> « Tous les catholiques romains sont des ânes rétifs, des » loups idolâtres et des pourceaux endiablés sur qui je dé- » verse un long et large vomissement de malédictions et » d'opprobres. »
>
> LUTHER.

C'était la veille du jour de Noël. Déjà depuis long-temps le voile de la nuit couvrait les murs paisibles de Berlin; il ne restait plus d'autre lu-

mière que la grêle lueur de quelques lampes brûlant dans les anciennes maisons de la place du dôme. Dans le cloître des frères noirs, communément appelé Domkloster, les fenêtres du réfectoire étincelaient de la plus vive illumination. Les vitraux du dôme, qui communiquait d'un côté de la place au monastère, et de l'autre au palais électoral, par le moyen d'une galerie de bois d'une hardiesse remarquable, réfléchissaient encore les rougeurs ternes et languissantes d'un feu qui semblait provenir de l'autel. De sombres figures de moines allaient et venaient le long de cette galerie. L'on voyait bien qu'il existait au cloître quelque chose d'extraordinaire; toutefois les robustes battants de la porte ferrée étaient et demeuraient fermés à triples verrous.

Il faisait un froid acerbe; la neige craquait sous les pieds des gardes de l'électeur qui montaient et descendaient le long des fenêtres du palais de sa Grâce. Leur pesante armure d'acier était couverte d'un large manteau de ratine, et un capu-

chon de la même étoffe, tombant derrière le manteau en place de collet, leur garantissait la tête contre la fraîcheur glaciale du casque.

— Que peuvent donc faire cette nuit les frères noirs? Il y a chez eux autant de remue-ménage que dans une ruche lorsque les abeilles essaiment.

— Ce qu'ils peuvent faire, Dieu le sait : peut-être disposent-ils leur maître-autel pour la messe de minuit, car ils se font toujours remarquer aux fêtes de Noël par une solennité magnifique.

— Ah! qu'ils ne fassent pas trop de rodomontades. L'électeur a contre eux une dent aiguë depuis l'année dernière que les insolents Berlinois se sont avisés de se soulever, à cause de la construction du château et à cause des corvées (*Hof deenste*) qu'ils étaient obligés de faire. Dans cette occasion, les merles noirs qui se tiennent là-haut ont donné grande abondance de viande et de bière à la canaille insurgée, comme s'ils voulaient causer du dépit à notre bon souverain; mais celui-ci leur a mordu si fortement

7.

la panse avec ses dents de fer que de long-temps ils n'en demanderont davantage.

— Fais-moi le plaisir de me dire pourquoi sa Grâce électorale s'appelle Frédéric aux dents de fer ? Il a pourtant des dents comme nous autres ; je les ai bien vues dernièrement dans un déjeûner de chasse à Angermunde !

— Toutes tes questions font bien voir qu'il n'y a pas long-temps que tu es dans les gardes-du-corps. Les dents de fer de Frédéric, ce sont nous autres, des lanciers couverts de fer depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. On raconte bien, il est vrai, qu'étant un enfant de treize à quatorze ans, et se trouvant chez sa fiancée, la polonaise Hedwige, il arracha à belles dents un clou d'une porte ; mais cela, je ne l'ai point vu, et si je ne le vois point je ne le croirai jamais.

—Eh mais ! qui est-ce qui arrive de la Grande-Rue et se dirige vers le cloître ? Va-t-en voir ce que cherchent ces deux compères.

Le plus ancien des deux gardes-du-corps se

rendit devant le dôme, se tapit derrière une saillie de mur et vit distinctement un homme en manteau portant, à l'aide d'un camarade, une huche remplie de chaux vive; c'était un maçon facile à reconnaître à son tablier de peau et aux outils qu'il avait dans la main.

Cet homme heurta trois fois avec le lourd marteau de fer de la porte du cloître, et vit bientôt s'ouvrir une petite fenêtre protégée par un épais grillage; le frère portier demanda :

— Est-ce vous, maître Grampe?

— Sans doute, c'est-moi; est-ce que j'arrive trop tard?

— Non, mais le révérend père abbé a déjà demandé deux fois si tout était disposé dans les caveaux.

—Oh! maintenant ce ne sera pas long, j'ai à-peu-près tout arrangé hier au soir....

Il fut introduit : la pesante porte se rabattit sur lui et son camarade; les verrous crièrent dans leurs anneaux, et tout redevint tranquille comme auparavant.

De retour à son poste, le garde raconta à son compagnon de faction ce dont il venait d'être le témoin; mais, avant qu'il eût achevé sa relation, le caporal survint et lui dit :

— Mathieu Storkow, le margrave d'Anspach te fait appeler; tu es relevé de ta garde.

Storkow obéit et fut conduit par le caporal dans une chambre haute du palais auprès du margrave Albert, qui lui frappa sur l'épaule, et lui ordonna de l'accompagner.

Cependant tous les moines de Domkloster étaient autour de leur sanctuaire. Ils avaient chacun sur leur froc noir un scapulaire blanc et portaient un cierge long et mince, fiché. Sur les marches de l'autel, dans l'attitude de la prière et couvert de l'habit de pénitence de l'ordre, était un jeune moine dont la figure, par la beauté mâle et noble de ses traits, et le corps, par sa fière contenance, contrastaient singulièrement avec un accoutrement qui ne pouvait convenir qu'à un criminel.

Le simple mais terrifiant *Miserere* retentis-

sait solennellement sous les sombres voûtes du dôme, qui paraissaient gigantesques à travers la frêle et tremblotante lumière des cierges. Quand l'abbé, qui, ce jour-là, officiait paré de l'étole et du cingulum, eut prononcé quelques oraisons, à l'audition desquelles tous les religieux firent pieusement le signe de la croix, la sainte messe fut dite; tous les assistants se rangèrent par couples et se mirent en marche. En tête se placèrent l'abbé et les deux enfants de chœur qui chantaient des répons aux litanies des saints; ensuite venait le jeune moine, dont les mains, garrottées avec une corde d'écorce de saule, plongeaient dans les larges manches de l'habit qu'il portait. Au moment où le dernier couple passait sur la galerie pour entrer dans le cloître, le frère portier, qui avait respectueusement ouvert à la procession la porte du réfectoire et se disposait à la fermer, remarqua deux individus à haute stature qui s'étaient adjoints au cortége et qui entraient dans le réfectoire. Ils avaient bien, à la vérité, un manteau sur le corps

et un capuchon sur la tête, mais le pas rude et bruyant de l'un d'eux trahissait un guerrier sous l'armure, tandis que sous le manteau de l'autre un large glaive pointait suffisamment pour se laisser apercevoir.

— Au nom de Dieu, seigneurs hors-venus, que voulez-vous et qui êtes-vous pour vous introduire pendant le saint office dans notre pieux monastère?...... Je ne puis vous laisser entrer; retournez aux lieux d'où vous êtes venus!....

— Du tout, nous voulons voir ce qui se passe ici pendant la nuit. On doit s'aider pour une bonne œuvre.

L'un des deux compagnons saisit aussitôt et retint de sa main le frère portier, qui se disposait à courir vers le cortége afin d'avertir de ce qui se passait.

— Reste-là, bon frère portier, ou, de mon gantelet de fer, je te disloque la mâchoire à l'empêcher de jamais manger viande ou poisson.

Les deux inconnus volèrent promptement

vers la procession des moines qui défilaient en chantant, et après avoir descendu un escalier tortueux, ils arrivèrent à temps pour se réunir aux derniers et pénétrer avec eux dans une cave à large voûte, éclairée par un rang circulaire de torches de pin. Auprès du mur du fond étaient un maçon et son camarade occupés à ranger devant une niche des pierres destinées à renfermer entre quatre murailles un membre de la confrérie que le chapitre de l'ordre avait condamné à la séquestration pendant trois ans. Le chant lugubre du *Miserere* avait déjà cessé; déjà les moines étaient en demi-cercle autour de la niche et l'abbé commençait à donner une bénédiction dernière, quand le margrave Albert, surnommé l'Achille, survint et d'un ton menaçant leur fit cette demande:

— Que voulez-vous mettre là, pères dominicains? Je veux savoir comment vous faites vos affaires intérieures.

— Qui vient nous interrompre dans l'accomplissement de nos devoirs? — Père gardien,

voyez, je vous prie, quels sont les importuns qui se sont glissés jusqu'ici.

— N'en prenez pas la peine, père gardien ; je m'appelle Albert et suis margrave d'Anspach. L'on m'a surnommé l'Achille parce que je sais répondre rudement aux sottes questions. Monseigneur l'électeur Frédéric m'envoie ici pour vous enjoindre de mettre en liberté le moine Anselme. Vous n'avez plus aucune juridiction sur lui. Ne vous attirez pas la colère de votre souverain ; rappelez-vous de quelle manière il a traité les Berlinois séditieux ; pensez à la chaîne qu'il a passée au cou de l'ours de leurs armoiries qu'il a fait courber vers la terre, et qui depuis ce temps-là marche à quatre pattes. Votre cou pourrait bien sentir à son tour son étrier de fer.

— Saint Antoine ! comme vous vous emportez, seigneur margrave ! répondit l'abbé de Domkloster. — C'est un saint tribunal que nous élevons pour ce pécheur impénitent. Voulez-vous avoir la bonté de passer avec moi dans ma

cellule, où je vous expliquerai son crime?....

— Ce n'est pas la peine; ce qu'il a fait, je le sais aussi bien que vous. Sans aucun doute, il s'est adonné à l'alchimie ou au misérable exercice de la magie; mais si de semblables actions méritaient qu'on les punît, vous devriez aussi me murer moi-même; je chercherais volontiers la pierre philosophale si je croyais pouvoir la trouver.

D'une main vigoureuse, le margrave saisit le moine garrotté, et se disposa à monter l'escalier en compagnie de ce trophée. Pour y parvenir sans entrave, il commanda à son muet compagnon de retenir en bas la foule des frères et de les empêcher de le suivre. Storkow ne se le fit pas répéter, et, se postant sur la première marche les jambes écartées, il sut si bien arrêter avec ses gantelets de fer l'essaim des moines qui venaient l'assaillir qu'il eut tout le temps de suivre pas à pas son maître.

Arrivé dans le petit cabinet de l'électeur, le margrave écouta pendant long-temps les discours

du moine Anselme. De son côté, Storkow, la tète profondément enfoncée dans le capuce, s'en retourna sur la place du château vers son camarade pour continuer sa ronde de nuit (1).

(1) Frédéric de Brandebourg, surnommé *Dents-de-Fer*, était non-seulement un bourreau sacrilége et un tyran, mais encore une espèce de sauvage à peu près stupide. Il est vrai que son cousin, Albert de Brandebourg, seigneur et non pas margrave d'Anspach, a été surnommé l'*Achille*, mais il est à remarquer que ce fut deux cents ans après sa mort, et uniquement par un de ces généalogistes de la maison de Brandebourg, qui ont toujours été regardés par les archéologues et les diplomatistes allemands, comme étant les plus complaisants et les plus ignorants des généalogistes.

Nous avons cru devoir supprimer la plus grande partie de cette histoire nocturne, qui n'est appuyée sur aucune chronique ni sur aucun document contemporain. On y voit à quel degré d'injustice et d'aveuglement peut descendre un écrivain calviniste, quand il écrit à portée de la cour de Prusse.

VII.

LES BOURGEOIS DE SPANDAU.

Nuit du 18 *au* 19 *Août* 1561.

« Ce principicule n'avait ni la naissance, ni la puissance,
» ni l'opulence d'un grand prince ; il n'en avait que la ty-
» rannie. » MACHIAVEL.

Elle arrivait enfin l'aimable nuit des joutes qui devaient avoir lieu à Spandau entre les bourgeois de cette ville et leurs confrères de Berlin, ainsi qu'avait bien voulu l'ordonner le bon électeur

Joachim II. Le peuple se rendait en foule, par eau comme par terre, au grand combat qu'il attendait, et, dans cette belle et tiède soirée, les lanternes bourgeoises et les flambeaux de la cour brillaient au loin comme des lucioles en été. Des nacelles sans nombre couvraient la surface de la Sprée; de longues files de lutteurs enorgueillis de leur parure bizarre encombraient les rues de la ville vieille, passaient devant le château et poursuivaient ensuite leur route le long du bois. Dans l'agréable attente d'un spectacle extraordinaire, les uns se mettaient à l'écart et cheminaient par couples, les autres marchaient par pelotons. Il y avait autant de mouvement et de bruit sur la rive que sur les flots, car le chemin suivait les sinuosités de la rivière, ne s'en séparant qu'après de longs détours au-dessous de Lietzow, auprès de la forêt de Jungfernhaide. A la richesse des vêtements des hommes et des femmes, on reconnaissait l'influence d'une pompeuse cour (1). Malgré

(1) Voyez les Mémoires de la margrave de Bareuth, au sujet

les ordonnances et les virulents sermons du prône contre le continuel accroissement du luxe, toute l'opulence, tout l'orgueil de la bourgeoisie de ce temps, se montraient dans des habits dont la magnificence coûteuse ne manquerait pas de nous étonner aujourd'hui. Les hauts-de-chausses à la mode étaient d'une ampleur si démesurée que leur doublure de soie comportait à elle seule 32 aunes d'étoffe. Riches petits berrets ornés de belles plumes, manteaux courts et pourpoints garnis de fourrures, élégantes collerettes, chaînes d'or, médailles de poids étaient plutôt nécessité que parure. Les femmes à leur tour portaient plus de soie que de laine, et ne se passaient ni de zibelines ni de broderies.

Quel aspect vivant que celui du vaste miroir de la Sprée au-dessous de Lietzow! Le bord de la rivière était occupé par le rang serré des barques chargées de spectateurs; en aval se trouvait

de ces prétendues magnificences de la cour de Prusse, où deux cents ans plus tard on vivait encore avec du lard et des choux.

la petite flotte des bourgeois de Spandau, en amont celle des Berlinois; l'une modestement éclairée par quelques flambeaux, l'autre rayonnante de l'éclat jeté par des tonneaux de résine qui brûlaient dans de petites barques au centre de la flotte. De la rivière au plateau l'on voyait rouler un continuel tourbillon d'hommes dont les groupes, aperçus d'en bas à la lueur des torches qu'ils portaient ou de quelques feux de joie, ressemblaient à des cercles noirs devant l'azur du ciel couvert d'étoiles.

Tout d'un coup une lumière apparut du côté de Berlin et annonça l'arrivée de la barque de l'électeur. Des cris et des chants d'allégresse se firent aussitôt entendre de toutes parts. Dès que la barque eut tourné le dernier circuit de la rivière, le canon du rivage, celui des remparts de Spandau, les petits mortiers des bateaux, les vivats long-temps soutenus vinrent porter à l'électeur les salutations et les remercîments du peuple. Au milieu de ce joyeux retentissement, le grand pavillon de Brandebourg s'éleva en flottant

sur le mât de la barque électorale qui était construite sur le modèle d'une galiote hollandaise. A ce signal convenu, les bourgeois de Berlin élevèrent les armes de leur ville, en oriflamme, sur le mât d'une petite barque; les bourgeois de Spaudau en firent autant de leur côté. Quand la barque de l'électeur eut traversé la flotte des Berlinois et jeté l'ancre au milieu de la Sprée, le maître d'artillerie Wolfgang de Fersen parut, et donna le signal du combat en agitant dans l'air un mouchoir blanc.

De chaque flotte, on vit aussitôt se détacher une barque qui vogua lestement à la rencontre de celle de l'électeur, et s'arrêta devant elle auprès de l'escalier du tillac. Cet escalier était si large que douze personnes pouvaient y monter de front; un tapis d'écarlate et de brocard d'or le recouvrait en entier, et comme la dernière marche effleurait presque la surface liquide, cette barque électorale avait l'apparence d'un trône élevé sur l'eau. Deux gros bourgeois sortirent des deux barques et montèrent respectueusement

cet escalier, au bout duquel l'électeur les attendait déjà.

— Bonsoir à maître Jean Tempelhof, bourgmestre de notre bonne ville de Berlin, et à maître Barthélemy Bier, bourgmestre de notre ville de Spandau ! Comment vous portez-vous ? Tout est-il préparé ainsi que nous l'avions commandé ? Nous sommes venu ici le plus tôt possible, afin d'avancer l'heure du combat, et pour que notre peuple ne reste pas plus long-temps dans l'attente : faites donc commencer les joutes.

Les deux bourgmestres firent chacun leur révérence muette. En se disposant à redescendre, l'honorable Barthélemy Bier, peu accoutumé à poser ses pieds sur des tapis, s'embarrassa dans celui qui couvrait l'escalier et se laissa choir de tout son long. Il dégringolait à merveille, et sous sa ronde corpulence il avait l'aspect le plus risible, quand le valet de chambre de l'électeur, Lippold le juif, accourut d'un bond pour le retenir et le relever. Ce fut, on peut le croire, avec beaucoup de peine que les gens de la cour, témoins de la mésaventure, purent s'empêcher de rire en voyant

le juif arriver juste à propos pour saisir le bourgmestre, au moment où, ayant parcouru l'escalier dans toute sa longueur, il allait tomber dans la Sprée.

Cependant une personne seule ne put réussir à contenir sa gaîté : plus le pauvre bourgmestre se fatiguait en efforts pour tâcher de se relever, plus elle éclatait de rire, malgré l'attitude inquiète et les rides dont se couvrait le front du prince électoral Jean-George, qui était placé entre le chancelier Lambert Distelmeyer et le trésorier de la cour Thomas Mathias. La rieuse était une femme prodigieusement belle, et mollement assise sur un divan, à côté de l'électeur et sous un baldaquin. Cette créature charmante était couverte des mille plis d'une robe de soie de couleur claire ; sous ses longs et bruns sourcils brillait la ravissante flamme de deux grands yeux noirs et veloutés. Elle eut beau mordre son mouchoir à riche broderie, le rire fut plus puissant que ses efforts, et les éclats qu'elle poussa devinrent de plus en plus bruyants, malgré les

signes improbateurs et la sévérité des visages qui environnaient l'électeur, en dépit même de la colère dont la sombre et ardente rougeur venait s'unir à la rougeur de la honte sur la face du respectable bourgmestre de Spandau.

L'électeur, ne pouvant plus garder le silence, se détermina à réprimander cette jolie personne et lui dit d'un ton sévère d'abord, mais en finissant par sourire, comme gagné par le rire inextinguible auquel elle était en proie :

— Sydow, Sydow, considérez un peu de qui vous vous moquez : c'est de mon bon vieux Bier, qui sait si bien contenir mes grivois de bourgeois à Spandau, ma chère !

A peine Anna Sydow, surnommée la belle fondeuse, eut-elle entendu le nom de Bier, qu'elle se prit de nouveau à rire de toute sa force.

— Quelle est cette femme ? demanda le bourgmestre, d'une voix étouffée, à l'officieux Lippold, toujours de plus en plus empressé auprès de lui.

— C'est la belle fondeuse, la maîtresse de monseigneur, lui souffla le juif à l'oreille.

Le bourgmestre, loin d'être satisfait par cette réponse, n'en fut qu'aigri davantage en se voyant l'objet de dérision d'une femme à qui le peuple se croyait redevable d'une grande partie des impôts dont il était pressuré pour subvenir aux nécessités, aux réjouissances et à la pompe de cette cour électorale.

Il lança un regard furieux sur cette sempiternelle rieuse, s'approcha d'elle et lui dit assez haut pour se faire entendre :

— Anna Sydow, si votre mari était ici, je lui cracherais à la figure pour le punir de ce qu'il ne sait pas vous morigéner. Je vois que vous foulez sous vos pieds toute pudeur et convenance publique.— Les bourgeois de Spandau savent bien mieux contenir leurs femmes, et je désire que leur bon exemple puisse vous faire donner les corrections dont vous avez besoin!

Après cette rude apostrophe, le bourgmestre Bier s'inclina profondément devant l'électeur, et descendit sans précipitation le large escalier pour s'en retourner dans sa barque; mais

à peine avait-il fini de parler que la belle Sydow sentit ses joues subitement frappées d'une pâleur mortelle, ses lèvres se contractèrent, et un feu menaçant vint couvrir aussitôt ses paupières baissées. La confusion et la crainte s'emparèrent de toute la compagnie; de tous côtés on se regarda sans oser ou pouvoir se dire un seul mot. — Le prince accompagna seul le bourgmestre Bier jusqu'à la première marche, où il lui donna gracieusement une poignée de main.

La barque du bourgmestre partit et se dirigea à force de rames vers la flotte des habitants de Spandau, et l'électeur se retourna brusquement; dans le courroux qui l'agitait, il frappa du pied et lança des regards furieux... Il vint néanmoins reprendre sa place auprès d'Anna Sydow; toute la société se retira, le prince resta seul, adossé contre le grand mât de la barque, à côté de sa maîtresse, et l'aimable gaîté déserta tout-à-fait la barque électorale. Ce fut en vain que les trompettes retentirent et que les fusées s'élevèrent en l'air; en vain se renouvela le spectacle

grotesque des barques ennemies allant à la rencontre l'une de l'autre, le prince ne fit attention à rien, mais un colloque fort animé s'établit entre lui et la jeune femme si publiquement et directement offensée. Cependant la colère se calma, et la belle fondeuse finit par mettre ses mains dans celles de son amant, par reposer sur ses épaules sa tête ravissante, et la mystification parut à peu près oubliée.

Le combat s'était engagé entre les barques, en commençant par celles qui étaient arrivées les premières. Chacune avait en tête un batelier armé d'une lance damasquinée dont la pointe était rendue inoffensive par un pommeau. Six rameurs la poussaient contre son ennemie, les deux bateliers se portaient leurs coups, et le moins solide était forcé de culbuter. Déjà plus d'un avait fait le plongeon, au bruit de la canonnade qui partait des bords de la rivière et des remparts de Spandau, et au milieu des fusées volantes dont les gerbes de feu rendaient la nuit claire comme le jour; mais des combattants

nouveaux se succédaient sans relâche, et la surface de la Sprée s'agitait de plus en plus sous les mouvements des nageurs, pauvres vaincus qui regagnaient du mieux qu'ils pouvaient les bords de la rivière pour se soustraire aux criardes huées de la multitude.

Enfin l'avantage parut être du côté des bourgeois de Spandau, et une nouvelle fougue vint animer le combat.

Mais bientôt, aux acclamations des spectateurs se mêlèrent des cris de regret, d'amour-propre, d'intérêt à la victoire ou à la défaite ; on prit parti pour et contre, et, pendant que sur l'eau le combat était général, des disputes s'engagèrent sur la rive ; des cris on en vint aux coups et l'on ne tarda pas à lancer bâtons et pierres. De tous côtés les femmes s'empressèrent de prendre la fuite en criant à leur tour, et l'on n'entendit plus que : — holà ! ho ! à moi Spandau ! — hola ! ho ! à moi Berlin !

Alors tous les combattants se réunirent et se divisèrent en deux seules troupes, dont la plus

forte était celle des Berlinois, car sur la rive opposée se trouvait au moins huit cents habitants de Spandau. Les vaincus, qui s'étaient retirés dans la campagne et ne voyaient qu'avec une honteuse douleur le triomphe de leurs adversaires, vinrent encore exciter leurs camarades par des reproches offensants. Enfin l'on se porta des deux côtés de menaçants défis, et les deux bandes se précipitèrent l'une sur l'autre, les bâtons en l'air; des vociférations épouvantables se firent entendre et ne tardèrent pas à couvrir le faible vacarme du combat que l'on simulait sur les flots. Tout d'un coup les fusées cessèrent de s'élever, l'on ne s'occupait plus que du changement subit qui venait ravir aux spectateurs le plaisir de la lutte.

Déjà, sur la scène du désordre, des blessés étaient étendus, la tête meurtrie et les membres ensanglantés; déjà les femmes des champions mis hors de combat arrivaient au secours de leurs maris et de leurs frères; déjà les invectives de ce sexe en fureur commençaient à faire irruption

dans la mêlée, quand l'électeur, qui aussi avait été se poster dans la campagne sur une petite hauteur, vint faire son apparition au milieu de ce peuple. Il eut d'abord, mais inutilement, recours aux remontrances et à la persuasion en attendant que les archers de sa garde vinssent enfin frapper d'estoc et de taille, pertuisanes abattues.

Mais ceux-ci n'arrivèrent que pour empêcher les bourgeois de Spandau de poursuivre jusqu'au bas de la colline les bourgeois de Berlin qu'ils avaient fini par mettre en fuite après un court et rude choc. Les chants de victoire annoncèrent aux bourgeois de Spandau, sur la Sprée, le triomphe de leurs concitoyens, et de nouveau les fusées partirent, et la canonnade se fit entendre sur les remparts de leur ville.

L'électeur, qui, après avoir parlé au peuple, s'en était retourné sur la colline, observait attentivement tout ce qui se passait.

Bientôt un mouchoir blanc agité dans sa barque lui annonça une nouvelle, et il vit les gardes-

du-corps arriver en conduisant devant lui le bourgmestre Bier.

— Fi donc, bourgmestre! vous mériteriez que je vous crache à la figure pour vous punir de l'indigne désordre dont nous sommes témoin. Vos bourgeois foulent aux pieds convenances et discipline, mais je veux vous enseigner à les morigéner et à leur servir d'exemple. Allons! maître d'artillerie Fersen, qu'on me garrotte le bourgmestre Bier, qu'on lui coupe la ceinture, afin de laisser tomber sa culotte par terre, et qu'on le chasse ainsi à coups de pieds du côté de Berlin pour l'emprisonner dans la cour de Kalands, et qu'on l'empêche surtout de faire bonne chère; il a beaucoup trop d'embonpoint pour l'emploi qu'il occupe.

Après cette équitable et généreuse expédition, le margrave électeur remonta sur sa barque, où la belle Sydow rendit mille actions de grâces à son redoutable vengeur et son aimable souverain. Les goujats chassèrent devant eux le bourgmestre Bier à travers les arbres de la forêt.

L'ampleur de son haut-de-chausse le gênait prodigieusement pour marcher, et les furieux honnissements des Berlinois (qui se trouvaient bien aises de pouvoir décharger leur colère sur un habitant de Spandau , parce qu'ils s'en retournaient chez eux roués de coups de bâtons) l'accompagnèrent jusqu'à la tour de Kalands, où tous les prisonniers criminels ont été détenus depuis ce temps-là.

VIII.

LE JUIF LIPPOLD.

Nuit du 12 *au* 13 *Mars* 1571.

— Nulle confiance en lui ! nulle pitié pour lui !
N'est-il pas juif ? SHAKESPEARE.

La lueur terne d'une lampe de fer brillait tristement devant la porte de l'étroit passage qui aboutissait sous les arceaux de l'Hôtel-de-Ville

de Berlin. Un hallebardier de l'électeur et un garde bourgeois faisaient faction, ne laissant entrer que les personnes connues du sergent d'audience qui veillait avec eux. Ce passage conduisait à un petit caveau percé dans l'épaisseur du mur et destiné à recevoir les criminels que l'on allait appliquer à la torture.

Deux conseillers vêtus de longues robes noires arrivèrent enfin suivis du greffier de la chambre électorale, et bientôt après on vit un chariot à deux roues, escorté d'un fort détachement de garde bourgeoise, rouler de la rue de Stralau jusques sous le porche. Le chariot portait au caveau, pour y être mis à la question, un tout petit juif étendu de son long et fortement garrotté. Une foule de peuple, en proie à une anxiété des plus ardentes, accompagnait cette charrette, et venait attendre le résultat de l'interrogatoire. La lourde porte fut ouverte et refermée presque en même temps, et les factionnaires continuèrent tranquillement à monter leur garde ambulatoire.

Le petit juif entra tout tremblant dans ce caveau, dont la voûte avait à peine assez d'élévation pour permettre à un homme de se tenir debout. Le greffier et les conseillers qui devaient procéder à l'interrogatoire s'assirent sur des tabourets placés contre le mur, devant une épaisse grille de bois où était étendu un cuir de vache, lit de douleur où le criminel devait être torturé.

— Lippold Hluchim, fils de Judel Hluchim, es-tu rentré en toi-même; veux-tu avouer ta méchante magie et l'empoisonnement de monseigneur l'électeur Joachim II, qui repose en Dieu le père tout puissant?

— Comment pouvez-vous m'accuser d'un crime aussi atroce, moi qui ai eu pour monseigneur plus d'affection et d'estime qu'aucun de ses sujets, ce dont témoignent les bonnes grâces qu'il n'a cessé de m'accorder jusqu'à sa mort.

—Mais ce sont précisément ces bonnes grâces qui doivent te rendre suspect à tout juge sensé. Comment concevoir en effet qu'un prince aussi bon chrétien que notre électeur eût pu faire

d'un indigne juif son valet-de-chambre et son favori, si tu ne lui avais donné quelque boisson maudite qui lui a fait tourner son orthodoxe raison?

— Comment pouvez-vous soupçonner en moi tant de perversité, mes respectables messieurs? Cette faveur que m'accordait le prince défunt avait une cause bien naturelle. Elle venait de ce que les 3,000 marcs d'argent que la communauté des juifs avaient dû compter pour son privilége de frapper monnaie à Berlin et à Standal étaient sortis de mes mains. J'ai un talent particulier pour faire battre monnaie, voilà pourquoi l'électeur m'avait honoré de son amitié et de sa confiance. C'est ce dont le juif Michel peut vous rendre bon témoignage.

— Un juif ne peut rendre un témoignage devant un tribunal chrétien. Rentre en toi-même, réponds à la douce question de notre interrogatoire, si tu ne veux subir la cruelle question pour laquelle nous voici rassemblés.

—Hélas! je ne puis vous dire autre chose que

ce que j'ai dit. — Faites de moi ce que votre conscience vous dira de faire. — Je ne suis point un criminel, je n'ai point attenté à la vie de monseigneur ; si j'étais un criminel je ne serais pas ici ; — mais on en veut à ma personne, on en veut aux richesses que j'ai acquises à force de travail et de patience.

— Tais-toi, misérable juif! tes injures ne sauraient nous atteindre. Pour la dernière fois je te le demande : — As-tu, dans la matinée du 2 janvier de cette année 1571 de la nativité de notre Rédempteur, donné à l'électeur Joachim II, en partie de chasse à Kœpenich, un breuvage empoisonné qui l'a fait périr misérablement le 3 du même mois, c'est-à-dire dans l'espace d'un jour?

— Non.

— Voilà que nous avons épuisé à ton égard tous les moyens de douceur qui puissent être employés par un tribunal intègre et chrétien. Maintenant qu'on mette à la torture ce criminel

endurci ; qu'on le tourmente et le martyrise jusqu'à ce qu'il ait avoué son maléfice.

Lippold fut exactement déshabillé et fut jeté sur le cuir de vache. Les valets de bourreau retroussèrent les manches de leurs chemises pour procéder à leur hideuse besogne. Après avoir solidement fixé le cou du patient sur la grille, avec une fourche de fer, ils lui sautèrent aux jambes et lui mirent les poucettes. Il régnait dans le caveau un silence si morne que le grincement criard des vis se faisait entendre aigrement. Lippold fut saisi d'un tremblement général, ses membres s'affaissèrent, mais il souffrit sans pousser une seule plainte, sans ouvrir même la bouche ; il se prit seulement la barbe à belles dents et se mordit violemment les lèvres. Comme l'épouvantable instrument pressait de plus en plus les pouces du juif meurtris et misérablement écrasés, les débris de ses os s'échappèrent des terribles pinces au milieu de petits ruisseaux de sang.

— Les poucettes ne peuvent se serrer davan-

tage, dit le bourreau au médecin présent. Les pouces sont déjà rompus en deux. La plaie est devenue si grande que, si je retire l'instrument, la douleur sera bien plus vive que si je le laisse.

— Qu'on lui mette les bottes de Wurtemberg; il est endurci.... Mais j'espère que la clé de force lui arrachera la confession de son crime.

Le bourreau alla chercher une botte de fer grossièrement travaillée et en chaussa le pied du criminel. Il enfonça ensuite contre le genou un coin de fer qu'il se mit à battre à grands coups de maillet!...

Au milieu d'un si cruel supplice, le juif poussa pour la première fois quelques faibles gémissements. En proie à une douleur inexprimable, il tremblait et palpitait de tout son corps, mais il ne disait et n'avouait rien.

— Qu'on le porte maintenant sur l'échelle, et qu'il y reste étendu jusqu'à ce qu'il perde connaissance. N'oubliez pas qu'il nous faut un aveu de sa part, parce que le peuple demande son exécution.

Sur ces entrefaites, le sergent qui était à la garde du passage vint au caveau donner avis que dame Agar, femme du monnoyeur juif Lippold, suppliait fort humblement la haute et respectable cour de permettre qu'elle fût introduite, parce qu'elle avait, disait-elle, à porter témoignage contre son époux Hluchim.

— Contre son époux? demandèrent les juges tout étonnés en se regardant. Mais un rayon d'espérance vint briller dans l'œil presque éteint du juif.

— Qu'on l'amène; si elle veut témoigner contre son époux, nous l'entendrons volontiers; mais qu'on l'avertisse de laisser de côté toute espèce de lamentations et de sollicitations de grâce, car elles ne serviraient à rien.

Le sergent partit, et bientôt après reparut conduisant sous la voûte du caveau la femme du juif. C'était une Israélite dans la fleur et la fraîcheur de l'âge : le cachet national empreint dans toute son originalité sur la figure; beaux yeux noirs, cils noirs, délicats et purs, enfin che-

velure noire comme l'ébène. Elle avait sur la tête le bonnet jaune, coiffure de toute femme juive à cette époque, et autour du cou une chaîne d'or enrichie des médailles les plus précieuses et les plus rares. Elle s'inclina trois fois devant l'assemblée; mais, comme saisie d'une profonde horreur, elle ne daigna pas jeter un seul regard sur le pauvre Lippold étendu par terre.

— Voulez-vous témoigner contre cet homme, femme juive? lui demanda le juge-major.

— Oui, je le veux, la conscience m'a parlé; fortement émue aujourd'hui, mon âme est en état de contrition devant le Dieu de mes pères.

— Qu'avez-vous à nous dire, bonne femme juive? Faites votre révélation, nous vous écouterons avec bonté.

— Hluchim est un sorcier qui s'est adonné à la noire et perverse science de préparer des philtres; il a mis à mort et crucifié des enfants chrétiens et empoisonné notre bon prince, l'électeur qui vient de trépasser.

Le malheureux Lippold, déconcerté, jeta sur sa femme un regard d'horreur. Il avait attendu du secours : l'apparition de sa chère Agar dans ce lieu, à cette heure, lui avait fait espérer la délivrance de cette épouvantable torture, et il venait d'entendre sa propre condamnation sortir de la bouche de celle qui devait le sauver.

Agar détournait toujours ses yeux loin de Lippold. Toutefois son regard errant trahissait quelque résolution violente.

— Ce que vous dites là, femme juive, est, sans aucun doute, une accusation très-forte, et nous vous en croyons sur parole, étant pleinement convaincus nous-mêmes de sa sorcellerie. Mais nous aurions besoin, pour la forme, de quelques preuves encore plus péremptoires. Si vous pouviez nous les donner, nous saurions reconnaître votre zèle.

— Permettez-moi de lui demander seulement s'il n'a pas enterré sous le seuil de notre porte un rat et le pouce d'un chrétien nouveau-né,

action qui prouve bien qu'il a fait un pacte avec l'ange rebelle.

— Oui, femme juive, interrogez-le, car s'il avoue pareille chose, sa culpabilité nous sera démontrée, et s'il a fait pacte avec Satan, tous ses crimes s'expliquent d'eux-mêmes. Pour que vos interrogations fassent sur lui l'impression convenable, il est bon que le criminel soit placé sur l'échelle.

— Je l'interrogerai en hébreu, la sainte et vénérable langue de nos pères se fera mieux entendre à sa conscience.

— Sergent ! s'écria le juge-major, tenez prête une éponge avec du vinaigre pour cette brave femme, en cas où la vue de la torture de son mari la ferait tomber en défaillance.

— Ne craignez rien, mes bons seigneurs, je suis inébranlable de volonté et je ne tomberai point en faiblesse.

Lippold regardait toujours sa femme, et la terreur dont il était saisi ne lui permettait pas de prononcer un seul mot. Tel était l'état de ce

malheureux quand les valets du bourreau le traînèrent violemment sur la hideuse échelle, et l'attachèrent à la corde fatale en lui démettant les membres.

— Agar! Agar que j'ai tant aimée, et qui es la mère de mes enfants! pourquoi me poursuis-tu? Ton témoignage est faux et mon martyre est épouvantable. Que t'ai-je fait pour mériter un pareil traitement?

La tête levée, l'œil flamboyant, Agar s'avança vers le patient, et, se cramponnant fortement à son habit, elle s'écria en langue hébraïque:

— Hluchim, fils de Judes Hluchim, homme que j'ai aimé, père de mes enfants, regarde-moi devant toi comme l'ange de la vengeance. Tu es innocent des crimes dont on t'accuse, et pourtant te voilà sur le banc du martyre. Ton cœur est pur de tout maléfice, et tu es pourtant déchiré par des tortures que Nabuchodonosor lui-même n'aurait pu inventer. Et moi, ton Agar, je viens porter témoignage contre toi, parce que

tu m'as manqué de fidélité, parce que tu as vécu dans les plaisirs d'un amour coupable avec Rachel, ma sœur, qui me l'a avoué, dans ses angoisses mortelles, quand on est venu te chercher pour la torture. Vois, homme infidèle, comme je sais me venger : tu gémis à mes pieds dans des tourments inexprimables ; je te raille, et les juges même ne comprennent point ce que ma voix de reproche te crie. Tu t'es long-temps joué de moi avec un secret plaisir : c'est à mon tour aujourd'hui. Tu m'as long-temps trahie dans de coupables jouissances ; je te trahis maintenant et je me repais de ta douleur. Oh ! que la vengeance est douce ! — C'est de la volupté quand elle est juste ! Demain, quand la flamme viendra sur le bûcher fatal envelopper tes membres..... pense à moi, pense à cette femme que tu as trahie, à cet hymen que tu as profané !

Et de plus en plus les valets du bourreau tiraient les cordes. Les jointures de l'infortuné Lippold craquèrent, sa chair se tendit d'une manière effroyable, et cet homme, déchiré par

un double tourment, s'écria d'une voix perçante :

— Oui, oui, j'ai empoisonné l'électeur, j'ai exercé des sorcelleries ; délivrez-moi de cet horrible supplice.

L'épreuve de l'échelle fut abandonnée ; le juif tomba sans connaissance, et le sombre regard de sa femme étincelait toujours sur son front.

Le jugement fut rendu tel qu'il avait été préparé. On condamna Lippold, le juif de la monnaie, à être brûlé vif, sa femme et sa belle-sœur à être fouettées et chassées du pays de Brandebourg ; enfin, la sauve-garde fut retirée à la communauté des juifs, qui ne l'avait obtenue qu'après tant de labeurs et de sacrifices.

IX.

L'ALCHIMISTE THURNEISSER.

Nuit du 13 *au* 14 *janvier* 1577.

> Nocturnâ versate manu, vérsate diurnâ.
> HORAT.

Devant la petite porte de fer d'une maison haute conduisant à un édifice contigu en forme de tour carrée, était un homme enveloppé dans les vastes plis d'un manteau blanc ; il tenait en

mains deux chevaux, dont l'un magnifiquement harnaché semblait appartenir à quelque personnage de distinction. Frappant la terre avec ses pieds et soufflant dans ses doigts, cet homme recevait dans sa longue chevelure la tiède haleine qui s'échappait en flocons des narines des chevaux.

Dans une lucarne de la tour brillait une lumière rougeâtre, tantôt s'élevant en rayons convulsifs, tantôt semblant expirer de langueur et d'inanition. Elle partait du laboratoire de Léonard Thurneisser, alchimiste redoutable pour sa science, et médecin de l'électeur Jean-Georges, qui venait souvent le questionner sur l'art de faire de l'or. C'était une petite cellule octogone, ayant pour couverture le toit de la tour où Léonard avait fait dresser un observatoire; elle était pourvue non-seulement de tous les instruments nécessaires à des calculs et des expériences astrologiques, mais aussi de tous les objets d'embellissement dont se décoraient alors les lieux consacrés à ce genre d'études : sque-

lettes, avortons sous verre, pots à forme bizarre, fioles et flacons, animaux empaillés dans les attitudes les plus difformes, énormes in-folios et rouleaux manuscrits s'y trouvaient entassés dans un désordre savant. Contre les murs se rougissaient des cucurbites et des matras sur des alambics ardents et de chauds bains de sable, et au milieu de cette officine, on voyait devant un fourneau Thurneisser lui-même, lequel était un homme de belle apparence, et dont l'extérieur était rempli de noblesse et d'aménité. Une longue robe brune enveloppait sa belle taille, et sur la tête il portait un quadricorne en peau de renard noir dont la teinte lustrée le cédait pourtant à celle de sa chevelure et de sa barbe qu'il entretenait avec une sollicitude attentive. A côté de Thurneisser se trouvait l'électeur, dans le simple négligé du temps, et ce prince attachait des regards avides sur une petite fiole hermétiquement fermée, placée sur le brasier, et dont le contenu semblait être l'objet de cette opération métallurgique.

— Cette opération sera plus longue que vous ne l'avez dit hier, murmura l'électeur à voix basse. Le brasier est en feu depuis 68 minutes, et nous n'apercevons pas encore ces bulles blanches qui doivent se montrer lorsque le grand-œuvre va se consommer.

— Comment pouvez-vous demander, monseigneur, que ce qui n'a jamais existé, qu'une composition qui n'a jamais été faite se forme parfaitement selon les règles de l'art ? L'influence céleste n'a pu encore atteindre la matière terrestre, et même la combinaison ne pourra avoir lieu de la nuit, si cette étoile que vous apercevez par la fenêtre ne vient pas, à travers ce carreau, frapper la fiole de son rayon puissant.

— Vous avez raison, Léonard. Le laboratoire que Nuiron m'avoit construit dans le château (1) ne convenait aucunement à nos études. Les fourneaux étaient trop bas, et nous avions à lutter contre les exhalaisons du sol. — Peut-être

(1) Aujourd'hui pharmacie de la cour et du château de Berlin.

serait-il bon pour une pharmacie, mais il ne vaut rien pour ce qui concerne le grand-œuvre; cette haute et vieille tour est bien préférable, aussi je vous abandonne presque toute entière la maison-haute, habitation de mes ancêtres, espérant, par vos bons offices, être suffisamment dédommagé de cette concession.

— Dédommagé, monseigneur? Pensez donc que je n'ai que vous et votre amitié qui s'intéressent à mes travaux. Je ne vous ai jamais abusé. Je n'ai jamais prétendu que je possédais la pierre philosophale, autrement dit la science de faire de l'or; mais j'espère, ainsi que vous, arriver à un si beau résultat....

— Que je fus heureux, Léonard, de faire, il y a dix ans, votre rencontre à Francfort et de lire votre excellent livre du Pison! Sans cela je n'eusse jamais appris à vous connaître! — Mais le septième chapitre de votre livre, où vous parlez du sable d'or de la Sprée, des saphirs du village de Buchholz et des rubis qui doivent se trouver à Storkow dans les sables de notre

Brandebourg, m'ont inspiré le plus violent désir de me concerter avec un homme aussi docte ! Et d'ailleurs, mon ami Léonard, n'avez-vous pas déjà trouvé moyen de guérir l'électrice, ma femme, de la fièvre bilieuse qui la tourmentait?

— C'est vrai, monseigneur, il vous fallait un homme tel que moi, et, à mon tour, il me fallait un homme tel que vous pour établir l'utilité de mes découvertes, et mes plans réclamaient impérieusement un si puissant et si bienveillant protecteur ! Voyez mes ateliers d'imprimerie, de fonderie, de ciselerie, mon cabinet d'arts et d'histoire naturelle, mon laboratoire, ma bibliothèque et ma ménagerie ; dites-moi si j'ai bien employé les six dernières années, et si je fais honneur à votre protection ?

— Voyez, voyez, Léonard ! Les premières bulles blanches se montrent ; il est temps ! il est temps ! La main me tremble d'émotion et le cœur me bat de plaisir.

— Pas encore, monseigneur ! L'humide rayon d'Astaroth ne vient pas encore tomber sur la

fiole ; je le désire ardemment, et j'espère avec confiance que cette nuit enfin va couronner notre œuvre.

— Nous y parviendrons, nous réussirons! L'attente et le désir ne me dévoreront pas plus long-temps!

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, monseigneur. Depuis l'instant où j'ouvrirai la fiole jusqu'à celui où vous quitterez ce laboratoire, il ne faut pas que le moindre son vienne frapper vos lèvres. C'est là ce que prescrivent Érasme, Teudlinger et Sattucio dans leurs savants traités sur la nécromancie, afin, disent-ils, que pendant la procréation de l'or aucun bruit humain ne se permette de troubler la secrète opération de la nature.

— Vous pouvez y compter! Est-ce que je perdrais par un babil indiscret le fruit d'une longue persévérance? Voyez, voyez! Astaroth s'approche de plus en plus des lignes du carré. — Bientôt, bientôt, il sera au zénith!

— Il est temps; maintenant, avant d'ouvrir

la fiole et de vous donner une preuve de mon talent que j'ai réservée pour le moment où je vous ferais toucher au but tant désiré.....: regardez là! — Cette table portera à la postérité la reconnaissance de Léonard Thurneisser pour son protecteur et son ami. A ces mots, Léonard tira un rideau et mit à découvert, devant l'électeur stupéfait, une table en fer de quatre pieds de haut sur environ trois pieds de large, sur laquelle table se trouvaient en fonte diverses figures allégoriques. Autour des armoiries de Brandebourg, reproduites d'une manière parfaite, était le nom de Jean-Georges et le millésime de 1577, et au bout de la table trois figures allégoriques : SPES, CARITAS ET FIDES (1).

— Le foyer sous la figure SPES fait allusion à l'œuvre de cette nuit. — Observez bien maintenant, car je vais déboucher la fiole, — et n'ayez plus aucun doute.... Astaroth est au zénith, le

(1) L'auteur prussien dit que cette table se trouve encore enclavée sous l'un des porches de l'hôpital de Berlin.

Tellurium est vaincu par le ciel..... C'est bien! très-bien!

L'habile et consciencieux Thurneisser enleva du brasier la fiole presque rouge, l'ouvrit avec des pinces de fer, et en examina le contenu d'un air de sapience et de solennité. De son côté, l'électeur Jean-Georges était dans une agitation qui tenait du délire; il dévorait des yeux la précieuse ampoule et tous les mouvements de l'alchimiste. — Thurneisser feuilleta fougueusement un épais volume, murmura légèrement quelques paroles contenues dans le livre, regarda de toutes parts dans la chambre comme un homme en proie à l'égarement, saisit les tenailles et arracha un gros clou de la porte. — Ce clou, il le plongea jusqu'à moitié dans la bouillante liqueur de la fiole, et l'y laissa quelques minutes. Ses yeux presque hors de leur orbite et ses lèvres tremblotantes témoignaient assez quelle était son émotion.

Une joie rayonnante vint illuminer les yeux de l'électeur quand Thurneisser retira le clou

du liquide, attendu que la partie de ce clou qu'il y avait trempée se trouva convertie en or. L'électeur aussitôt saisit une lime, l'agita au point où l'or commençait à se dessiner, et frottant le clou sur la pierre de touche déjà disposée pour cette expérience :

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est de l'or véritable ! de l'or pur ! de la vieille roche et d'Orient, de l'or d'Ophyr ! ! !

— Que faites-vous donc, monseigneur ? Vous parlez ! Par vos cris et par vos transports, vous arrêtez la mystérieuse opération de la nature ! O mon Dieu ! pourquoi faut-il qu'un pareil accident soit arrivé ! Voyez plutôt : la liqueur de la fiole a débordé sur les charbons : voilà tous les soins et les travaux d'un année entière qui se trouvent perdus....

L'électeur resta tout interdit. Le reproche de son précepteur était trop juste pour qu'il lui fût possible d'articuler la moindre excuse. Tombé dans une espèce de stupeur inexprimable, il se prit à peser le clou dans la main droite, en con-

templant la fiole vide et le carreau de vitre dont l'étoile de l'ange Astaroth commençait déjà à s'éloigner.

— Ne soyez pas en colère contre moi, Léonard ! L'excès de la joie m'a accablé. Mais vous n'en êtes que plus avant dans mes bonnes grâces, et, à compter de ce jour, mon amitié et ma confiance en vous seront sans bornes. Consolez-vous donc ! Vous le savez, ce n'est point un vil intérêt qui me porte à chercher la pierre philosophale, et puisqu'il est possible de faire de l'or, nous en ferons encore ; j'en obtiendrai, quoi qu'il en coûte. Nous nous reverrons demain ; mais l'art de faire de l'or ne sera point l'objet de nos études : Astaroth ne reviendra que dans un an. Nous disposerons nos retortes pour l'élixir de longue vie, et demain nous travaillerons ensemble. Bonne nuit, Léonard ! Et l'électeur se retira tristement.

Déjà le bruit des fers de son cheval s'était perdu dans le haut de la rue ; on n'entendait plus que le sifflement et le léger bruit de la neige,

quand Thurneisser, de retour dans l'étroite chambre de sa femme, petite bergère native de Constance, se déshabilla tout en souriant de satisfaction.

— Viens-tu enfin, Thurneisser? dit d'une voix inquiète cette femme qui se lassait d'attendre et s'étendait avec complaisance dans toute la largeur de ce grand lit, dont les lourds piliers de noyer étaient ornés de sculptures bizarres.

— Oui, femme; je t'appartiens maintenant. Les fatigues de la journée sont passées; laisse-moi, je t'en prie, chercher délassement et récréation en m'entretenant avec toi.

— L'électeur t'a-t-il quitté content?

— Oui, très-content, et il a même emporté avec lui l'échantillon d'or philosophique, à la composition duquel j'ai si long-temps travaillé.

— Il croit donc en toi?

— Il croit en moi aussi fortement que je crois en la future puissance de l'imprimerie. Demain, Jean-Georges montrera ce clou à son incrédule conseiller, l'envieux chancelier Distelmeyer, et ce sera bien le diable s'il ne le convertit pas!

— Homme, ne t'égares-tu point? Pense au bûcher de Lippold, le juif de la monnaie. Celui-là aussi faisait croire au peuple qu'il ferait de l'or, et c'est pour cela qu'il a péri misérablement.

— Ne m'assimile point à ces malheureux qui font des dupes pour un sordide intérêt. Quel est mon but? Ce sont les arts, la science et les productions d'esprit, dont chaque rejeton promet et prendra le plus prodigieux essor! Je saurais bien trouver le moyen de me justifier. — Regarde autour de toi! Deux cents hommes travaillent dans mes ateliers. Les plus grands du pays me recherchent pour m'acheter les secrets de la beauté ou obtenir de moi leur horoscope. Par eux, j'opère en sûreté. Je me vois lancé

dans une brillante carrière depuis qu'ici, dans Berlin même, a paru le premier volume de mon imprimerie-modèle, portant : *Imprimé par Léonard Thurneisser, au Cloître-Gris de Berlin.* Pense qu'après des siècles, la table dont j'ai fait aujourd'hui présent à l'électeur rendra témoignage de mes œuvres. Pense que ce clou, dont la moitié est en or, fera souvenir de moi les savants des siècles à venir, qui se diront : Il a su comprendre son époque! — Je veux répandre les lumières, mais sans me brûler les ailes. — Ma route est longue, mais elle est sûre! Je caresse les désirs des grands sans aduler leurs passions; aussi je ne partagerai point le malheureux sort de Lippold. Je te le dis, femme. Mais tu ne réponds pas! — Que vois-je? — Elle dort! — Insensé que je suis! je veux me faire comprendre par une femme! — A ses yeux, je suis un hypocrite, un sorcier; mais la postérité jugera Léonard Thurneisser et l'électeur Jean-Georges (1).

(1) On ne sait pourquoi l'auteur allemand a voulu faire jouer

à son protégé, le savant Thurneisser, cette espèce de comédie philosophique et libérale. Thurneisser était alchimiste et nécromancien de très-bonne foi, comme il appert de presque tous ses ouvrages, et notamment de son manuscrit intitulé : *de Planetarum influxu*, où tout donne à penser que Mesmer avait puisé ses premières notions du magnétisme.

X.

LE PRINCE DE NASSAU.

Nuit du 3 *au* 4 *avril* 1677.

Peu de gens, que le Ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer, infus avec la vie.
  C'est un point qu'il leur faut laisser,
Pour ne pas ressembler à l'âne de la fable....

La Fontaine.

— Nous ne pouvons plus avancer, mon prince! — Les chevaux s'effarouchent devant ces terribles éclairs, et les roues s'enfoncent si

profondément dans ce sol de sable inondé, que les efforts réunis des courriers et fourriers de la cour ne sont pas capables de les faire tourner.

En un instant la claire-voie d'un énorme et lourd carrosse, dans lequel l'électrice de Brandebourg, Dorothée de Holstein, était renfermée avec une de ses dames et quatre messieurs, tomba pour laisser entendre le rapport du courrier du corps, qui, avec tous ses camarades, avait fait des efforts inutiles pour pousser la grosse voiture-monstre (kutsch-ungeheuer) ; mais, comme la pluie qui s'introduisait par l'ouverture vint mouiller les vêtements des personnes assises, la claire-voie se referma tout aussitôt.

— Prince, que faut-il faire? demanda l'électrice à Jean-Maurice de Nassau qui se trouvait dans la voiture avec les trois architectes Blesendorf, Memenbrandt et Roger de Langefeld.

— Votre dilection princière-électorale n'a rien autre chose à faire que d'attendre que cet aimable désert de sable se convertisse sûrement en une mer d'eau douce depuis ici jusqu'à

l'Auslage-Neuf (1) ; elle pourra me confier alors le gouvernail de ce vaisseau de guerre. La cargaison sera un peu humide, il est vrai ; mais c'est égal, je n'en conduirai pas moins une superbe pièce aux écuries électorales....

— C'est bien, monsieur le stathouder de Clèves ! vous avez déjà voulu plus d'une fois aujourd'hui me piquer par vos mordantes plaisanteries. Vous savez que j'affectionne beaucoup l'Auslage-Neuf, parce que c'est un don de monseigneur mon époux l'électeur, et que j'ai conçu le projet d'en faire un faubourg de la ville.

— En vérité, madame, je n'ai nullement eu l'intention de faire de la peine à votre grâce électorale : j'ai voulu au contraire vous égayer l'esprit dans les contrariétés qui nous surviennent. — Mais, si vous n'avez aucune envie de rire, il faut causer avec notre sage Blesendorf,

(1) Ainsi s'appelait alors le terrain sans construction situé entre l'allée des Saules et la rue Vehren. L'endroit où se trouvait embourbé le coche électoral est vers la rue Charlotte, à l'angle des Tilleuls. *(Note de l'auteur allemand.)*

ce type parfait d'un architecte de bon sens. Il vous affligera tellement par ses estimations, ses plans et ses mémoires, que vous n'aurez garde de faire encore attention à l'orage. Parlons de sable, de cet excellent sable qui se trouve à l'Auslage-Neuf. Le sujet est aride et sec, mais c'est pour cela qu'il contrastera parfaitement avec l'eau qui tombe autour de nous.

— Oui, dit l'électrice, je ne sais pas ce que je donnerais pour que ce misérable sol de sable fût changé en bonne terre ferme!

— Il y a moyen de le faire, dit fort respectueusement l'architecte; mais il faudra du temps, de la peine et de l'argent.

— Avant toute chose, ajouta Roger de Langefeld, il serait utile de planter des arbres sur le chemin. Rien ne contribue tant à donner de la consistance au terrain mobile.

— Est-il vrai, reprit le prince de Nassau, qu'on ait ici commis dernièrement un si grand vol?

— Un vol ! s'écrièrent-ils tous.

— Oui ; on dit qu'ici, devant ces maisons neuves, on a volé petit à petit 60,000 charretées de sable, et qu'on est resté long-temps sans s'apercevoir qu'elles manquaient.

A cette intarissable gaîté du prince, il ne fut pas possible de s'empêcher de rire. L'électrice elle-même, jusqu'alors d'un sérieux qui allait jusqu'à la sévérité, menaça du doigt l'ami de son époux, en disant :

— Prince, il est clair que nous n'en finirons pas aujourd'hui. Vous vous attaquez à mon faubourg pour me dégoûter du projet de le faire bâtir.

A Dieu ne plaise ! répondit galamment le prince; mais ce que je ne puis souffrir, c'est le nom d'Auslage-Neuf. Dès l'instant où votre grâce princière permettra aux habitants de la ville nouvelle de l'appeler Dorotheenstadt, suivant leur désir, je ne plaisanterai plus.

— Quand je serai morte, mes bons bour-

geois pourront faire ce qu'ils voudront ; mais, tant que je vivrai, rien de semblable ne sera écouté.

— Cette concession ne serait pourtant que l'objet d'un juste tribut de reconnaissance de la part de vos nombreux sujets, pour lesquels vous faites non-seulement construire des maisons, mais encore une superbe église dont nous avons aujourd'hui posé la première pierre.

— Savez-vous bien, Roger de Langefeld, que je ne vois pas trop où mes bons sujets pourront célébrer le service divin en attendant que la nouvelle église soit élevée ?

— Comment ! dit le prince de Nassau, faites-les assembler à la place où semble cloué notre château ambulant. On doit y jouir d'un espace immense.

— Je serais tentée de rendre vrai ce que vous dites sur le ton de la plaisanterie (1). Justement

(1) Le premier service divin des habitants de Dorotheenstadt fut effectivement célébré en plein air, sous les tilleuls nouvellement plantés.

Memmhardt m'a déjà présenté le plan d'une grande allée de six rangées d'arbres, qui viendrait depuis le jardin de plaisance (lustgarten) de monseigneur mon époux, l'électeur, jusqu'au jardin des animaux féroces.

— Voilà ce que j'appelle prompte résolution, bonne résolution. Si même les arbres se fussent trouvés plantés aujourd'hui, le temps nous eût épargné l'arrosement.

— J'exécuterai ce dessein dès demain ; mes jardiniers de Monbijou et de la *maison de campagne* choisiront de jeunes tilleuls, et, de ma propre main, je planterai le premier de ces arbustes, comme j'ai aujourd'hui posé la première pierre de l'église nouvelle.

— Il faudra que votre bonté princière s'arrête demain à cette plantation d'arbres autant qu'elle l'a fait aujourd'hui pour le calcul des frais de construction de l'église, et si un second orage s'annonce, j'en rirai prodigieusement !...

Le vent furieux et la pluie s'étaient cependant apaisés. Au moment où chevaux, cocher et

courriers tentaient un nouvel effort pour tâcher d'enlever la voiture du mauvais pas où elle se trouvait, le sol fut tout-à-coup éclairé par des flambeaux qui venaient du château, et l'on vit de nouveaux courriers du corps s'avancer les uns à la suite des autres et la torche à la main; un beau cavalier, couvert d'un ample manteau, et plusieurs autres personnages qui l'accompagnaient, piquaient des deux vers la place où l'électrice et sa compagnie attendaient l'entière cessation de l'orage. Cependant la calvacade s'arrêta devant l'emplacement de notre opéra, lieu alors occupé par un haut rempart conduisant au bastion, mais aujourd'hui remplacé par le bel édifice de l'Académie de chant. Il était impossible au char d'avancer davantage. Les courriers s'étaient malheureusement enfoncés dans un troupeau de cochons, qui, agréablement couchés dans la bourbe, n'avaient pas pris la peine de se déranger, étant accoutumés à l'apparition et au passage des hommes.

Quand l'homme au manteau, qui n'était autre

que l'électeur lui-même, eut appris la cause du retard, il donna l'ordre aux courriers de frapper les cochons à coups de torches enflammées; les autres cavaliers vinrent aussi eux-mêmes, le fouet à la main, caracoler au milieu du troupeau. L'on entendit alors ces animaux grommeler, hurler, grincer des dents, mordant tout ce qui se présentait devant eux. Cette chasse enragée ayant bientôt fini par les impatienter, pères, mères, petits, tout le troupeau enfin se précipita furieux contre le char de l'électrice. C'était un tapage infernal. Le sauvage grognement de ces bêtes, les étincelles des flambeaux, les cris des courriers, les ruades et les piétinements des chevaux effarouchés, les plaintes de l'électeur lui-même, tout fit croire aux personnes qui étaient dans la voiture que la bande farouche s'était déchaînée contre ceux qui la poursuivaient. Les huit chevaux de l'équipage électoral dressèrent les oreilles, jetèrent des narines une haleine de feu et se câbrèrent. C'est alors que les cochons accoururent en se réunis-

sant pour aller se blottir sous le char, croyant y trouver une retraite sûre. Pour y arriver il leur fallut passer sous les jambes des chevaux, mais ils bravèrent les coups de pied qui les atteignaient de toutes parts.

Au milieu de ce pêle-mêle, l'électeur parut devant le carrosse. La porte s'ouvrit bientôt pour permettre à l'électrice de s'approcher du seigneur son époux. Celui-ci s'arrêta, salua ceux qui étaient dans la voiture en ôtant légèrement son chapeau, et se mit à dire en riant :

— Dorothée, que signifie ceci? Tu te plonges dans l'obscurité ici avec Nassau! Prends-garde! tu vas me rendre jaloux!

— Sa dilection princière électorale a raison, dit le prince de Nassau. Autour de nous, rien qu'humidité (nas) et cochons (sau) : l'humidité sur le char, les cochons sous le char. Tout cela en un jour, c'est admirable!... Mais l'on vient de poser des premières pierres!

L'électrice, ayant pris place devant la portière de la voiture, dit à son époux que, s'étant at-

tardée dans la maison qu'elle avait fait construire auprès de l'emplacement de l'église nouvelle, afin d'arrêter l'estimation des frais de cet édifice, le mauvais temps l'avait surprise sur le sol sablonneux ; ensuite elle demanda ce qui amenait l'électeur aussi tard et par un temps pareil.

— Qu'est-ce que cela pourrait être, Dorothée, sinon la nouvelle de ton infortune? Ton courrier Kettnitz est arrivé au château hors d'haleine, et m'a fait part de ton affreuse position dans ta voiture. Aussitôt, je suis monté à cheval pour venir apprendre par moi-même quel serait le résultat de ta mésaventure.

— Il en résultera une plantation solennelle, seigneur électeur de Brandebourg, lui repartit l'électrice. — Il est arrêté que demain nous prendrons la pioche et que nous planterons des tilleuls, afin que ces lieux aient l'air de quelque chose.

— Je reconnais bien là ma Dorothée! bâtir

et planter, faire du bien et remplir les devoirs d'une épouse, voilà sa vie!... Ce qu'il te faudra pour l'exécution de ton projet, mon caissier te le fournira!

Alors le cocher reçut encore une fois l'ordre d'aller en avant; mais à peine la carrossée commençait-elle à se mouvoir, que les cochons, se voyant privés de leur dernier abri, se précipitèrent encore entre les jambes des chevaux et furent de nouveau repoussés à coups de pied de cheval et à coups de torches enflammées.

— Qu'un orage de Suède puisse-t-il éclater encore sur cette sale compagnie! s'écria l'électeur en colère, tout en lardant de coups d'épée un de ces animaux qui s'était mis à crier en sentant écraser son pied par le fer du cheval de S. A. — Les Berlinois savent très-bien que je ne puis souffrir ces ennuyeuses créatures, et néanmoins ils les laissent stagner et se promener dans toutes les rues! Dès demain, je rendrai une ordonnance qui obligera tous les su-

jets de ma résidence à tenir leurs cochons emprisonnés (1).

— Et cette mesure tournera singulièrement à l'avantage de notre jeune allée de tilleuls, dit le prince de Nassau ; car je n'aurais jamais pensé que la dernière syllabe de mon nom (*sau*, cochon), eût été faite pour la destruction de ces arbres.

Le carrosse se remit en marche et avança lentement du côté du château. Quand il fut arrivé devant le pont du fossé, la garde se mit sous les armes et le tambour battit. — Devant le château, l'électeur aida la princesse à descendre, en disant aux architectes :

— A demain, Messieurs ! j'accompagnerai l'électrice quand elle ira planter le premier arbuste. — Bonne nuit !

— Demain, monseigneur l'électeur, s'écria l'aimable prince de Nassau, souvenez-vous de

(1) L'ordonnance électorale relative aux cochons des habitants de Berlin est datée du 4 avril 1677. *(Note de l'auteur allemand.*

l'entrevue ; j'entends celle de dessous le char...

L'électeur, en se tournant vers l'escalier, répondit :

— Soyez sans inquiétude ! j'ai tenu ferme à Fehrbellin contre les Suédois, je tiendrai ferme à Berlin contre les cochons de mes bons citoyens. Demain, pensez à moi, quand vous entendrez crier dans la rue : — De par Monseigneur, chaque bourgeois est obligé, sous peine d'une forte amende, de tenir ses cochons chez lui.

Le prince prit gaîment congé, et dit à son laquais :

— Demain, quand tu m'annonceras chez l'électeur, tu nommeras le prince Maurice de Nas ; — et si l'électeur demande qui s'appelle ainsi, tu lui diras que le prince de Nassau a enfermé dans une écurie la dernière syllabe de son nom, pendant tout le temps qu'il restera dans la capitale de ses états (1).

(1) Le prince de Nassau dont il est question se trouve perpétuellement cité dans toute l'Allemagne comme un modèle de gaîté piquante et charmante. C'est encore aujourd'hui le type de l'hu-

meur enjouée ; c'est un Amilcar des romans de Scudéry ! Quant à la princesse Dorothée de Holstein, elle est toujours restée le modèle accompli de la dignité brandebourgeoise et de la *grâce princière*. Voltaire avait eu la complaisance ou la malice de la surnommer *la Sémiramis du Brandebourg*. Elle était zélée protestante, et sa mémoire dogmatique est en grand honneur auprès du roi de Prusse et du consistoire berlinois.

Nous avons reproduit, sans y rien changer, toutes les plaisanteries de cette *nuit de Berlin*, à dessein de montrer dans tout leur agrément la gaîté, la bonne grâce et la légèreté teutoniques.

XI.

LA CHAISE ÉLECTORALE ET LE FAUTEUIL ROYAL.

Nuit du 8 *au* 9 *Mai* 1700.

.... Le grand électeur, ce grand et gros électeur, s'entend. Je ne conçois pas que son historiographe ait eu le courage de lui appliquer un pareil surnom. Il y aurait eu partout ailleurs de la perfidie dans cette courtoisie; mais c'est une gaucherie qui n'a pas eu la moindre suite fâcheuse à Berlin.

VOLTAIRE.

Sous le Wasser-Portal du château de Berlin, tout le long des marches et dans le corridor jusqu'au grand appartement, des rangs de grands-

mousquetaires stationnaient dans la ferme attitude du soldat prussien ; leurs longues perruques à la française, leurs petits chapeaux galonnés et surmontés d'un plumet rouge, leurs larges bandoulières et leurs habits d'écarlate, en un mot, le plus bel uniforme les distinguait et les faisait reconnaître pour cette garde favorite, composée de protestants français que la révocation de l'édit de Nantes avait envoyés à l'électeur défunt, au *grand électeur*, en fournissant à ce glorieux prince le moyen d'imiter magnifiquement Louis XIV. Ils attendaient le retour du nouveau roi de Prusse, qui, avec son épouse, la spirituelle et charmante Sophie de Hanôvre, s'était embarqué sur la Sprée dans un bateau de poste (trek-schuyten), pour aller visiter le château de Lietzenbourg.

Enfin, le bateau royal arriva sous le pont où le peuple était venu attendre le débarquement de S. M. Frédéric I[er]. Une haie de soldats traça aussitôt un chemin jusqu'au premier portail du château ; et dans cette tranquille et tiède nuit

d'été, les rayons de la lune étaient si clairs et si brillants que les flambeaux des chasseurs et des pages se trouvaient à peu près inutiles. Le roi, donnant le bras à la reine, passa en saluant au milieu de la haie pour se rendre au château. Lorsqu'il fut entré, le peuple ne tarda pas à disparaître.

Quelques carrosses de la cour, richement équipés, ornés de belles armoiries et escortés de laquais étrangers portant les habits les plus singuliers du monde, allèrent s'arrêter devant une barrière en planches qui cachait les fondements de la partie neuve du palais, alors en construction. Aux différents langages des valets, il était aisé de comprendre que ces carrosses appartenaient aux ambassadeurs que les divers souverains de l'Europe avaient envoyés à la cour de Frédéric Ier, pour le complimenter sur le titre de roi qu'il avait reçu de l'empereur germanique, à Kœnigsberg, le dix-huit janvier de la même année. Devant la porte du château, cette domesticité, surtout celle attachée à l'ambassa-

deur russe, André-Petrowitsch Ismaïlow, passait le temps à ricaner en se toisant mutuellement d'un air frondeur, tandis que les ambassadeurs eux-mêmes, introduits dans la salle des chevaliers que le roi avait fait construire pour son entrée à Berlin, plaisantaient aussi de leur côté, mais d'une manière un peu plus fine. Lord Raby, envoyé de S. M. le roi de la Grande-Bretagne, avait l'air de lorgner du haut de sa grandeur le costume simple du général Obdam, député de la république de Hollande, occupé à discourir avec son collègue Ismaïlow, qui avait appris à parler hollandais pendant son voyage d'Europe en compagnie du czar, son maître ; cet orgueilleux anglais semblait trouver au-dessous de sa dignité de parler avec le Moscovite, car c'était la première fois qu'un envoyé russe paraissait dans une cour européenne.

Ces trois ambassadeurs, que le roi de Prusse avait reçus le matin en audience solennelle, étaient invités à souper dans la chambre de la reine et s'étaient rendus ponctuellement à l'heure

convenue. Aussi donnaient-ils déjà des marques d'impatience en voyant qu'une demi-heure après leur arrivée, le roi ne les faisait pas encore appeler. Tout distrait, et comme préoccupé des divers sujets de conversation qui pourraient se présenter pendant le souper, ainsi que des réponses qu'il serait convenable de faire, lord Raby se mit à causer avec le comte de Wartenberg, premier ministre et chancelier du royaume, qui s'était retiré avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre et lui faisait remarquer le grand jardin de plaisance dont les détails se dessinaient largement à la clarté de la lune. De tous côtés on voyait alors de grands édifices commencés : derrière la jeune allée de peupliers sur la rive de la Sprée, on voyait l'arsenal dont la première pierre avait été posée en 1695 ; à droite, contre le vieux Schlossbourg, se montrait le dôme, et dans le fond, sous le reflet de la lune, reluisait la couverture d'ardoise du palais Monbijou, nouvellement élevé depuis la visite à Berlin du czar Pierre de Russie ; enfin, sous

les fenêtres, on voyait d'énormes monceaux de bois de charpente destinés à la construction du palais du nouveau roi.

— Sa Majesté bâtit beaucoup, dit le plénipotentiaire anglais après avoir écouté long-temps et sans intérêt les explications du chancelier. — Le roi mon maître aimerait aussi beaucoup à bâtir, et il aurait embelli sa résidence autant que Sa Majesté prussienne a embelli sa ville de Berlin, s'il ne lui fallait pas demander l'un après l'autre chaque schilling au parlement. Sans doute nous n'aurions jamais pu faire une ville aussi belle que celle du czar Pierre, du moins celle que le seigneur Peter-Witsch ou Witscht, — je ne puis bien prononcer son nom, — n'a pu assez vanter à ce gros monsieur hollandais qui a une si petite perruque. Tout ce que je désire, c'est que Sa Majesté suédoise ne vienne point établir sa résidence dans cette ville nouvelle, ainsi que les apparences le font présumer....

L'entrée du comte Wartensleben, ministre de la guerre, coupa court à cet entretien. Il ve-

nait annoncer aux trois ambassadeurs que le roi de Prusse les attendait. Les portes, en s'ouvrant, découvrirent une longue file de lampes, brillant sous les plafonds richement décorés d'appartements superbes où se pressait la foule bigarrée des chambellans, officiers, heiduques et pages. Tout annonçait la pompe et reproduisait le majestueux éclat d'une grande cour.

Les trois ambassadeurs s'empressèrent de se rendre à la chambre de la reine. Devant la porte, il s'engagea entre eux une lutte opiniâtre pour décider qui devait entrer le premier. Lord Raby se hâta de prendre les devants, afin de passer avant les deux autres ; mais André-Petrowitsch Ismaïlow, homme de corpulence boréale et de résolution moscovite, étendit ses deux bras de droite à gauche, rejeta ses collègues sur les jambages de la porte, et, moitié poliment, moitié par contrainte, il entra le premier des ambassadeurs. — L'Anglais le suivit avec un regard de rage et avec un *damned dog* sur les lèvres, pendant que le Hollandais souriait, en pensant à la dé-

convenue d'un lord qui n'avait pu réussir à prendre le pas sur ses collègues.

Frédéric Ier s'était assis à côté de la reine sur un large fauteuil, et son maintien se ressentait noblement de sa dignité nouvelle. Simplement vêtu d'un habit de velours noir, il avait cependant sur la poitrine l'étoile de l'ordre de l'Aigle-Noir, qu'il venait de créer. Une épaisse perruque, artistement frisée, lui descendait jusque sur les épaules et venait à chaque instant soulever et déranger le petit chapeau galonné qui en couvrait à peine le sommet.

Après avoir fait les premiers compliments de cérémonie et demandé à ses hôtes comment ils se trouvaient dans sa bonne ville de Berlin, le roi dit un mot du voyage qu'il venait de faire :

— Je regrette, général Obdam, que vous n'ayez pas été de la partie, mes bateaux vont aussi vite que vos hourques hollandaises, et cette tournée vous aurait tout-à-fait rappelé votre chère patrie. Mon château de Lietzow a beaucoup de ressemblance avec l'Hôtel-de-Ville

d'Amsterdam. C'est une maison de plaisance que j'ai fait bâtir pour la reine ; mais le nom que je lui ai donné ne convient pas à Sa Majesté. Qu'en dites-vous, lord Raby, ce nom vous paraît-il convenable ?

— A vrai dire, j'ignore comment s'appelle ce château.

— C'est Lietzenbourg, mylord, dit la reine.

— N'ai-je pas raison ? reprit Frédéric Ier. Quel nom pour un château de plaisance ! C'est Schlüter qui l'a ainsi baptisé.

Le lord était dans un embarras visible : à qui devait-il donner tort ou raison ?.... Le roi s'en aperçut, et se mit à dire en riant :

— Que ce château s'appelle désormais comme la reine le voudra ; mais cependant je me réserve *Bourg*, si je fais grâce de *Lietzen*.

A ces mots, la reine se tourna vers l'ambassadeur russe, et l'interrogea gracieusement sur le nom qu'il fallait donner à son château.

Ismaïlow répondit avec un air de candeur et de simplicité :

— Mais, Charlottenbourg ou Sophienbourg, à cause des prénoms de la reine.

Le roi, la reine et les personnes présentes sourirent agréablement; mais les ambassadeurs anglais et hollandais se mordirent les lèvres avec dépit.

— Qu'y a-t-il de nouveau, Messieurs? leur demanda le roi. Depuis avant-hier, jour de notre entrée à Berlin, nous n'avons pas eu le temps de nous occuper des affaires de l'Europe. Il y avait tant à ordonner et à commander qu'il ne m'a pas encore été possible de m'asseoir et de travailler avec mes trois W, les ministres Wartenberg, Wittgenstein et Wartensleben.

Lord Raby prit la parole :

— On dit que le roi de Suède a fait une descente en Poméranie, et l'on pense qu'il apporte la guerre à la Pologne et à la Russie. Il a, dit-on, une armée excellente, bien équipée et animée d'un esprit très-belliqueux.

— Eh bien! il faudra que mon frère de Pologne et de Saxe s'apprête à recevoir dignement son voisin. Maintenant qu'il s'est fait catholique,

il pourra demander du secours au pape, ce que je ne puis malheureusement faire, car, malgré ma jeune couronne, je persiste dans une croyance qu'il a abjurée pour devenir roi.

— Sire, interrompit le Russe, la première attaque n'est point dirigée contre la Pologne, mais bien contre le Czar mon maître, et quoique Charles XII soit en Poméranie, la guerre n'en est pas moins faite à la ville nouvelle et au port que le Czar est occupé à fonder et à faire édifier dans le golfe de Finlande.

Abandonnant brusquement ce sujet de conversation dont il était impolitique de s'entretenir plus long-temps, dans un moment, surtout, où la Suède, la Pologne et la Russie recherchaient l'alliance de la Prusse, Frédéric se dirigea vers la table royale que l'on avait dressée dans la pièce attenante, et qui était garnie de huit couverts. Les trois ambassadeurs, les trois ministres, et le surplus de cette compagnie d'élite, suivirent le roi et la reine. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent six riches fauteuils

auprès de deux simples chaises sans bras ni coussins, et précisément devant ces deux siéges tout nus, les deux camériers du roi en superbe livrée, indiquant par leur présence que ces deux places étaient destinées à Leurs Majestés. Ils se regardèrent, ne sachant quelle pouvait être l'intention d'un arrangement semblable. Le roi, souriant et calme, s'assit avec la reine, et fit signe aux convives de s'asseoir à leur tour sur les fauteuils destinés pour eux. Mais ceux-ci restaient toujours debout, hésitant à prendre place sur ces mêmes fauteuils, tandis que le roi se trouverait sur une simple chaise à dossier.

Frédéric rompit enfin ce silence qui commençait à devenir pénible :

— Vous vous étonnez, MM. les ambassadeurs, de ce que je suis, ainsi que la reine, assis à table sur ces siéges mesquins; mais ne dois-je pas savoir ce qui me revient en présence de l'envoyé de mon frère d'Angleterre et de celui des états-généraux de Hollande?

— Comment donc, Majesté royale, et qu'a-

vons-nous fait pour nous attirer ces paroles fâcheuses?....

— Ce ne sont point des paroles de fâcherie contre vous; mais je vous dirai que lorsque je me trouvai, il y a cinq ans, à La Haye avec S. M. le roi d'Angleterre, la haute et puissante république de Hollande fit présenter un fauteuil à celui-ci comme personne couronnée, tandis qu'à moi, comme électeur du Saint-Empire et margrave de Brandebourg, on ne me donna qu'une simple chaise à dossier, sans bras... Depuis ce temps, j'ai toujours eu ce fauteuil sur le cœur. Je m'assieds bien, il est vrai, sur un fauteuil et sur mon trône de nouveau roi; mais en présence d'un milord et d'un noble mynheer, je dois me contenter d'une simple chaise....

Les deux ambassadeurs restèrent stupéfaits. Qu'auraient-ils pu répondre?...

— Mais pourtant, Messieurs, vous trouverez surement qu'un fauteuil peut m'appartenir maintenant comme étant roi de Prusse? J'en suis fort aise, et je vais en profiter. En disant ces mots, le

roi se leva pour aller chercher un superbe fauteuil qu'on avait eu soin de placer contre le mur; mais déjà les ambassadeurs l'avaient devancé pour lui en éviter la peine.

— Laissez-moi faire, Messieurs; puisque sans le secours et la bienveillance d'un seul de mes alliés, j'ai su placer la couronne royale sur ma tête, il convient encore que ce soit moi qui mette le fauteuil de roi à la place de la chaise électorale. Examinez bien ce fauteuil. Son bois est provenu d'un chêne de la Marche; son velours, de Nuremberg, patrie de mes aïeux; ses clous sont de la Thuringe; ses marchepieds, comme cette couronne de Prusse, sont faits de l'affût d'un canon suédois conquis à Fehrbellin : je pense qu'on peut s'y trouver très-bien assis! Le fauteuil est assez étroit, il est vrai; mais j'espère, avec l'aide de Dieu, le rendre plus commode, et ce que je ne pourrai achever, mes successeurs ne manqueront pas de le faire. J'espère qu'ils auront toujours devant les yeux cette chaise à dossier de La Haye!.... Soupons main-

tenant, Messieurs ! Prenez place, et mangeons de bon appétit !

La charmante familiarité du roi pendant le repas eut bientôt fait disparaître l'impression d'inquiétude que cette réunion diplomatique avait d'abord ressentie.

André-Petrowitsch prit congé de la compagnie, en disant adieu à LL. MM. prussiennes et en souhaitant à la maison royale de Brandebourg un long et glorieux règne *in sæcula sæculorum* (1).

(1) Cet étrange monarque a fini d'une manière qui n'avait rien de glorieux ; car il est mort de frayeur. Il avait eu peur de sa femme, qui était devenue folle, et qui trouva moyen d'entrer dans sa chambre au milieu de la nuit, ce qu'il prit pour une apparition surnaturelle. Il en fut tellement effrayé, qu'il en mourut quelques jours après.

Il nous semble que cette aventure aurait pu fournir au biographe de la maison de Brandebourg le sujet d'une Nuit de Berlin ?



XII.

LES VOLEURS DU ROI.

Nuit du 7 au 8 Juin 1719.

— Mais, Madame, quand il se baignoit l'aultre jour à la poincte Nostre-Dame, vous l'avez prits de loing pour vostre mary, qui est un apothicaire; ainsy vous puits-je asseurer que rien ne ressemble tant à un aultre homme comme un bourreau, quand il est tout nud.

CYRANO DE BERGERAC.

Vers la fin du jour (il avait fait un orage affreux, la pluie était tombée par torrents, et les rues de la Ville-Vieille étaient devenues imprati-

cables), le vent continuait de chasser de sombres nuages devant la lune qui, pâle et comme en deuil, regardait tristement la terre à travers les déchirures des nuées couleur de plomb.

Au coup de neuf heures frappées à la tour de l'église du cloître, tout était rentré dans le repos habituel ; on entendait seulement, de temps à autre, quelque honnête bourgeois qui venait de passer une *soirée à bière*, et qui regagnait son logis en défilant très-près le long des murs ; l'un, précédé d'un jeune garçon avec une lanterne ; l'autre, escorté d'une servante qui retroussait bien haut sa cotille de ratine rouge, afin de la garantir contre la boue qui couvrait le chemin.

A la même heure, et conformément au réglement de police, on avait éteint les lampes des tavernes. Que pouvaient donc faire ces hommes de la haute bourgeoisie, ces individus à souliers bouclés, à grands manteaux en forme de roue, à belles perruques de laine fortement pressées sous des chapeaux enfoncés ? Bien loin de se

retirer prestement, ils causaient entre eux en formant un cercle devant la porte du cimetière Saint-Nicolas; nullement pressés de se séparer, quoique l'heure en fût venue, ils paraissaient n'être sur le point de se dire adieu qu'à regret et le plus tard possible. Cette longue station dans la rue fut considérée comme *immorale* par les habitants des maisons voisines, qui écoutaient aux portes, et tâchaient de deviner quel pouvait être le sujet de leur entretien; mais quand le son du cornet du garde de nuit se fut fait entendre, ils s'empressèrent de se donner des poignées de main, et disparurent l'un après l'autre dans l'obscurité des rues désertes.

Deux personnages du même groupe s'en allaient ensemble vers le château, et paraissaient continuer la conversation qui venait d'être interrompue.

— Que m'avez-vous dit, M. le châtelain? Sa Majesté royale est venue elle-même vous ordonner d'assister à l'exécution?

— Oui! — Hier après dîné, entre midi et une heure, Sa Majesté a daigné me parler dans le vieux

corridor. D'abord la frayeur s'est emparée de moi, car vous savez que le roi est un maître qui vous regarde toujours d'un œil sévère. Mais il ne s'est pas arrêté long-temps, et il s'est contenté de me dire : — Schlœmer, ne manque pas de te trouver demain sur le Richtplatz où l'on exterminera Runk ; je veux donner à toi et à tes successeurs un exemple qui reste fortement gravé dans vos esprits.

— Il paraît que Sa Majesté royale est bien en colère contre votre prédécesseur?

— Je le pense, et je trouve que c'est avec raison. Est-il, en effet, un plus grand crime que celui d'un intendant du château royal, qui, largement rétribué, vole, sans honte et sans pudeur, comme un véritable bandit forestier?

— J'en conviens ; c'est une action inouie. Toute cette singulière histoire est pleine de détails si curieux, qu'elle pourrait sans peine faire la matière d'un roman ; aussi j'espère que, si l'exécution de demain a lieu, quelques acadé-

miciens de la cour en feront la relation pour la mettre au jour, avec la permission du roi Frédéric, toutefois.

— Ces écrivains français n'auraient qu'à s'adresser à moi. Je connais tout ce qui s'est passé aussi bien que si (Dieu m'en préserve!) j'avais volé moi-même le trésor royal.

— Sans l'aide de Stief, le serrurier de la cour, jamais votre prédécesseur n'aurait pu venir à bout de sa damnable entreprise.

— Voici comment la chose est arrivée ; je sais bien comment l'envie lui en a pu venir, et je connais l'armoire où le vol a été consommé. Je vous dirai donc que c'était, du temps du roi défunt, un lieu destiné à la garde des objets de curiosité, des pièces de monnaie et médailles rares que Sa Majesté aimait et recherchait beaucoup. Le roi étant mort, la clef se sera égarée, et il a été impossible d'en trouver une pareille. Quand notre bon souverain arriva au pouvoir, et voulut (*Dei anno* 1715) faire la campagne de Poméranie, il lui prit un jour envie de visiter la cham-

bre de son père. Mon prédécesseur Runk (qui sera exécuté demain d'une manière infâme) fut chargé de l'accompagner; il ouvrit tous les meubles excepté l'armoire *quæstionis* dont la clef manquait. Le roi, impatienté, envoya chercher le serrurier de la cour, mais celui-ci se trouva par hasard absent, et cela n'empêche pas que ce coquin de serrurier n'ait eu sa part dans le méfait.

— Ainsi, ce serait Stief qui aurait ouvert l'armoire?

— Oui, sans doute, mais plus tard. — Du temps que Sa Majesté se trouvait à la guerre, le châtelain Runk et le serrurier Stief montèrent dans la chambre du feu roi, et ouvrirent l'armoire avec une fausse clef. Toutes ces médailles d'or pur et de bel argent, ces gemmes et ces camées, comme on appelle ces curiosités; ces vases d'or et d'agathe, et ces pierreries, leur apparaissant dans tout leur éclat, le tentateur survint, et Runk acheva de gagner Stief, en lui disant qu'aucun homme n'avait jamais su et ne saurait jamais ce qu'il y avait ni ce qu'il y aurait eu dans

cette armoire, dont le feu roi emportait toujours la clef avec lui (1).

—Voilà qui pourrait porter bientôt aux richesses et aux honneurs plus d'un ouvrier habile, si l'enlèvement se faisait avec adresse? ajouta le châtelain.

— Que les voies de Satan sont extraordinaires! Votre prédécesseur avait cependant tout en abondance: appointements, chauffage et lumière; mais l'orgueil ne l'a pas laissé vivre en repos, et demain il finira sur la roue!

—Mon Dieu! cette affaire n'aurait pourtant pas eu cette fin misérable; Runk serait encore châtelain, il pourrait voler tant qu'il voudrait et n'en serait pas réduit à envoyer Stief à tous les diables, si celui-ci n'avait vendu une de ces mé-

(1) « Voyez donc ce beau protecteur des sciences et cet amateur » éclairé des arts, qui renfermait toutes ses antiquités et curiosités dans le fond d'une armoire, avec ses liqueurs de Venise et » son vin de Malaga.

» Il en usait ainsi pour sa provision de confitures, et quand » il se décidait à en faire servir sur sa table, il n'y avait plus » moyen de les manger. »

(Lettre de Maupertuis à la Condamine.)

dailles à un orfévre de la rue Royale, quoiqu'il eût chez lui 13,000 écus d'or qu'il avait également soustraits dans l'armoire en question.

— Mais vous venez de me dire que le feu roi avait lui-même rassemblé ces médailles et les avait tenues continuellement enfermées; comment se peut-il donc que la pièce ait été reconnue par la police de Berlin ?

— Ah! voici le plus singulier de l'histoire. Le conseiller privé Lacroze était venu par hasard à la boutique de l'orfévre, et il aperçut la médaille sur la table de fonte. C'était ce même Lacroze, homme très-versé dans la numismatique, qui avait été chargé de l'achat des médailles pour le cabinet du roi; il avait acheté notamment celle-ci, pièce de monnaie syriaque, à Venise, avec plusieurs autres : il dut, par conséquent, lui paraître étrange de la trouver sur le comptoir d'un orfévre, et c'est ainsi que le crime a été découvert.

— Vous voilà devant le château, c'est-à-dire chez vous, M. le châtelain; bonne nuit! Nous

nous reverrons demain ; car, en vérité, qui pourrait rester chez soi le jour d'une si belle exécution?

— Bonne nuit! mes amitiés à votre femme. Dites-lui d'arriver de bonne heure, afin d'avoir une bonne place aux fenêtres du premier étage et du milieu, le plus près possible de l'échafaud; vous comprenez?.....

Les deux amis se séparèrent ; le châtelain entra par le premier portail du château, tout contre le pont ; son ami traversa tranquillement la place, et prit la rue des Frères-Noirs.

La nuit était devenue tellement obscure, que l'on pouvait à peine distinguer sa main avec ses yeux. Partout régnait un profond silence ; seulement, la marche d'une patrouille du bataillon bleu-et-noir retentissait uniformément sous le portail de l'immense château.

Tout-à-coup un jeune homme sortit de la rue Large, et se dirigea en chancelant vers le Long-Pont ; il se traînait péniblement sur le pavé raboteux et couvert de boue ; ses vêtements étaient

en désordre ; il portait une espèce d'habit d'écolier du Dôme (dom-Schüler). Il s'arrêta devant une maison qui, de l'angle de la rue Large, se continuait jusqu'à la rivière ; là, il se frappa le front avec le poing fermé, et des gémissements profonds s'exhalèrent de sa poitrine ulcérée.

— O Catherine! Catherine ! pourquoi es-tu la fille d'un infâme ! Pourquoi n'es-tu plus digne de devenir l'épouse d'un jeune honnête homme ; pourquoi suis-je moi-même la cause de ta perte et de tes malheurs ! O mon cœur ! mon pauvre cœur brisé !

Après ces mots, et de toute la vitesse que pouvaient lui permettre les forces d'un corps abîmé par une longue maladie, il se précipita du côté de l'hospice, où, pour lors, il ne se trouvait encore aucun mur entre le rivage et l'eau. Le terrain allait toujours en pente de la place du château au bord de la rivière ; la pluie avait creusé de larges rigoles dans cette terre fangeuse, et la boue coulait lentement depuis cette place jusque dans le courant du fleuve.

Le jeune homme aurait bien voulu se laisser rouler jusqu'en bas, mais il ne put y parvenir; ses pieds s'enfoncèrent profondément dans la terre visqueuse ; ce fut en vain qu'il s'efforça de se jeter à l'eau; ses jambes affaiblies s'enfonçaient de plus en plus dans la vase, et, comme on entendait ses pénibles efforts, la sentinelle de cette tour du château, que l'on appelle encore aujourd'hui *le Chapeau-Vert*, le factionnaire lui envoya un cri long-temps soutenu, et le coucha en joue en dirigeant de son côté sa longue et pesante arquebuse.

Cet appel n'eut aucun résultat; mais du bord de la rivière on entendit partir des râlements et des gémissements pareils à ceux d'un mourant qui fait sa dernière prière.

On entendit ensuite sur le pont le roulement d'un char, où se trouvait un jeune garçon accompagné de plusieurs autres personnages, escortant un homme de haute stature, dont ils avaient l'air d'écouter la parole animée, en en recevant des ordres ou des instructions, car ils

avaient les yeux attachés attentivement sur le mouvement de ses lèvres.

La sentinelle répéta le *qui-vive?* — Bon ami! répondit-on. Quand ces hommes, avec leur chariot, eurent passé le pont, le soldat les appela vers lui et leur dit qu'un homme devait s'être jeté dans les marécages, ainsi que l'indiquaient certains bruits qui s'y faisaient entendre.

— Oui, s'écrièrent tous les hommes du char, nous l'entendons très-bien. Soudain le gros homme jeta son manteau rouge et son chapeau aux ailes larges et retroussées ; il enleva du char quelques planches, les plaça sur le terrain bourbeux, impraticable sans cette précaution, et s'approchant ainsi du pauvre jeune homme avec une incroyable dextérité, il lui passa autour du corps un nœud coulant de corde, à laquelle le malheureux se cramponna sans connaissance et comme instinctivement ; de cette manière, il réussit, avec l'aide de ceux qui l'accompagnaient, à le sauver d'une mort infaillible.

Quand le jeune homme se retrouva sur la

terre ferme, nos gens se regardaient l'un l'autre en se demandant ce qui leur restait à faire; mais l'un d'eux tourna les yeux vers le char, et le jeune homme y fut placé sans rien dire.

Il y eut un de ces gens qui dit alors :—Croyez-vous que demain il oserait nous remercier de l'avoir mis dans notre chariot? Nous ne sommes jamais payés que d'ingratitude....

— Comment donc! mais s'il se fût démené seulement un quart-d'heure de plus dans sa bauge, il eût également été porté demain dans notre char. C'est ce qui arrive à toute chair dépravée.

Avant que le chariot ne se remît en marche, la sentinelle demanda quels étaient les témoins de l'événement qui venait d'avoir lieu. — Qui êtes-vous, mes bons messieurs? leur dit-elle; dans le rapport que je présenterai demain, je dois mettre les noms de ceux qui ont secouru ce pauvre malheureux. Donnez-moi vos noms et vos adresses.

— Nous demeurons devant la porte de Span-

dau : je suis Just Brandt, l'exécuteur de la souveraine justice, et voilà mes aides.

A ces mots, l'homme qui venait de répondre voulut s'approcher du soldat, mais celui-ci coucha son arquebuse, et lui cria d'une voix de tonnerre :

— Arrière de moi ; ne vois-tu pas que je suis du bataillon de Tauchnit ? Si tu m'approches, je tire sur toi comme sur un chien enragé !...

Sans s'embarrasser aucunement de ces paroles méprisantes, et comme un homme habitué au mépris universel, le bourreau commanda au petit enfant qui dirigeait le char d'aller en avant, et, au milieu des éclats de rire des valets, les roues du char retentirent dans la rue des Frères.

Pendant tout le trajet, le jeune mourant resta comme enseveli dans un sommeil léthargique ; mais, lorsque le chariot s'arrêta, il ouvrit de grands yeux et regarda autour de lui, comme s'il fût sorti d'un rêve. Ces dures secousses avaient achevé d'égarer son esprit malade. Ils se trouvaient alors devant la prévôté, et la place n'était

éclairée que par les faibles rayons d'une lanterne. Le bourreau, après s'être placé derrière le cheval, sur la fourche des timons, instruisit ainsi ses subordonnés :

— Vous commencerez par faire sortir Stief, qui doit aller à pied avec cette canaille de prédicateur luthérien ; ensuite vous saisirez Runk, à qui j'ai attaché les mains derrière le dos avec notre lacet en croix que nul autre que nous ne saurait délier ; vous l'aiderez à monter sur le tombereau ; un de vous le prendra sous le bras droit, un autre sous le bras gauche. Faites bien attention que vous avez affaire à un gros gaillard qui a fait un dieu de son ventre, et que la frayeur pourra faire trembler de tous ses membres ; je sais par expérience qu'un pauvre condamné est toujours difficile à faire mouvoir. Vous le ferez donc asseoir la tête tournée en arrière, et vous le maintiendrez sur le banc ; et c'est alors que j'arriverai pour lui appliquer les pinces ardentes au haut du bras gauche. Quand je les aurai retirées, vous pourrez le lâcher ; cependant

il vaudra mieux qu'on le soutienne par derrière, car il tombera vraisemblablement en défaillance. Au moment de partir, il faudra faire monter notre respectable pasteur calviniste, qui doit répandre sur notre œuvre de justice royale la bénédiction spirituelle (1).

— N'aurons-nous plus rien à faire devant la prévôté?

— Non ; je mettrai alors mon manteau, car je ne puis opérer qu'en manches de chemise ; et tout aussitôt que tu m'en verras couvert, tu feras marcher le cheval.

— Mais qui est-ce donc qui soufflera au fourneau, afin de faire rougir les pinces pour le second coup de feu?

(1) Il appert des deux exclamations *religieuses* que l'auteur allemand croit pouvoir prêter à ce bourreau de Berlin que, sous le règne philosophique de Frédéric II, il existait encore en Prusse une grande animosité entre les luthériens et les calvinistes. Ces deux communions n'y ont été réunies que par le zèle et les travaux assidus du roi régnant, qui leur a imposé le culte des images, et leur a donné le nom d'*Église Évangélique*, ou *Néochristianisme*.

(Voyez l'appendice à la fin de cet ouvrage.)

— Ma foi, je n'en sais rien. Le chariot aura de la peine à contenir les pauvres criminels et messieurs les ecclésiastiques, et je pense que nul d'entre vous ne pourra s'y placer.

— C'est moi, mon père, c'est moi qui soufflerai le feu, s'écria l'enfant de huit ans qui était sur le char; je veux le faire; je soufflerai bien fort, et je voudrais voir de près!....

— Eh bien! c'est dit, ce sera toi; tu es un garçon *capital*, tu est ma chair et mon sang véritables; ce sera toi qui monteras sur le char; mais prends garde : ne souffle pourtant pas trop fort, car la fumée fermerait la bouche à notre excellent pasteur.—Cela fait, en avant jusqu'à la deuxième station, qui est au haut de la rue du Rempart, auprès du Werder et devant le château, où tu t'arrêteras en face de la cinquième fenêtre, à gauche; c'est là le cabinet du Trésor; et c'est là que le patient doit recevoir le second coup.

Et le chariot se remit en marche, et la dureté des cahots fit enfin revenir à lui le malheureux jeune homme. Le bourreau, s'apercevant qu'il

donnait quelques signes de vie, s'approcha du char en lui disant : — Comment vous trouvez-vous? Votre vin est-il enfin cuvé? Dites-nous qui vous êtes et où vous demeurez, pour qu'on vous dépose à votre porte?

D'une voix à peine intelligible, et souvent entrecoupée, le jeune homme répondit : — Je suis Scala, Éphraïm Scala, l'écolier du Dôme; je demeure dans la rue de Kalands; descendez-moi du char, je ne puis plus en supporter les secousses.

— Scala!... Est-ce que vous seriez par hasard celui dont les aveux ont décidé la condamnation des deux voleurs du trésor royal?

— Hélas! oui, s'écria-t-il avec un accent désespéré; je suis le meurtrier de mon bonheur et de mon repos.

— Si vous êtes un meurtrier, prenez garde de ne pas me tomber sous la main! Mais pourquoi vous donnez-vous ce nom? Est-ce que vous auriez regret d'avoir fait votre devoir, en épargnant à ces misérables gens d'opiniâtres dénégations?

— Non ; ce n'est pas d'avoir fait mon devoir que j'ai regret ; mais, ce qui me ronge le cœur, c'est d'avoir sacrifié le bonheur de ma vie et le repos de mon âme.... Oh ! descendez-moi de votre char, dont le mouvement me brise la tête !

— Pas du tout, du tout ; vous voudriez encore aller vous jeter à l'eau comme tout à l'heure, car je m'aperçois bien que vous avez voulu vous noyer. Vous n'êtes pas simplement dans l'ivresse, comme je le pensais d'abord. Mais tranquillisez-vous, le char va s'arrêter devant le château....

— Maître, nous y voilà, devant la cinquième fenêtre à gauche ; qu'est-ce qu'il faudra faire ici ?

— Vous monterez sur les roues du char et vous tiendrez fortement le patient ; toi, Nicolas, tu lui tourneras la tête en face de la fenêtre du Trésor, et je lui appliquerai le second coup. Tiens-toi surtout bien solide sur le moyeu, et mets le pied droit dans les rais, car autrement je risquerais de pénétrer jusqu'à la poitrine, ce qui est défendu et puni par le règlement criminel.

Je te conseille, pour toi, de détourner la tête et de retenir ton haleine, pour que la vapeur de la chair brûlée, qui pique comme le poivre, ne t'entre pas dans la bouche. C'est entendu... En avant! Et quant à Stief, il faudra toujours le conduire au petit pas, avec ces braillards et ces nigauds de prédicateurs luthériens, que Dieu confonde.

Le tombereau continua son chemin, et le bourreau reprit son entretien avec Scala.

— Vous auriez pu tomber dans la cuisine du diable, si vous vous étiez laissé séduire par la femme de Stief. La chose avait été entreprise avec adresse; mais contez-moi donc comment out cela s'est arrangé, car nous ne savons jamais le dessous de ces cartes-là ; j'ai bien mis à la torture les deux compères, je leur ai bien appliqué l'instrument de Mecklembourg, mais ils ont parlé avec si peu de clarté que je n'en suis pas devenu plus savant.

— Je vous avouerai que Stief, le serrurier de la cour, avait été mis en prison, et qu'il avait déjà supporté la torture sans rien avouer, lorsqu'un

jour sa femme me fit appeler dans sa maison, où j'avais donné des leçons d'écriture à leur fille; elle m'offrit 200 écus et me promit sa fille en mariage si je voulais lui faire, en déguisant mon écriture, plusieurs copies d'un écrit dont Stief lui avait donné le modèle dans sa prison. Elle n'ignorait point que cette enfant m'aimait, et qu'en elle était tout mon espoir de bonheur. Aussi me gagna-t-elle sans peine. Le billet fut transcrit cinq fois avec tant de précaution que jamais personne n'a pu reconnaître la main qui en avait tracé les caractères....

— En effet, je me rappelle très-bien quelle fut la sensation produite par cet écrit, qu'on avait placardé au château et dans les principales rues de la ville. Le magistrat du Criminal-Collegium et Sa Majesté royale étaient dans le plus grand embarras et ne savaient quel parti prendre, car tous les maîtres d'écriture de notre ville de Berlin déclaraient ne point connaître cette écriture-là.

— Depuis, je me suis souvenu que dans cet

écrit, le crime était totalement détourné de la tête du serrurier de la cour, et rejeté sur d'autres personnes que je dois croire innocentes. Lorsque j'en parlai à ma fiancée, qui ne savait rien de ce qui se passait, il y eut en elle une forte lutte entre l'amour de son père et l'attachement qu'elle avait conçu pour moi, qui devais rester à ses yeux pur de toute souillure. Comme alors parut l'ordre du cabinet du roi, qui menaçait du gibet et de la roue tous ceux qui auraient trempé dans ce crime, mon cœur se troubla, et j'allai tout avouer au pasteur de Saint-Nicolas, qui est mon co-religionnaire, attendu que j'ai le bonheur d'être luthérien, et non pas dissident novateur et calviniste.

—Vous n'entendez rien à la religion, mais vous vous êtes très-bien conduit avec la justice! et quant à ce projet de mariage, je vous conseille de ne plus y songer. Demain, la femme de Stief et sa fille recevront de ma main le fouet et la marque, et après avoir assisté à l'exécution elles seront transportées à la maison de force de Kœpenick. Ces

deux femmes me font pitié, mais je ne puis rien à leur affaire ; et, lorsqu'elles auront passé par mes mains, elles seront si déshonorées, qu'il n'y aurait pas un de mes valets qui voulût les épouser.

— Halte là ! nous voici à la deuxième station. Maître, que fera-t-on ici ?

— C'est ici que le patient dira sa dernière prière, et l'on chantera la vieille complainte du pauvre pécheur :

« Je siffle comme un gruon,
» Je gémis comme une hirondelle. »

Lorsque le premier couplet sera fini, je lui donnerai le troisième coup de feu, précisément devant cette maison. Remarquez bien l'enseigne de l'Étoile-d'Or, à cette maison qui fait l'angle de la rue de Spandau et du Marché-Neuf. Après, il faudra sortir des portes pour se rendre au lieu du supplice ; vous irez au pas, afin de donner à notre savant prédicateur le temps de préparer la conscience du criminel. Si celui-ci n'est pas

sauvé, je ne sais plus qui le sera, car il aura une douzaine de docteurs calvinistes autour de lui.

L'écolier du Dôme était plongé dans un profond silence, et tenait sa tête entre ses mains; il resta assis sur le char jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un pont de bois qui conduisait à la porte de Spandau. Cinq minutes s'écoulèrent avant que la sentinelle eût ouvert cette porte aux énormes battants, et tout d'un coup, Scala fit le dernier effort dont il était capable; il sauta à bas du cha ; il arriva dans quelques pas sur le garde-fou du pont et se précipita la tête la première en disant :

— Seigneur Jésus, fils de Dieu, prenez pitié de mon âme !....

Ce ne fut pas le bruit d'une chute dans l'eau qui se fit entendre, mais bien un bruit pareil à celui d'un corps humain qui tomberait sur un rocher. La sentinelle ouvrit la poterne qui conduisait de la plate-forme à la rivière, et tous les témoins, s'étant rendus sur la place, y trouvèrent, sur le pilier de pierre, un cadavre entièrement défiguré.

— Ainsi donc, il en est venu à ses fins, le pauvre garçon, murmura le bourreau. Oh ! je sais très-bien ce qu'il arrive quand on aime d'un premier amour et qu'on est déshonoré ! — Cette pauvre enfant devrait-elle, en bonne justice, être flagellée parce que son père doit mourir sur la roue ! Mais, au diable !... — et moi-même, est-ce que j'aurais dû être méprisé parce que mon père était bourreau ?

Les valets empaquetèrent le cadavre avec la plus grande indifférence, et le couchèrent au fond de leur voiture. Le sous-officier de la garde dressa procès-verbal de ce qui s'était passé et la porte se referma. En ce moment le jour commençait à paraître.

Arrivés sous le gibet, les valets s'adressèrent encore à leur maître, qui ne disait plus rien : — Maître, que fera-t-on par ici ?

Celui-ci répondit tristement : — Vous aiderez Runk à descendre, et vous lui ferez regarder comment j'expédierai Stief, expédition qui durera

long-temps!... vous le coucherez ensuite sur le dos et vous lui lierez les bras et les jambes avec le nœud ordinaire ; il faudra tirer fortement, sans quoi le choc de la roue n'aurait pas d'effet ; prenez garde de ne pas manquer votre coup, car le peuple le prendrait en mal et vous lapiderait. — Enfin vous suspendrez les deux criminels au gibet, ainsi que l'a commandé notre gracieux souverain.

— Voilà une pénible tâche,notre maître ; nous ne sommes pas aussi bien exercés que vous l'êtes, et un frisson glacial nous traverse le dos quand nous pensons au jour de demain. — Que pourrait-il s'ensuivre si nous commencions par faire l'expérience sur le cadavre que nous avons dans le charriot? Peut-être que l'opération sortirait mieux de nos mains ?

— Gardez-vous bien de le toucher : son corps ne doit pas être profané ; il ne doit pas être déshonoré, le pauvre jeune homme! il ne s'est pas ôté le vie en pleine raison ni par mécroyance impie ; il était dans le délire ; oui, il était dans le

délire. — Allez, rendez-vous à la maison et laissez-moi tout seul ici.

Les valets partirent, et le tombereau se traîna péniblement sur le sable jusqu'à la demeure du bourreau.

L'exécuteur Brandt resta long-temps assis sur les marches de l'échafaud; il y pensait à ses tristes devoirs, à ses humiliations d'enfance quand il avait la témérité de s'approcher de quelques enfans de son âge : il y songeait à l'isolement de sa jeunesse, aux chagrins de son adolescence, aux douleurs de son premier amour.... — Il y pensait aussi à cette pauvre Catherine, qui devait le lendemain assister à l'exécution de son père et recevoir une peine infamante, en apprenant que c'était pour l'amour d'elle que le jeune et beau Scala, l'écolier du Dôme, avait fait une si triste fin..... Il finit par se dire, en essuyant ses yeux : — Hélas! si je n'avais pas été le fils du bourreau, j'aurais eu pour femme une autre Catherine, que j'aimais tant, et que je regretterai pendant toute ma vie!...

XIII.

UN LIBRAIRE PRUSSIEN

AU XVIII[e] SIÈCLE.

— Et moi, qui ai séjourné pendant sept jours à Calais, je vous dirai que la France est un pays ridicule et discomfortable, où l'on ne mange que des grenouilles, et où tous les marquis portent des rabats de papier.

— On nous a dit aussi que tous les Français étaient des papistes et des païens idolâtres. Mais, pour vous donner une idée des femmes de ce prétendu royaume de France, il nous suffira de vous avertir qu'elles sont toutes, et sans aucune exception, presque aussi dévergondées que la duchesse de Portsmouth, que la comtesse de Yarmouth, et que l'honorable Miss Gwyn!

CHOMMELL.

Il était onze heures du soir, et c'était pendant la soirée du 13 avril 1728; Don Luis de Sa y Velasquès de Casagrande, envoyé de Sa Majesté

catholique, et chevalier de Calatrava, venait de quitter le cabinet du roi Frédéric-Guillaume, et il s'était assis dans l'anti-cabinet pour se délasser des fatigues de la conférence. Il avait soutenu pendant cinq heures et demie la gêne d'une attitude de cérémonie, et sa conversation avec le roi n'avait roulé que sur le réglement de l'exercice espagnol.

Déjà le criado de S. Ex. allait revêtir le segnor caballero de sa belle fourrure et lui passer des bottes feutrées, quand la porte du cabinet se rouvrit pour le roi de Prusse.

— Seigneur chevalier, si le roi des Espagnes pouvait disposer de quelques grands garçons bien bâtis, priez-le de me les envoyer. J'entends parler de Galiciens, parce que c'est dans leur pays que vous trouvez vos plus beaux soldats. J'aurais besoin, pour ma troisième compagnie, de quelques hommes de sept pieds; mais je n'en veux aucun qui en ait moins de six. Souvenez-vous de moi, seigneur chevalier. Je vous souhaite une bonne nuit.

Avant que l'ambassadeur eût pu se tirer du compliment dans lequel il allait entortiller sa réplique, la porte du cabinet s'était refermée brusquement.

Alors un heiduque, hors d'haleine, entra dans la même salle, et, après avoir chuchoté mystérieusement avec le chambellan de service, il ouvrit doucement la porte du cabinet.

— Que voulez-vous donc si tard ? demanda le roi à cet heiduque, qui se tint respectueusement en dehors de la porte, en voyant que Sa Majesté s'était déjà dépouillée de sa vieille capote bleue, et qu'elle s'apprêtait à se mettre au lit.

—Majesté, je viens dire humblement que Son Altesse royale, le jeune prince, a quitté sa chambre, et qu'il est sorti du château par le portail n° 4 (1).

— Où donc est encore allé ce damné coquin ?

— J'annonce humblement que le prince royal a traversé la place, et qu'il est allé dans la mai-

(1) Le même prince est devenu Frédéric II, que les philosophistes français avaient surnommé le Grand.

son n° 9 du Schlossfreiheit, ou promenade du château.

— Ah! ah! il faut que j'aille l'y surprendre. Retire-toi vite, et ne dis pas que tu m'as vu en manches de chemise. — Écoutez donc, faites-moi venir le comte de Finkenstein. — Y a-t-il quelqu'un avec le prince?

— Oui, Majesté, le lieutenant en second de Katt, du régiment de Hollsteinbeck.

— Ah! ah! je vais secouer aussi le collet à celui-là, sans quoi il ne se tiendra jamais en repos.

L'heiduque fit un demi-tour de soldat, quitta le cabinet du roi et se rendit dans l'antichambre; il y répondit, par des signes de tête, aux questions du chambellan de veille, et il dépêcha à l'instant même un courrier avec l'ordre du roi pour le comte de Finkenstein, qui parut après le temps rigoureusement nécessaire pour avoir pu s'habiller.

Sans lui donner le temps de s'informer, auprès du chambellan, de ce qui pouvait être arrivé à

cette heure de la nuit, les valets introduisirent le comte auprès du roi.

— J'arrive aux ordres de Sa Majesté...

— Vous êtes un beau gouverneur! Pourquoi ne surveillez-vous pas mon prince royal? On m'annonce qu'il est sorti cette nuit du château, et qu'il est allé se blottir dans une sale maison du Schlossfreiheit. Suivez-moi; venez apprendre comment il faut gouverner un jeune homme.

Le comte de Finkenstein était si confus, qu'il s'inclina sans mot dire; ensuite il suivit le roi, qui, après avoir bouclé son épée, mis son chapeau galonné sur sa grosse perruque, et roulé autour du poignet le cordon de sa canne à pomme d'argent, s'empressa, sous l'escorte d'un simple hussard, de traverser les deux cours du palais. Quand Sa Majesté passa dans la première cour, le factionnaire s'écria : — Hors la garde! et, avec la promptitude de l'éclair, les rangs des soldats se déployèrent. L'exercice fut fait avec une précision, une vigueur et une rapidité tout-à-fait admirables. Le roi considéra avec complaisance

l'attitude guerrière de ses enrhumés (Wusterhauser), sobriquet dont il avait affublé la première compagnie du régiment des mousquetaires de Briquemault.

— Je voudrais bien, dit-il en se tournant vers Finkenstein, que le général anglais Seymour vît mes Wusterhauser présenter le mousquet.

Enchanté de pouvoir saisir l'occasion de détourner la mauvaise humeur du roi, le comte lui demanda pour quelle raison il voudrait faire jouir le général Seymour d'un si merveilleux spectacle.

— Parce que ce chef d'escadron dit autrefois aux miens, à Malplaquet : *La Prusse ne pourra jamais mettre sur pied une armée bien exercée ;* mais je pense avoir prouvé le contraire à ce grand sot anglais.

— Il osa tenir ce propos outrageant en présence de Votre Majesté ?

— Oh ! le bourreau ! que j'aurais désiré lui faire une réponse qui restât dans son ventre ou dans ses

poumons ! Mais nous étions sous la tente du général en chef, séparés du conseil de guerre par une cloison ; mon père m'avait envoyé en députation il y a aujourd'hui 19 ans ; le sang me bouillait dans les veines ; je me donnai ma parole de prince de démentir un jour cet Anglais, et vous voyez qu'étant devenu roi j'ai tenu ma parole.

— Sa Majesté fait des prodiges que toute l'Europe se voit forcée d'admirer.

— Oh! dit le roi, qui prit la chose au sérieux, je voudrais que mon chien de fils eût dans le cœur la moitié des beaux sentiments que j'avais dans l'âme étant prince royal ; mais il joue de la flûte et babille en jargon français, qui est une pauvre langue, une sotte langue, et une langue impie !...

— Capitaine Spœhn, vous pouvez faire mettre l'arme sur l'épaule à votre compagnie ; ces pauvres enfants finiraient par gagner la crampe sous leurs pesants mousquets.

Le roi mit le chapeau à la main pour passer devant le poste, et il se rendit par le portail n° 4, au Schlossfreiheit, où l'heiduque attendait son maître à la porte de la maison n° 9.

Voyant un quidam qui s'arrêtait pour considérer l'heiduque et ses galons d'or, Sa Majesté lui demanda rudement :

— Que faites-vous ici? où demeurez-vous? pourquoi rôdez-vous ici? qui êtes-vous?

L'inconnu, stupéfait, répondit en ôtant son chapeau : — Je suis Léonard, maître vitrier de la rue des Frères.

— Vous êtes un maudit fainéant, un épave et un infâme coquin. Pourquoi ne restez-vous pas chez vous à travailler?

— Mais, Votre Majesté, je n'ai pas d'ouvrage, et, après toute une journée de privations et de soucis, je suis venu prendre un peu l'air, car je ne puis plus sortir en plein jour, et je n'ai plus rien à mettre sous mon manteau.

— Charmant !..... Puisque vous étiez à ne

rien faire, il fallait chercher de l'ouvrage. Venez ici travailler; je ne puis supporter les désœuvrés.

En disant ces mots, le roi se mit à casser à grands coups de canne tous les vitrages du rez-de-chaussée de la maison où l'heiduque avait vu entrer le prince royal, et, montrant au vitrier tous les débris tombés à terre :

— Tenez, lui dit-il en ricanant, voilà de l'ouvrage pour vous ; travaillez maintenant, et prenez garde que je ne vous rencontre plus dans les rues : il vous en arriverait malheur !...

A un signe de l'œil, l'heiduque sonna et se mit à l'écart pour laisser entrer le roi. La porte fut ouverte par un valet, qui s'écarquilla les paupières en voyant arriver des chapeaux galonnés......

— Qui est-ce qui habite cette maison?

— C'est le libraire Spener, monsieur le général, répondit le valet, en ouvrant les yeux et la bouche autant qu'ils pouvaient s'ouvrir.

— Il n'y a pas de général ici ; je suis le roi de Prusse, margrave de Brandebourg, électeur du

saint-empire et grand chambellan de Sa Majesté Césarienne ! Par où faut-il passer pour aller jusqu'à Son Altesse le prince royal ; je sais qu'il est dans la maison ; ne me faites pas de mensonges.

Etonné, tremblant et confondu, le valet conduisit les deux personnages jusqu'au bout de l'escalier, devant une porte d'où se faisait entendre une conversation très-animée.

— En effet, c'est un excellent recueil que le *Mercure de France*. Quelles persuasives expressions ! Quels spirituels impromptus ! Que d'esprit et d'équité dans les jugements qu'on y prononce !

—Sans doute ; mais que Son Altesse considère le grand nombre de collaborateurs que cette feuille emploie dans presque toute l'Europe.

— Que je voudrais pouvoir établir chez nous un semblable journal ! Cela serait-il donc impossible, Spener ?

— Ah ! Monseigneur, il faudrait d'abord un privilége, et vous savez qu'il serait bien dif-

ficile, pour ne pas dire impossible, d'en obtenir aujourd'hui.

— C'est vrai; le roi mon père est si.... sévère....

— Oui, je suis sévère, et j'ai raison d'être sévère, s'écria le roi en entrant, et interrompant leur entretien. Vous allez commencer par me dire ce que vous faites ici....

Le prince Frédéric ne put trouver aucune réponse à cette question. Un regard lancé dans la chambre aurait pu faire comprendre au roi ce qui pouvait attirer son fils dans cette maison? Une armoire en bibliothèque était remplie de livres français. On voyait sur une table les derniers numéros du *Mercure de France*, et sur un pupitre ouvert on voyait le premier volume du Dictionnaire historique de Moréry; enfin, sur un canapé, tout auprès de la cheminée, le prince écoutait, lorsque son père entra, la lecture de l'Almanach des Grâces, que lui faisait le

jeune de Katt, et le prince avait sa flûte à la main (1).

Le libraire Spener s'occupait à rétablir dans l'ordre un cahier d'estampes représentant les gardes françaises et les compagnies rouges; images fort intéressantes et qui se trouvaient en grand désarroi, par suite du minutieux examen et des comparaisons qu'on venait d'en faire avec les uniformes prussiens.

L'arrivée du roi les avait terrifiés. — Que viens-tu faire ici? dit-il à son fils; je te le demande encore; et que ce soit pour la dernière fois.

— Sire, j'étudie l'art militaire en venant ob-

(1) Le marquis d'Argens avait recueilli à Berlin ce vieux *pont-neuf*, qu'il attribue à quelque réfugié français de mauvaise humeur :

Il n'aime dans la nature
Que sa flûte et son armure,
Turelure;
De sa tête la fêlure
C'est de rimer au Mercure
Turelure,
Ma tanturelure.

server l'uniforme et l'équipement des troupes étrangères.

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait part de ta bonne intention ? tu n'aurais pas eu besoin de courir la nuit ; j'ai moi-même ces gravures. Mais c'est encore un mensonge ; tu es venu ici pour jouer de la flûte.... Tu ne pourras donc jamais renoncer à cet exécrable sifflet parisien ?

— Si je n'en joue pas au château, c'est pour ne pas contrarier Votre Majesté, qui n'aime aucunement la musique.

— Est-ce là le libraire Spener ?

— Oui, Sire.

— Il est bien heureux que je ne rencontre pas chez lui mon fils dans l'ivresse, ou quelque chose de pis, car je l'aurais fait assommer par mes houlans, avec les livres de sa boutique française. Toutes ces niaiseries imprimées ne doivent jamais occuper l'esprit d'un prince ; il y a quelque chose de plus utile à bien étudier :

c'est le règlement de l'exercice. — Finkenstein, veillez sur lui, si vous m'en croyez....

Deux profondes révérences, l'une du comte, l'autre du libraire, répondirent aux paroles du roi.

— Est-ce là le lieutenant de Katt?

— Oui, Sire.

— Il va passer 48 heures au corps-de-garde du château. Qu'est-ce qu'il est venu faire ici?

— Son Altesse royale m'avait fait l'honneur de m'ordonner de l'accompagner.

— Ah! ah! je consigne aussi Son Altesse royale; elle n'a encore aucun ordre à donner à mes sous-lieutenants.

— Je vais obéir au commandement, dit le jeune prince, en faisant le salut militaire.

— Quant à un journal tel que le *Mercure de France*, ajouta S. M., soyez certain, Spener, que tant que je vivrai vous n'aurez pas le privilége de l'imprimer dans mes états.

Le roi sortit, et le prince royal, avant de le

suivre, donna une poignée de main au malheureux Spener, en lui disant à l'oreille :

— Vous obtiendrez le privilége en question, si Dieu me fait la grâce d'avoir le malheur de perdre mon père (1).

(1) « La margrave de Bayreuth, qui nous a laissé de curieux » mémoires, était la fille de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, » et par conséquent la sœur de Frédéric le Philosophe et du » prince Henry. On voit dans les mémoires de cette pauvre prin- » cesse que rien n'était comparable à la lésinerie et à la bruta- » lité sauvage du roi son père. Comme il employait tous ses re- » venus pour entretenir une armée hors de toute proportion avec » les ressources et la population de son pays, il laissait dans » un dénuement absolu sa femme et ses enfants, qui manquaient » toujours des choses les plus nécessaires, et principalement » de souliers. On n'avait pas eu l'idée jusque là de quelque » chose d'aussi misérable que cette cour de Prusse, et il n'a » jamais existé deux altesses royales qui aient reçu de leur père » autant de soufflets à tour de bras, autant de coups de poing, » de coups de pied, et même de coups de canne que cette mal- » heureuse princesse Wilhelmine de Prusse, et Frédéric *le* » *Grand*, son frère aîné. On ne comprend pas non plus l'incon- » séquence et la sauvagerie de cette princesse, qui publie sans » nécessité des révélations aussi nuisibles à la gloire de sa mai- » son. On voit par les mémoires de cette margrave de Bareuth, » qui fait la personne d'esprit, qu'elle avait, ainsi que le roi » son frère, la prétention d'écrire et de s'exprimer avec élégance » et correctement en bon français; mais je n'ai jamais lu d'ou- » vrage aussi dépourvu d'esprit, et qui soit écrit en style plus » ignoble ! »

Madame DE GENLIS.

XIV.

LE VIEUX ZIÉTEN.

Nuit du 21 *au* 22 *Juillet* 1756.

> Les hommes à calcul sont toujours très-bonnes personnes quand ils ont besoin des gens.
>
> LE CARDINAL DE RETZ.

Le major-général Othon de Schwerin se promenait avec humeur d'un bout de sa chambre à l'autre. Les bougies étaient à moitié brûlées, mais

le général et un de ses collègues étaient occupés à discourir et à boire de ce bon vin du Rhin, dont les bouteilles vides commençaient à s'amonceler sur une petite table de marbre, et les deux guerriers ne songeaient pas du tout à se séparer.

Schwerin, qui, depuis l'an 1748, avait quitté le service et vivait en simple particulier auprès d'Anclam, était un très-beau vieillard : de beaux cheveux ondulés, à la mode du temps, flottaient sur son front large et découvert, et de nobles sourcils brillaient sur ses yeux impérieux. Dans sa contenance, dans chacun de ses regards, se décelait le courageux guerrier, l'homme superbe.

L'autre général était beaucoup moins grand; son cou disparaissait sous la hauteur de ses épaules; une chevelure simple et unie lui retombait jusqu'au milieu du dos, et laissait à découvert une figure où l'on distinguait des lèvres fortement prononcées, qui, de concert avec un grand nez aquilin, emprisonnaient d'épaisses moustaches. Il avait dans les yeux une expression fébrile et de

forte volonté, qui subjuguait invinciblement ; il portait l'uniforme rouge du régiment de Ziéten-hussard ; et c'était Ziéten lui-même.

— Si je savais du moins ce que le Vieux peut vouloir de moi ! Me voilà depuis quatre jours dans ce détestable Berlin, où son ordre m'a fait venir, et plût à Dieu que personne ne s'y fût occupé de moi !

— Mon cher Schwerin, ni toi ni moi ne sommes plus de mode à la cour. Je m'étonne de ton chagrin. A Tein, à Hennersdorf-le-Catholique, à Hohenfriedberg, on nous connaissait ; on savait où nous trouver ; mais maintenant, — maintenant tout est changé ! En disant ces mots, Ziéten souffrait visiblement.

— Du reste, si le Vieux pense me gagner, il se trompe fort. — Il m'a trop offensé. — Il est dur de recevoir une humiliation sans avoir rien fait pour se l'attirer ! — Enfin, j'ai engagé ma parole d'honneur de ne plus dégaîner l'épée à la tête de mon régiment.

— Ton régiment ! Est-ce que tu oublies, Schwerin, que tu n'es plus au service?

— Je ne donnerai jamais d'autre nom au régiment de dragons d'Anspach-et-Bayreuth. Je le commandais à Hohenfriedberg, où il a emporté 67 drapeaux et 5 canons, avec une paire de timballes (1). Alors j'étais de tous les côtés le cher commandant Schwerin ; et le régiment avec lequel j'ai fait un si beau coup, je devrais l'appeler autrement que de mon nom ? C'est impossible !

— Cependant, quatre ans après, le roi a appelé ce régiment un régiment d'*ivrognes*, et il t'a traité comme on traite un valet-de-chambre, en présence de ton état-major.

— Oui ! il l'a fait en m'arrachant d'un emploi qui faisait toute ma joie ; mais je lui ai répondu en gentilhomme : Je veux que le diable

(1) Ce régiment (aujourd'hui le 2e régiment de cuirassiers dit de la reine) a encore le droit de faire figurer sur son enseigne 67 drapeaux 5 canons et deux timbales. *(Note de l'auteur allemand.)*

m'emporte si je tire jamais mon épée à la tête de mon régiment ! et un Schwerin tient sa parole, comme chacun sait.

— Je n'ai pas fait un pareil serment devant le roi ; mais, depuis notre dernière manœuvre entre Spandau et Pichelsdorf, mon nom ne se prononce plus à la cour : je suis comme rayé des cadres ; je ne fais plus faire l'exercice à mon régiment ; je ne porte plus la peau de tigre ; je ne reçois plus de rapports de mes officiers, et si les choses vont encore ainsi quelque temps, je finirai par me réunir avec toi à Anclam.

— Mais raconte-moi donc comment et pourquoi tu es tombé dans la disgrâce du Vieux. Ton régiment est un véritable modèle, et le Vieux comptait beaucoup sur toi.

— Je suis tombé en disgrâce comme on y tombe ordinairement ; et les choses datent de l'année dernière. Je fus invité à un repas donné à Postdam, où se trouvait le....... le...... Tu sais bien qui je veux dire, et je ne prononce ja

mais son nom. — Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il se passait, à mon égard, quelque chose d'extraordinaire, car, à table, la conversation fut amenée sur le chapitre des *dispositions*. Il ne fut question pour tout le monde que de raisons stratégiques, de déploiement en échiquier masqué, de.... Que sais-je! — Enfin mon tour arriva, et le Vieux me regarda avec ses grands yeux, tout en saupoudrant sa jabotière et son assiette avec son tabac d'Espagne, qu'il allait puiser à poignées dans la poche de sa veste. Il est diablement sale et baroque!... Et voilà que je m'écriai tout résolument : — Que le diable emporte les *dispositions!* Quand l'ennemi est devant moi, je ne suis pas aveugle, et j'examine le terrain; je les fais sur-le-champ, mes dispositions de bataille, et puis après, marche en avant! Ceci fit un très-mauvais effet; le Vieux haussa les épaules.

— Ce sont tout autant de renards de plume, de héros de bouche du quartier-général aux écritures! Cela leur sied bien de vouloir nous faire

faire les plongeons dans l'encre. Mais ce ne peut pas être la cause qui t'éloigne de ton régiment. Quelle est donc cette histoire de Spandau, dont tu me parlais tout à l'heure ?

— Ah ! c'est un tour de ce Nadyschtzander, de ce Hongrois tombé des nues, de ce coquin qui a voulu faire son coup d'essai avec mon régiment, dont il ambitionnait le commandement, et qui avait eu le soin, pour y parvenir, d'étourdir les oreilles du roi avec des projets de toute espèce. Nous avions reçu pour huit jours les ordres de la manœuvre du camp, et dès la première journée, comme je faisais faire à mon régiment une attaque simulée de la place, où la bayonnette agissait de franc jeu, le roi me dit devant tout l'état-major : — Mais c'est un indigne carnage ! retirez-vous, je ne veux plus voir manœuvrer votre régiment !

— Et que répondis-tu ?

— Je ne répondis rien ; je remis mon épée dans le fourreau, je commandai la conversion,

et du camp de manœuvre je rentrai tout tranquillement à Berlin avec mon régiment, qui comptait à peine deux à trois cents blessés.

— Comment donc? tu n'as pas craint de quitter le terrain de la manœuvre?... Mais, scélérat, tu es donc fou? Et le roi ne t'a pas fait rendre ton épée, et il ne t'a pas cassé, dégradé, puni?....

— Il ne m'a pas dit un mot. Il fit changer la manœuvre, et du reste, si j'étais parti, c'était pour qu'il ne vît plus mon régiment.

— Tu diras ce que tu voudras, Ziéten, mais je trouve que c'est un peu fort.... Cependant, tu t'es conduit en brave militaire, qui sent ce qu'il est et ce qu'il vaut; moi-même, je voudrais bien trouver l'occasion de dire à la barbe du Vieux ce qui me pèse sur le cœur.

A ces mots, on entendit frapper à la porte.

— Darteufel! qui est-ce qui vient encore nous déranger à cette heure de la nuit? — La porte fut ouverte, et le roi Frédéric entra.

— Bonsoir, Messieurs!

Ziéten et Schwerin restèrent pétrifiés. Le premier se leva brusquement de dessus un sopha, et sous une contenance respectueusement militaire, il se tint à côté de Schwerin, qui boutonnait son habit, les yeux fixés sur le parquet.

— Je viens de chez vous, Schwerin, où l'on m'a dit que vous étiez chez votre ami Ziéten. Dans ce moment j'ai beaucoup d'affaires et je ne puis attendre à demain. Ce que j'avais à vous dire est ceci : votre régiment recevra demain matin son ordre de départ, et il faut que vous partiez sur-le-champ pour Pasewalk, afin que l'ordre de marche n'arrive pas à la garnison avant le chef de la brigade.

— Pardon, Sire : mais je n'ai plus l'honneur d'être à votre glorieux service.

— A l'égard des frais de route, vous vous entendrez avec mon intendant militaire. Il paraît que l'ordre était inattendu, Monsieur le major-général? Mais c'est aux femmes qu'il faut

vous en prendre. La Pompadour n'a pas eu de repos qu'elle n'ait obtenu le changement du ministère, et aujourd'hui, ma bonne cousine d'Autriche veut, avec le secours des Français, me faire marquis de Brandebourg. Mais ce n'est pas là ce que nous entendons, vous et moi, Ziéten; il faut les corriger.

D'une voix grave et ferme, Ziéten répondit:

— Sire, je ne serai pas de la partie cette fois-ci; la dernière campagne a tellement altéré ma santé, et je suis si peu en état de prendre à l'avance les *dispositions* nécessaires, que je vous demande humblement la faveur du repos.

— Vous boudez contre moi, Ziéten! Savez-vous bien que vous devriez rougir! demander votre congé au roi quand les Autrichiens, les Russes, les Saxons et les Français vont fondre sur lui!

— Excusez-moi, Sire.

— Nous causerons encore là-dessus tous les deux. Je vais dire un mot à Schwerin; il boude

aussi, le général-major; il m'en veut peut-être de ce que je lui ai attaché au cou la décoration *pour le mérite*?

— Sire, je ne boude point; mais je ne puis plus avoir l'honneur d'être à votre service, je ne veux pas commander un *régiment d'ivrognes*.

— Est-ce donc quelque chose de si criminel que d'être dans l'ivresse? Dites-moi, Schwerin, n'avez-vous jamais été dans l'ivresse?

— Pardon, Sire, et même assez souvent, quand j'étais porte-drapeau au régiment de Schwendy....

— Eh bien donc! n'hésitez plus, et ne balancez pas un instant....

— Mais, Sire, je ne puis tirer mon épée à la tête de mon régiment; j'ai donné ma parole d'honneur, et je suis gentilhomme.

— Et qui vous demande de tirer votre épée? commandez avec votre fouet, si vous voulez. Pourvu que vous commandiez votre régiment, cela m'est fort égal.

— Est-ce là tout ce que demande Votre Majesté?

— Oui, mon ami, c'est tout ce que je demande. Quand un Schwerin commande, je suis sans inquiétude. — Ainsi, touchez-moi la main, chassez les Autrichiens avec votre fouet, ce sera pour le mieux! — Votre régiment se réjouira de votre retour, et c'est un beau régiment. — Adieu donc; quand demain, à la parade, vous entendrez cette parole : Hohenfriedberg, vous penserez que le roi Fédéric vous donne encore une marque de confiance et de considération.

Frédéric se tut, s'assit sur le sopha et se mit à dessiner quelques figures sur le sol avec sa canne. Le visage de Schwerin rayonnait de plaisir, car il était soldat de cœur et d'âme. Il avait souvent regretté sa vivacité, et malgré sa parole d'honneur, il se trouvait fort heureux de pouvoir reparaître à la tête de son régiment. Comme lui, Ziéten ne disait mot, attendant que Sa Majesté lui adressât la parole. Ce silence était embarrassant pour les deux amis.

Enfin le roi se leva, s'avança vers Ziéten, lui prit le collet et déboutonna, l'un après l'autre, tous les boutons de son habit, en lui disant :

— Savez-vous, Ziéten, que j'ai fait chasser hier ce grand polisson de Nadyschtzander ? c'était un filou : mais j'ai découvert toutes ses intrigues, et j'espère bien que jamais il ne reparaîtra dans mes états.

— Je félicite Votre Majesté de s'être débarrassée de ce misérable, de ce vil flagorneur. Peu de soldats honnêtes auraient pu continuer à servir avec ce mauvais drôle, et s'il avait pu parvenir à obtenir un régiment...

— Mais, Ziéten, je ne suis pas non plus satisfait de votre conduite. Vous êtes une tête chaude ; vous ne pouvez pas retenir votre langue, et l'on ne saurait suivre convenablement un discours à côté de vous. — J'aurais bien voulu vous avoir hier à ma table, quand la conversation a été amenée sur l'affaire de Moldau-Tein ; on a été d'avis que vous aviez

eu beaucoup de bonheur ; j'ai soutenu que vous aviez fait preuve d'un grand mérite, et j'en suis tellement persuadé, que je viens exprès, Ziéten, au commencement de la nouvelle guerre, vous exprimer ma reconnaissance pour les victoires de l'ancienne. Il est vraiment trop pénible, quand mes hussards se mettent à demander, en campagne : Où est donc notre père Ziéten? d'avoir à leur répondre : Ziéten reste chez lui comme un paresseux ; il boude contre toute l'armée pour avoir pris en mauvaise part un mot dit par un roi, son ami, dans un moment de vivacité. Mauvais! mauvais! Voici ce que j'ai résolu : Ziéten avancera au grade de lieutenant-général, je lui donnerai une vingtaine d'escadrons et dix bataillons pour avant-garde, ce sera convenable. Les Autrichiens le connaissent, et ma cousine Marie-Thérèse (ainsi que je l'ai appris) lui a voué une estime toute particulière. Qu'en dites-vous, Ziéten? Nous irons visiter encore la campagne de Moldau-Tein. Nous irons revoir le champ de bataille où vous vous êtes distingué si

courageusement, et où vous aviez pris de si bonnes *dispositions !*

Ces paroles, prononcées avec l'accent et la physionomie de Frédéric II, changèrent entièrement les dispositions de Ziéten; le général, hors de lui, confus, gagné, prit la main du roi et voulut la baiser ; mais Frédéric l'embrassa cordialement, et lui dit :

— Rougissez, lieutenant-général de Ziéten : vous avez les yeux pleins d'eau! Je vous attends demain chez moi ainsi que Schwerin. — Maintenant, mes enfants, il faut que je vous quitte, attendu que j'ai donné rendez-vous à Quanz pour jouer ensemble un nouveau duo de flûte, et il est déjà bien tard. Le vieux Frédéric ôta cérémonieusement son chapeau; il inclina sa tète royale et dit froidement à ces deux généraux prussiens: Messieurs, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir (1).

(1) Ziéten a laissé en Prusse une réputation proverbiale, quelque chose d'intermédiaire entre un héros et un épouvantail pour les enfants. C'est le type du parfait hussard, une

espèce de *cravate*, tels que ceux qui donnèrent la chasse au chevalier de Grammont sur la route de Bapaume. On conserve précieusement, à la *kunst-kammer* de Berlin, la représentation authentique de cet illustre personnage. C'est le masque le plus renfrogné qu'il soit possible d'imaginer, avec des sourcils en buisson, des moustaches pendantes, et une interminable cadenette. L'uniforme adapté à ce mannequin est aussi grotesque que la physionomie; le dolman en est décoré de plaques de fer blanc, en forme d'étoiles, de lunes et demi-lunes qui auraient satisfait pleinement à la curiosité de Cathos et à la vanité de Mascarille.

XV.

LA TOUR ALLEMANDE,

OU LES ARTISTES PRUSSIENS.

Nuit du 27 *au* 28 *Juin* 1700.

La tour, prends garde !
La tour, prends garde
De te laisser abattre ! (1)

C'était un festin digne de Lucullus, Bacchus y régnait en souverain. Minuit était sonné depuis

(1) Plusieurs journaux ont annoncé que notre censure dramatique venait d'interdire l'usage de cette vieille ballade, que tous

long-temps, et les convives ne pensaient pas à se séparer. Les cheveux en désordre, leurs habits richement brodés jetés ça et là sur des fauteuils, ils s'abandonnaient à la gaieté bachique et au plaisir de la conversation qui en résulte. Cette compagnie d'artistes avait été réunie ce jour-là, par le major d'armée, Charles Gon-

les enfants de Paris savent par cœur, et qu'on avait cru pouvoir insérer dans une pièce nouvelle pour le théâtre du Vaudeville. Ce sera peut-être à raison des *forts détachés* ou des couplets suivants ?

« J'irais m'en plaindre,
» J'irais m'en plaindre
» Au prince de Bourbon.

» Mon Duc, mon Prince,
» Mon Duc, mon Prince,
» Ne nous oubliez pas !

» — Ayez courage,
» Ayez courage !
» Vous serez délivrés.

» J'irai moi-même,
» J'irai moi-même,
....

Quoique cette chanson soit un virelay du temps du Connétable de Bourbon, nous n'oserions la citer tout entière, à cause des lois d'*intimidation*.

tard, afin de célébrer, pour la maison particulière du roi, l'heureux achèvement de la *Tour Allemande*, dont la coupole s'élevait enfin par-dessus toutes les maisons de la place Frédérichstadt.

Il y avait donc autour d'une table, le sculpteur Tessaert, le peintre Vérone, le graveur Chodowicky, l'architecte Unger, le maître de chapelle Richard et plusieurs autres célébrités du temps, qui faisaient honneur au bon vin de leur hôte et ne s'apercevaient pas que le jour allait paraître.

— A la santé du maître cuisinier Bécherel! dit Chodowicky, qui avec un morceau de pain avait formé une espèce de tête assez ressemblante à celle du vieux roi. — A la santé de Bécherel, il a aussi bien servi notre ami Gontard que le roi lui-même!

— Ce qui ne veut pas dire beaucoup, répliqua Richard, car le cuisinier du roi fait bien meilleure chère que son vieux maître! Mais si

vous dites qu'il faut boire à la santé de Bécherel, il faut ajouter : A la continuation des rapports intimes entre notre ami Gontard et le caveau royal, car les flacons qui nous arrivent ici *par la grâce de Dieu* connaissent le caveau royal beaucoup mieux que nous ne le connaissons nous-mêmes.

Ils se mirent à rire : les flacons furent examinés, et l'on trouva gravé : *Caveau royal,* sous toutes les bouteilles.

— Doucement, Signori, doucement! s'écria le vieux italien Vérone, il ne faut point trahir le lieu d'où ce vin nous arrive. — Il faut le boire!

— Voyez donc ce vieux barbouilleur de décors, reprit Chodowicky; si les caves du roi pouvaient parler, elles nous apprendraient bien vite que ce scélérat les connaît mieux que sa propre maison.

— Graveur, je connais ma maison ; c'est une grande maison que ma maison ! C'est la plus grande de toutes les maisons de peintre!

— O Dieu de miséricorde ! s'écria Tessaert, voilà maintenant Vérone, le *Veronese*, qui parle de sa maison ; il devient absurde. Laissons en paix les gens de bonne maison, et surtout les peintres de grande maison ! parlons de caves ou de jolies femmes ! — A la santé de mademoiselle Dœbbelin, qui a si divinement joué hier au soir dans le Miroir Magique !

— A sa santé ! à sa santé ! et Richard continuant :

— Je désirerais vraiment que le ferblantier Kœhler, à la place de sa Vertu triomphante, eût fait la Dœbbelin en bronze pour la placer sur la Tour Allemande de notre ami Gontard.

— Excellente idée ! il est fâcheux qu'elle arrive un peu tard : sans cela, j'aurais été d'avis que quelqu'un de nous fût allé proposer au Vieux de faire faire la Dœbbelin en bronze comme emblème de la Vertu triomphante.

— Allons donc, ce serait bon si c'était une actrice française : le vieux Frédéric ne peut souf-

frir les comédiens allemands, comme chacun le sait.

— C'est selon, dit Gontard, il ne faudrait que savoir profiter d'un bon moment. Quand il fut question d'élever deux tours sur la place Frédéric, j'eus soin de mettre sous les yeux du vieux maître une esquisse de la *Piaza del Popolo*, à Rome. Les deux églises de cette place lui plurent si fort, qu'il me chargea tout aussitôt de lui tracer le plan de deux tours pareilles, et ce fut, toutefois, avec l'ordre positif de les faire plus hautes!....

— Enfin, c'est aujourd'hui que notre cher Amphytrion aura la gloire et le plaisir de poser la pierre d'achèvement sur son œuvre. — A sa santé! — A la santé de Gontard! — A sa santé!

Et de nouveau les verres se vidèrent. Déjà la plupart des vestes avaient vu sauter leur dernier bouton, et plus d'un de ces étroits hauts-de-chausses que l'on portait alors avaient dû se distendre. — Au milieu de l'orgie, un seul con-

vive gardait le silence et ne prenait aucune part à la joie commune ; il frappait avec son couteau sur son assiette, ornée de fleurs bleues, car les officiers du roi mangeaient sur du vieux Japon.

— Mais, qu'as-tu donc, ami Unger, pour être plongé dans cette profonde mélancolie ? — Tu bois toujours et ne ris jamais ! — Ce n'est pas bien : allegro, mon cher ! allegro !

En effet, Unger, au milieu de cette bruyante conversation, conservait toujours une physionomie calme et sévère. A la vérité, il suivait assez attentivement la conversation, mais il ne parlait presque jamais.

— Laissons-le, laissons-le tranquille, s'écria Gontard ; il est encore dans ses accès de mauvaise humeur ; il boude contre moi depuis notre dernière dispute, et pourtant je ne connais pas de meilleur homme et de plus habile architecte que lui. J'ai beau lui dire que ses talents et son habileté ne le mèneront pas loin, parce qu'il ne veut jamais fléchir, il ne m'écoute pas…

Un sourire amer vint effleurer les lèvres de Unger.

—Il faut en convenir, Unger, lui dit Tessaert, tu es un homme d'une espèce particulière; tu ne veux jamais composer avec les exigences de la cour; et, en cela, tu as le plus grand tort, car enfin s'humilier à propos et devant l'homme le plus puissant d'un pays..., cela n'a jamais été réputé pour bassesse d'âme.

— Parle-nous donc, Unger, s'écria Richard, délie ta langue, et dis-nous ce qui te rend si maussade. Q'as-tu donc?

Unger s'excusa sur le peu d'habitude qu'il avait de veiller si tard.

— Puisqu'il ne veut point parler, reprit Gontard en l'interrompant, je vais vous raconter le sujet de sa mauvaise humeur. Hier au soir, avant votre arrivée, nous avons eu une petite conférence, et il m'a prié en grâce de faire renforcer les fondements de ma tour. Unger est un de ces architectes amants de la solidité, qui creuseraient

volontiers jusqu'aux entrailles de la terre, sans avoir égard aux intentions économiques de celui qui fait bâtir. — Quant à moi, je suis sûr de mes calculs. — Construire avec économie et génie, voilà mon affaire. — J'ai fait aussi des constructions comme les entend l'ami Unger, mais elles ont paru trop coûteuses à notre vieux maître. C'est pourquoi la petite croix bleue du Mérite de Prusse n'est pas encore venue jusqu'à ma boutonnière (en disant ceci, Gontard attacha sur la poitrine décorée du jeune Unger un œil de convoitise et de jalousie).

— Je voudrais sincèrement, dit Unger d'une voix lente et grave, que ce fût un soin minutieux qui me portât à vous faire observer la faiblesse des fondements de la tour; mais je ne pense pas qu'il en soit ainsi.

— Ami Unger, ta voix semble sortir du tombeau; du reste, tu es un homme sage et prudent, et je n'ai jamais appris qu'une de tes constructions ait eu des crevasses ou des lézardes.

— Vérone a raison, répondit Unger, dont

l'œil étincelait de satisfaction. Aussi vrai que je suis un homme vivant, il n'y a pas une seule de mes constructions qui soit gàtée par le plus léger défaut. Je suis fier de cette gloire, et j'aime trop notre ami Gontard pour rire et me divertir le jour où il a rejeté les bons conseils que je lui ai donnés.

La trompette de la védette sonna la Diane (ou le réveil) sur la place de Frédérichstadt, et la troupe joyeuse s'aperçut que la lumière du soleil naissant traversait les fentes des volets; à cette vue chacun se leva, endossa sa redingote, répara autant que possible le désordre de ses cheveux....

A l'instant même, un bruit épouvantable vient bouleverser la maison ; les fenêtres se brisent et les portes s'ouvrent; la vaiselle bondit sur les tables, et un fracas de tonnerre arriva du dehors, où l'on entendit de pesants fardeaux dégringoler et se presser en roulant, comme si c'était le coup final de la foudre. Les convives, pétrifiés, se regardèrent en s'interrogeant des yeux comme

des muets. Ils volèrent aux fenêtres, où les attendait le spectacle le plus sinistre et le plus terrifiant pour des artistes.

La tour neuve venait de s'écrouler, et gisait en monceaux de ruines du côté de la rue des Colombes; l'autre moitié de la maçonnerie, du côté de la rue des Maures, était encore sur pied, mais on voyait les tremblements de ses grandes masses, dont les parties supérieures se détachaient successivement de la charpente, et s'abattaient avec un vacarme affreux. Un tourbilion de fine poussière de chaux s'élevait dans les airs, et venait en longs rayons blancs masquer les rayons rouges et dorés de l'aurore. La place était silencieuse et déserte; et, quand les gendarmes arrivèrent en toute hâte, ils demeurèrent saisis d'étonnement et d'effroi, les regards fixés sur la tour *Française*, et dans la frayeur de la voir tomber comme la tour allemande, en écrasant leurs écuries.

Tremblant et anéanti, le major Gontard était cramponné à un fauteuil, dans l'embrasure de

sa fenêtre; sa figure blême, par suite de l'orgie de la nuit, était colorée par le soleil du matin; ses lèvres palpitaient dans un cercle bleu; mais il avait beau les pressurer avec ses dents, il ne pouvait y faire refluer le sang et la vie.

Cette réunion si joyeuse était tombée dans le silence de la mort, tandis que le mouvement et la vie se manifestaient déjà sur la place et dans les rues de la cité royale. Les maisons s'ouvraient, et tout le monde sortait pour se diriger vers les ruines. Parmi les amis de Gontard, Unger se retira le premier sans rien dire, car il sentait que sa présence était le reproche le plus amer qui pût atteindre son camarade.

— Le major Gontard n'a qu'à expédier ses pantoufles pour Spandau, s'il veut en avoir ce soir, dit un homme du peuple.

— A la place de Gontard, je n'oserais jamais paraître devant le Vieux, car, lorsqu'il vous regarde avec ses grands yeux bleus, on est sur des aiguilles rouges.

On put voir du dehors un valet-de-chambre

du roi aborder le major à la fenêtre ; celui-ci parut tressaillir de crainte, attacha son épée et sortit de la maison comme un homme abîmé dans une profonde tristesse.

Il descendait la rue des Margraves avec le messager du roi, quand le vieux Vérone prit la main à Unger, que la tristesse n'abandonnait point, et lui dit :

— Je te félicite, royal architecte de la cour, et chevalier de l'ordre *pour le Mérite;* c'est toi qui en es digne.

XVI.

LE COSAQUE.

Nuit du 27 *au* 28 *Février* 1813.

— Le roi Georges avait prescrit — de placer des réverbères — depuis Douvres jusqu'à Londres — pour éclairer l'arrivée — du magnanime Alexandre, — cet ami du peuple anglais!

— Les Cosaques réguliers — de sa garde impériale — étaient lâchés en avant : — ils ont bu l'huile des lampes, — de l'huile rance et rousse — comme du poil irlandais.

— Par quintaux et par milliers — ils ont volé des chandelles — dont ils ont fait de la soupe — dans les rues de Sittingborn. — Dieu bénisse les Cosaques — et leur pave le gosier!

Chanson populaire (*en vers blancs*).

Au milieu de la plaine de Kœpenick, et sous un ciel nébuleux, les dents claquaient violemment à la sentinelle française, car le vent du nord

sifflait et bruissait autour d'elle avec furie. Le vieux Borée des bruyères jouait des orgues sur tous les tons, bourdonnait contre les murailles et emportait, dans la campagne déserte et désolée, de lourdes masses de chaume avec autant de facilité que les plus menus brins de paille.

Une patrouille venait de visiter exactement tous les avant-postes de la ceinture et s'en retournait à la garde de la porte Cottbasser, après avoir eu soin de recommander à chaque factionnaire en particulier, de se tenir bien sur ses gardes, car, disait-on, ces diables de Cosaques campaient devant les portes et dans les bois entre Brietz et Ricksdorf, où ils avaient dû se retirer. L'imagination des recrues françaises dont se composait alors presque entièrement la garnison de Berlin, leur représentait un Cosaque sous l'aspect le plus formidable. Tout ce que les frères d'armes, heureusement revenus de la campagne de Russie, avaient raconté aux conscrits étonnés, était encore augmenté par la

crainte que le jeune soldat français sent deux fois plus fortement qu'un autre ; et dans ce moment, la croyance à *l'invincibilité de la grande nation* se trouvait fortement ébranlée dans l'esprit des nationaux.

Cette nuit, le factionnaire avait eu beau remplir ses souliers de fumier, il n'en gelait pas moins, et le temps humide et froid de l'Allemagne du Nord lui semblait doublement pénible à supporter quand il pensait à sa chère patrie, le Languedoc fleuri. Le jeune soldat réfléchissait encore aux prouesses qu'il serait peut-être obligé de faire en face d'une horde de Cosaques, et ce n'était pas son idée la plus rassurante. Déjà depuis long-temps l'extrême violence du vent avait interrompu la marche de la patrouille ; notre pauvre conscrit, autant que sa vue pouvait s'étendre, n'apercevait que l'ennuyeuse continuation des murs de la ville, et derrière lui, dans un éloignement que l'obscurité de la nuit augmentait encore, la lumière terne de la rue des Morts (todtengosse), ou bien

la faible lueur de la lampe tardive brûlant chez l'artisan laborieux.

— Il entendit un bruit confus... — N'était-ce pas le trot d'un cheval ? — Le bruit s'avançait avec rapidité. C'était sans doute le trot d'un cheval de labour, car on n'entendait pas le bruit de ses fers.

Par intervalles, le quadrupède s'arrêtait, comme pour donner à son cavalier le temps de s'orienter ; puis, à chaque reprise, le bruit s'élevait avec impétuosité. Enfin l'on put distinguer une forme indécise....

— *Qui vive?*

On ne répondit pas un mot, et peut-être le sifflement du vent n'avait pas permis à l'oreille du cavalier de saisir l'interpellation au passage.

— *Qui vive?* — Mille diables incarnés !...

Avant que le juron fût sorti de la bouche française, celui qui le proférait sentit la douleur subite d'une piqûre au bras, et, renversé par un violent coup de lance, il resta étendu sur la place.

— *Molt tschi proklatin franzuss!*. grommela une voix gutturale et sortie d'un système de barbe extrêmement épais. Aussi prompt que l'éclair, le cavalier sauta d'une selle démesurément haute, se courba vers le malheureux qu'il venait de coucher par terre, et lui arracha le fer de la blessure, avec un peu moins de précaution que d'activité.

C'est alors que le Français crut sa fin arrivée; au moyen d'une courte oraison jaculatoire, il recommanda au ciel son âme encore pure de toute effusion de sang humain, s'imaginant à chaque instant qu'il allait être dévoré par un Cannibale.

Le Cosaque, car quelle autre chose qu'un Cosaque aurait pu être ce guerrier à barbe touffue? le Cosaque releva le blessé, et loin de s'adonner à des actes sanguinaires, il s'amusa seulement à tâter le sac du Languedocien, qu'il trouva rempli d'une infinité de choses dont une bonne mère avait eu soin de le remplir au départ de son fils.

Avec l'incroyable prestesse et toute l'insolence du valet-de-chambre le plus expérimenté, le Cosaque enleva le sac des épaules tremblantes qui le portaient, et après avoir murmuré plusieurs fois :

—*Charascho! otschen-charascho! jei bogu!* il se mit, sans perdre une minute, à déboucler et fouiller la sacoche française.

Cependant le cheval qui n'était nullement attaché ni retenu, restait tranquille et cloué sur le sol, avec un air épuisé de fatigue; ses crins, effilés et rares, étaient collés ensemble par la boue et entremêlés de quelques broussailles arrachées à des buissons. On avait peine à comprendre comment cette misérable haridelle avait la force de porter cette pyramide, composée d'une énorme quantité d'étoffes empilées et surmontée d'une lourde selle où siégeait, en galoppant jour et nuit, un cosaque du Tanaïs, à peu près sexagénaire et de complexion volumineuse.

Un rayon d'espoir vint traverser le cœur du

jeune Français. « Mais vraiment, se dit-il à lui-même, si, montant sur cet animal, tu le poussais vers le poste le plus prochain? Tu es voltigeur, chez ton père tu étais toujours à cheval; ne pourrais-tu pas te tenir sur cette vilaine bête? Voyons donc : elle me flaire comme un chien; elle est douce comme un agneau, un enfant la monterait... »

D'un bond, le voltigeur se trouva sur la croupe du coursier tartare, il lui piqua les deux flancs et il eut l'inexprimable joie de le voir partir et filer comme un trait au milieu de l'obscurité. Talonné par la crainte d'être poursuivi, le cavalier ne put s'empêcher de jeter un regard inquiet en arrière de lui, sur l'expéditif Cosaque; mais ce regard le mit dans la plus grande surprise, car son *détrousseur* était uniquement occupé du sac dont il s'était emparé. Ce coup-d'œil avait rassuré le cœur ému du voltigeur français, qui poussa tout aussitôt son cheval du côté de la porte Cottbasser; déjà il était à la vue de l'arme et à portée de la voix, quand un

coup de sifflet extrêmement perçant se fit entendre en deçà dans la campagne :

Le cheval dresse les oreilles:

Encore un autre coup du même sifflet ;

Le cheval s'arrête, comme enraciné dans le sol.

Mais on siffle pour la troisième fois, plus fort et plus long-temps :

Oh ! alors, le cheval du Cosaque n'y tient plus, et, se retournant avec une promptitude capable de faire tourner la tête la plus équestre, il retourne sur lui-même, et prend le galop à travers les champs.

— Grand Dieu, je suis perdu ! qui aurait cru cela de cette diable de rosse !

Le conscrit s'évertuait en vains efforts pour maîtriser le cheval tartare, qui fendait l'air comme un javelot ; il fallait voir alors cet agile et vigoureux coursier, les narines largement ouvertes et la tête baissée, la crinière au vent, et dont les pieds légers semblaient effleurer à

peine la terre ; d'un autre côté, le temps humide et froid fouettait la figure de notre cavalier malgré lui, et la boue congelée des chemins rejaillissait en l'air au point de lui meurtrir le visage.

Ainsi, le Français fut obligé de reparaître devant le Cosaque toujours occupé et toujours sans souci. Le cheval caressa son maître qu'il venait retrouver, et le maître embrassa le serviteur qui lui était rendu, avec à peu près autant de tendresse qu'un amant européen pourrait embrasser sa maîtresse.

Mais, bientôt après, le maître du cheval, avec un flegme incomparable, détacha la courroie de sa pique, enleva rudement son substitut de dessus le cheval et commença par administrer au conscrit ce qu'on appelle en français les étrivières.

On entendit des pas humains assez nombreux et qui résonnaient sourdement du côté de la ville. — Aussi prompt que la pensée, l'enfant du Nord fut bientôt à cheval ; il passa le nœud

coulant d'une corde autour des reins de ce guerrier français qu'il venait d'assouplir et apprivoiser, et puis il l'attacha par devant à un anneau de la selle.

La lance baissée et guettant l'ennemi, comme un loup prêt à fondre sur une proie certaine, le Cosaque attendit, immobile et la partie supérieure du corps longuement inclinée du côté des gens qui s'approchaient....

—Il fait un temps bien horrible ! disaient entre eux les hommes d'une patrouille, faciles à reconnaître, à leur uniforme bleu et à leur grand chapeau triangulaire surmonté d'une plume noire, pour appartenir à la haute bourgeoisie de Berlin.

— *Wott prussaki !* se dit tranquillement le Cosaque, et il redressa sa lance.

— Seigneur Jésus, monsieur le sous-officier, monsieur Schulze, il y a ici un Cosaque !

— Ah ! mon Dieu, ce serait une belle aventure !...

— Il va nous égorger comme des moutons !

Cette probabilité fit un effet électrique ; jamais le : *Tournez-vous !* ne fut exécuté avec autant d'ensemble et de précision sur la place d'exercice. Mais avant que ces gardes nationaux eussent fait trois enjambées du côté de la ville, le Cosaque fut devant eux, et leur dit à voix basse, il est vrai, mais assez distinctement :

— Nictt ! Pruss ami avec Russ ; Franzos non ami, à mort Franzos ! Capout Naplion ! capout ! (1)

— Ah ! Dieu merci ! monsieur le Cosaque ; Pruss est ami avec Russ, et bon ami encore. Pour l'amour de Dieu, ne mettez en main votre

(1) Il est assez naturel qu'un sujet du roi de Prusse ne ressente aucun enthousiasme pour les succès du grand Napoléon et n'éprouve aucun sentiment de commisération pour ses infortunes. C'est un point sur lequel nous sympathisons si parfaitement avec l'auteur allemand, que nous n'éprouvons aucun scrupule en traduisant ses plaisanteries tudesques.

Nous rappellerons à ceux qui pourraient s'en étonner que toutes les conquêtes de Bonaparte n'ont définitivement abouti qu'à faire perdre à la France les deux forteresses d'Huningue et de Landau, que nous devions à la haute prévoyance et aux victoires de Louis XIV.

longue lance que pendant que vous êtes en route, car on pourrait se faire du mal....

— *Nix wottki? nix schnapps?* demanda l'homme barbu avec un sourire d'amitié.

— Justement, ma femme m'a donné une poire pour la soif; dois-je lui en faire présent, monsieur Schulze? Ah! pardon, je voulais dire monsieur le sous-officier Schulze.

— Donnez-lui votre calebasse, à ce bon Cosaque, et pourvu que nul Français ne vous aperçoive...

Ils furent tout de suite les meilleurs amis du monde. Le Cosaque ensevelit à longs traits la délicieuse eau-de-vie de pommes de terre dans l'abîme de son gosier, il se frotta la barbe et fit comprendre, par des signes et des mots entrecoupés, que, non loin des portes, il y avait encore d'autres Cosaques dont il s'était détaché en se glissant vers la porte de la ville, dans l'intention de faire quelques prisonniers; et qu'ayant réussi à capturer un Français, il venait de le garrotter et s'apprêtait à lui donner la mort afin

de s'en débarrasser. Enfin il ajouta, qu'il avait l'intention de prendre encore quelques *Franzuskuss* avant de rejoindre son escouade.

Pendant toute la durée de cette confidence, l'imagination du voltigeur fut poursuivie par les signes avant-coureurs de la mort la plus affreuse. Mais quand il vit que le Cosaque saisissait sa lance, il s'élança aux pieds du sous-officier de la garde nationale, et lui cria d'une voix perçante :

— Sauvez-moi ! mes bons Messieurs, sauvez-moi ! pour l'amour de Dieu, sauvez-moi !

—Voilà comme ils sont ! dit M. Schulze ; tu nous supplies maintenant, et peut-être aujourd'hui même, as-tu étrillé ton hôte parce qu'il ne t'avait pas donné quelque chose d'assez délicat à manger.

— Bon Dieu! dit un autre, c'est un trop jeune garçon ; il n'a pas encore eu le temps de faire grand mal à personne ; pourrions-nous, vous et moi, le voir massacrer sous nos yeux avec indifférence ?

Les bourgeois compatissants se livrèrent alors

avec le Cosaque à une négociation qui fut accompagnée d'un écu de Prusse, lequel parut faire une très-bonne impression sur cet ami des Prussiens.

Il ne restait plus qu'à savoir comment on pourrait s'y prendre pour faire sauver le prisonnier sans qu'il y parût; mais le Cosaque en eut bientôt indiqué le moyen. Avec la plus grande circonspection, il se glissa contre les murs, entraînant le soldat français encore dans les enlacements de sa corde; il siffla doucement, et eut la satisfaction d'entendre de l'autre côté un coup de sifflet qui lui répondait avec la même prudence. Il proféra quelques mots russes d'une voix aussi basse que possible, et en dirigeant sa voix vers le haut du rempart, où l'on vit paraître aussitôt quelques figures barbues, à qui la curiosité faisait ouvrir de grands yeux. Le prisonnier fut obligé de monter sur le cheval, de se cramponner à une corde que l'on fit pendre au-dessus de sa tête, et de se laisser ainsi expédier de l'autre côté des murs.

— *Charascho!* murmura le Cosaque : ensuite il demanda tranquillement où il pourrait trouver un autre Français qu'il pût transpercer avec sa lance, en indemnité pour un sacrifice aussi généreux.

Ce fut avec empressement que les bourgeois armés lui désignèrent la place des postes dans la campagne, et lui indiquèrent plusieurs maisons où les Français étaient cantonnés; puis ils se séparèrent de leur aimable hôte, en regardant de quelle manière il allait pousser son cheval sur le premier factionnaire français.

— Un coup de fusil !

— Ah ! sans doute la sentinelle française a tiré sur ce bon Cosaque !

Un effroyable cri de meurtre, et puis un jurement français traversèrent les airs, et l'on entendit de nouveau le trot d'un cheval qui s'éloignait.

Aussitôt, à la porte Cottbusser, on entendit

18.

crier : Aux armes ! aux armes ! l'alarme fut répétée de poste en poste ; les tambours battirent la générale ; on se pressa dans les rues, et de part et d'autre, on s'envoya des coups de fusil isolés et tirés au vent.

Les gardes nationaux qui *patrouillaient* prévirent la funeste collision qui allait s'engager ; ils s'en retournèrent au pas de charge du côté de Spittelmarkt, d'où ils avaient été envoyés pour faire cesser le tumulte nocturne, car le peuple de Berlin parcourait les rues dans l'agitation et l'attente, depuis le 20 février, jour où les Cosaques s'étaient montrés pour la première fois devant les portes de cette capitale.

Dans chaque rue, à la porte de chaque maison, stationnaient des groupes de curieux qui discutaient sur l'état général des choses, et qui pressentaient, avec autant de joie que de raison, leur délivrance prochaine et définitive. Les patrouilles françaises allaient et venaient dans les rues, l'arme au bras et le sac sur le dos. Le canon grondait sur le Schlossplatz et dans le jardin

de plaisance; enfin, les gendarmes d'élite du commandant français de Berlin défilaient et battaient le pavé sur leurs chevaux couverts d'écume.

A chaque groupe, le soldat criait en passant : — Retirez-vous! coquins de Berlinois! et les gardes nationaux joignaient leur invitation à ce rude commandement.

La patrouille qui venait d'expédier par-dessus les murs un de nos hôtes importuns, arriva encore par la Grunstrasse, où s'était formé un rassemblement de citoyens, qui souhaitaient de bon cœur à tous ces héros français un prompt départ.

Conformément à l'ordre qu'il en avait reçu, le caporal adressa une allocution pacifique à tous ces bourgeois dont la conversation était fort animée. — Retirez-vous chacun de votre côté, leur dit-il, le commandant a juré de faire mettre le feu à Berlin si, durant la nuit et pendant qu'on bat la générale, vous paraissez dans les rues. *La quiétude* est le premier devoir du citoyen!

— Que le diable t'emporte avec ta quiétude ! épliqua vivement un gros brasseur de bière ; c'est ta maudite phrase qui nous a mis, à nous autres Berlinois, cette sangsue de l'enfer sur le cou. Nous avons assez d'un repos dans lequel nous devons toujours nous tourmenter et nous écorcher en présence de ces maudits Français. Si ce mauvais Prussien, l'ancien gouverneur de Berlin, n'avait pas lâché ces paroles stupides : « La quiétude (ruhe) est le premier devoir du citoyen, » qui sait si les gardes de la cuillère française auraient jamais mangé la soupe dans nos pots !

— Il a raison, bien raison, reprit un autre, c'est aujourd'hui l'inquiétude (unruhe) qui est le premier devoir du citoyen ; ce n'est pas quand nos libérateurs se battent devant nos portes, que nous devons rester les bras croisés.

— Voilà qui n'est pas douteux, poursuivit un troisième bourgeois. Les Cosaques sont presque dans nos murs : on en a vu plusieurs milliers dans

la campagne de Kœpenick, où l'on a tiré cette nuit des coups de fusil par centaines.

— C'est de toute vérité, dirent le caporal et M. Schulze, le sous-officier commandant la patrouille, nous-mêmes en avons vu je ne sais combien qui étaient grands comme des chênes et barbus comme des diables!

— Comment! c'est là ce qui se passe, et il faudrait encore nous tenir tranquilles! — Allons quiconque est bon Prussien et aime son prince, doit le montrer ce soir. Il faut voir si nous ne pourrons pas aider les Cosaques à mettre cette canaille à mort comme des chiens enragés qu'ils sont!

— Il faut essayer! il faut essayer! s'écrièrent-ils à l'unisson.

— Et vous, Messieurs à l'uniforme bleu, vous êtes de mauvais citoyens, si vous ne le quittez pas ainsi que vos chapeaux militaires, et si vous ne nous suivez pas en manches de chemise!

Ces exhortations n'eurent pas besoin d'être

répétées pour que toute la troupe se portât vers le château.

Mais, arrivés devant l'hôtel de Cologne, les bourgeois virent qu'un bataillon français y bivouaquait, et que les canonniers y stationnaient mêche allumée devant leurs pièces. Cette circonstance influa sur leurs résolutions. Ils se dirigèrent du côté de l'eau, sur la place Saint-Pierre, où se trouvait un parc entier d'artillerie destiné à fournir des munitions aux troupes campées devant le château et dans le jardin de plaisance.

Ils trouvèrent à Friedrichs-Gracht et dans l'Unterwasser-Strasse toute espèce de fourgons de munition, de fourgons de fourrage et de caissons chargés et prêts à marcher. Les artilleurs s'étaient déjà rendus avec les équipages à l'arsenal et aux moulins à poudre, pour en tirer tous les canons et les munitions qui s'y trouvaient; il n'était resté qu'un seul homme devant chaque caisson pour empêcher que tout autre qu'un soldat français pût s'en approcher.

A cette vue formidable, la foule fit halte pour délibérer sur ce qu'elle avait à faire. C'est en vain que les factionnaires essayèrent de la faire retirer, en distribuant de tous côtés des coups de crosses de fusil. Les Français ne se souciaient pas de tirer, car ils redoutaient la fureur d'un peuple long-temps maltraité et se réveillant enfin d'un assoupissement funeste. Ce bourdonnement, ce murmure dans la multitude, prirent bientôt un caractère formidable, et avant qu'on eût pu s'en douter, quelques-uns des plus déterminés enlevèrent du dernier rang un fourgon de munition rempli de cartouches et de gargousses, qu'ils jetèrent à l'eau au milieu de bruyantes acclamations de joie.

— Hurah! hurah! Après celui-là les autres. A l'eau! à l'eau! Accablons ces vampires qui nous ont sucés pendant si long-temps!

On allait commencer la mêlée, quand les tambours du château royal retentirent de tous côtés devant les moulins du Werder.

— En avant! pas redoublé! à la charge! tel

fut le commandement de l'officier français; et, immédiatement après, on entendit la marche égale d'une forte division d'infanterie.

— Enfants, ceci peut devenir sérieux; tachez de vous retirer : demain il fera encore jour....

Cette épaisse multitude se dispersa de toute part, ainsi que des pailles au vent; et, avant que l'infanterie fût arrivée à l'endroit où le caisson français avait trouvé un tombeau humide, il ne restait plus un seul bourgeois dans les rues.

Le capitaine commandant le détachement, qui arrivait furieux, demanda à la sentinelle ce dont il s'agissait, et quels étaient les gens qui avaient jeté ce fourgon dans la rivière?....

Les Français, honteux de n'avoir pu prévenir ce qui s'était passé, répondirent :

— Mon capitaine, c'étaient des Cosaques.

—Comment, des Cosaques! où sont-ils donc?

— Dame, mon capitaine, ils étaient deux ou trois cents, mais les voilà disparus.

Ce fut à raison de ce rapport que les troupes françaises se décidèrent à évacuer la cité royale et capitale de Berlin : ce qui nous fit un plaisir sensible.

XVII.

LA COMTESSE DOROTHÉE D'H.....

> Elle avait joué avec l'amour d'un homme obscur ; elle avait oublié ce précepte biblique : *N'attisez jamais les feux souterrains avec une épée.*
>
> LESSING.

Il faisait un froid piquant.

J'étais devant la porte de l'Opéra, mais je ne voulais pas me retirer, car c'était une des der-

nières redoutes. La foule était immense; les masques allaient et venaient continuellement.

Je préférais au cahos de la redoute ma place peu recherchée. Les entrées et les sorties des masques, la rencontre des connaissances, les intrigues d'amour, fournissaient plus de matière à l'observateur tranquille que le tintamarre assourdissant de la salle de bal.

A minuit environ, un monsieur et une dame, en élégant domino, sortirent du corridor et donnèrent l'ordre à un valet de faire avancer leur voiture. De temps en temps, la dame jetait derrière elle un regard inquiet, et chuchotait assez vivement avec son cavalier. Enfin le valet vint annoncer que la voiture attendait; on monta; à peine la portière était-elle fermée, qu'on vit un jeune homme en domino bleu se précipiter d'un angle du corridor, où je ne l'avais pas encore remarqué; son œil était de flamme, ses lèvres tremblaient; il était pâle comme la mort. Sans perdre de vue la voiture qui partait, il sauta sur un cabriolet de louage, ouvrit brusque-

ment la portière, et, d'une voix étouffée, il cria au cocher : — Vite, à la suite de cette voiture ; vous aurez pour boire : en avant!

L'air farouche du jeune homme était fait pour effrayer, et je pressentis qu'il arriverait quelque chose d'extraordinaire. L'envie de connaître quels rapports pouvaient exister entre ce jeune homme et le couple de la première voiture me donna l'envie de le suivre ; et, quand la première voiture s'arrêta, je fus comme lui à portée de voir et d'entendre ceux qui en descendaient. Je vis le laquais abaisser le marchepied, et la jeune dame descendre la première sans masque ; elle se mit à rire en voyant le domino bleu, tremblant de fureur, arrêté devant la porte d'une belle maison, où vraisemblablement elle demeurait. Son cavalier voulait aussi descendre de la voiture sans masque, mais elle lui cria :

— Non, non, ne te démasque pas : on nous observe.

Le cavalier descendit de la voiture avec son masque sur le visage.

Ils voulurent tous deux entrer dans la maison, mais le jeune homme s'élança au milieu d'eux, et leur coupa le chemin en criant : — Oui, misérable, je t'ai observée ; il donna en même temps un coup de poing à la jeune dame, que l'on vit tomber contre le mur en poussant un cri douloureux.

Tous les témoins de cette scène furent frappés d'étonnement ; celui qui accompagnait la dame se jeta furieux sur l'agresseur, et lui donna un coup sur la poitrine en disant :

— Monsieur, êtes-vous fou ?

— Fou ! pas encore : je suis jaloux seulement ; mais le reste peut arriver.

Ils se mirent à lutter tous les deux avec une force prodigieuse ; le masque de l'un ayant fini par se déchirer tout-à-fait, l'autre regarda fixement cet adversaire écumant de rage, laissa tomber ses mains, et, d'une voix dont la douloureuse expression semble continuellement résonner à mon oreille, il s'écria : — Seigneur, Dieu du ciel, son frère !... c'est son frère !...

Il ne se défendit plus, et fut bientôt jeté sur le pavé. Son état me fit craindre pour sa vie.

Après l'avoir ainsi renversé, l'autre individu s'adressa au cocher et à un domestique, qui venaient de conduire au vestibule de la maison la dame presque évanouie :

— Nous allons demain à la campagne : si cet homme (et en disant ce mot il donnait un coup de pied au pauvre diable étendu par terre) se présente chez nous, je vous ordonne de le chasser à coups de fourche ; celui qui s'avisera de recevoir une lettre de lui ou d'en mettre une pour lui à la poste aura aussitôt son congé, accompagné de cent coups de schlague.

Ils disparurent ; resté tout seul avec le malheureux, je le vis revenir à lui. — Il avait les yeux presque hors de leur orbite, me regardait avec égarement, et ne pouvait parler.

— Monsieur, le pour-boire que vous m'avez promis, s'il vous plaît ; je vous ai mené bien vite....

Quelle affreuse dissonance entre les amères pensées du malheureux jeune homme et les sordides paroles de ce cocher !

Il se leva comme un enragé, jeta sa bourse au cocher, et disparut dans l'obscurité, où je l'eus bientôt perdu de vue.

Je laissai le cocher occupé à compter l'argent de la bourse devant une lanterne ; en m'apercevant, il se mit à faire la grimace, en ayant l'air de ricaner.

— Quel bonheur si de pareilles disputes se renouvelaient souvent ! Que de bons pour-boire en perspective !

Un sentiment de peine s'empara de moi ; je haussai les épaules.

La vénalité de cette espèce de gens surpassa dans mon esprit toute l'énormité, toute la laideur des passions humaines.

Depuis, je n'ai plus revu le jeune homme. J'ai évité tant que j'ai pu de passer devant la

maison, quoiqu'elle fût pour ainsi dire sur le chemin que je suivais presque tous les jours.

Cependant, trois mois après, je vis en cet endroit un convoi funèbre avec un appareil superbe ; je demandai qui était mort.

— C'est la jeune comtesse, me répondit une bouche béante de vieille femme ; elle a attrapé un catarrhe à la redoute ; elle aura pris des glaces ou quelque boisson froide. Depuis ce jour de malheur, elle a toujours été de mal en pis, et la voilà morte.

Le cocher qui avait figuré dans la scène nocturne conduisait un gros personnage dont la poitrine était couverte de décorations. En me voyant, il reprit son air ricaneur, et me cria :

— Vous souvenez-vous de l'autre soir? Oh! la belle aventure! Je n'aurai pas aujourd'hui un si joli pour-boire, et c'est cependant la même maison.

Je vis les voitures du cortége se suivre lentement, et le corbillard disparaître en tournant

au premier angle de la rue. Les paroles et la voix plaintive du jeune homme me revinrent à l'esprit :

— Fou! pas encore; jaloux seulement : mais le reste peut arriver (1).

(1) L'intention de cette anecdote paraît être allusive à l'étrange aventure de la jeune comtesse d'H., dont le père était plénipotentiaire auprès de la cour des Pays-Bas. Elle avait encouragé la folle passion d'un étudiant, qui finit par en perdre complètement la raison, et qui, l'ayant rencontrée un soir dans le bois de la Haye, où elle se promenait avec un de ses frères, la maltraita si rudement qu'elle en est morte.

XVIII.

MISÈRE ET FRAUDE.

Les grands et les riches ne savent pas de quelles angoisses est obsédée la mort du pauvre.

BOSSUET.

— Voilà des gens qui veulent déménager sans payer, me disais-je en voyant descendre par la fenêtre d'une chétive maison des meubles qu'on chargeait le plus doucement et le plus preste-

ment possible, sur une voiture qui stationnait au coin de la rue. Batterie de cuisine, linge, habits, tout arrivait à son tour et sans se faire attendre. Deux hommes agiles avaient à peine le temps de recevoir tous les objets qu'on leur descendait.

La physionomie des deux hommes avait quelque chose de sauvage, et leurs paroles portaient le cachet de la grossièreté la plus infime.

— Bien, Frédéric, nous aurons bientôt fait la queue à notre coquin de logeur ; il ne l'appellera pas petite, car elle va s'étendre jusqu'à la troisième rue des Granges. Si nous pouvions passer notre grand établi.... ; mais j'ai peur que la fenêtre ne soit trop petite.

— Ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus ; mais c'est le lit de notre vieux.

— Tu veux donc aussi le faire passer par la fenêtre ; il vaut bien mieux le laisser là. Quand le propriétaire verra demain que nous n'y sommes plus, il ne voudra pas garder le bonhomme.

Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse d'un vieillard impotent?

— Je ne voudrais qu'une chose, ce serait de pouvoir trouver l'occasion de jouer à ce mauvais drôle de propriétaire un tour plus fort que celui de déménager sans payer. Il le mérite bien, ce vieux loueur de trous à rats, qui va se figurer que je lui donnerai sept écus pour avoir demeuré trois mois dans sa baraque.

— Ta femme appelle... à la fenêtre!

Après avoir arrangé leur voiture, ils retournèrent tous deux auprès de la fenêtre. Une femme, à l'air exaspéré, leur parla à haute voix sans craindre de se faire entendre et de trahir leur opération.

— Je te dis qu'il ne veut pas en entendre parler; — il croit que ce sera sa mort, — si vous le soulevez de son lit pour le faire passer par la fenêtre....

— Eh bien! qu'il croie ce qu'il voudra; je ne veux pas le laisser ici. Il me faudrait revenir

pour le chercher, et je me ferais arrêter par le vieux juif.

— Mais sois donc raisonnable; enfin, c'est mon père : y peut-il quelque chose s'il nous est à charge? Si nous enlevons son lit, et que le côté de la tête vienne à descendre le premier, il en étouffera et il mourra, c'est bien sûr....

— Est-ce ma faute s'il est malade et s'il veut être alité? S'il veut encore être nourri chez nous, il faut qu'il se décide à venir avec nous et à déloger sans tant de cérémonies. Allons, Frédéric, monte par la fenêtre, et enlève le lit, — enlève le lit! malgré ma pleureuse de femme.

— Laisse-moi faire, le vieux ne s'en apercevra seulement pas.

On ne tarda pas à voir le pied du misérable lit sur le bord de la fenêtre. Une faible voix poussait des gémissements entrecoupés.

Un lit, avec un homme qui ne peut ni se soulever ni se retourner, est toujours prodigieusement lourd; je le savais par expérience, et, en

cette occasion, je vis cette vérité confirmée. Ils eurent d'abord toutes les peines du monde à l'empêcher de culbuter; ensuite, quand ils l'eurent mis à peu près dehors, celui des deux fiers-à-bras qui était entré voulut ressortir par la fenêtre, afin de revenir auprès de son camarade. Il était sur le point de sauter, quand le lit, qu'il avait malheureusement touché en passant, ayant tout-à-fait perdu l'équilibre, tomba rudement sur le pavé, la tête en bas et les pieds relevés contre la muraille.

— Retiens-le donc, Frédéric! retiens-le donc! Tu verras qu'à la fin ce sera ce diable de vieux qui nous jouera un tour.... Il ne s'est pourtant pas fait grand mal, car il ne dit rien.

— Vois donc s'il dort?...

— Par tous les diables, Frédéric, le voilà mort! il est mort!

— Dieu de Dieu! Qu'allons-nous faire? et que va dire ma femme?....

— Pas d'autre moyen que de le coucher dans

la voiture, et d'empiler des meubles par-dessus lui, rien n'y paraîtra, et nous le transporterons sans que personne s'en doute....

Ils s'acquittèrent de ce projet avec une abominable habileté, et aussitôt le chariot roula sur le pavé raboteux.

Une espèce d'étourdissement me saisit; il me fallut m'asseoir pour revenir de ma stupéfaction.

Quelques instants après, je vis la pauvre femme, qui passa devant moi avec un enfant à la mamelle et un paquet de linge à la main. Elle espérait revoir son vieux père. La fenêtre de cette chambre déserte était restée ouverte, et la mère embrassait son enfant, en chantant pour l'endormir :

« Petit poulet, mon poulet,
» Que fais-tu dans notre cour?
» Tu brises tulipe, œillet;
» Plus de bouquets pour l'amour! »

XIX.

LE SERVICE A LA PRUSSIENNE.

« Le concert de Trianon n'a pas eu lieu parce
» que la Reine avait appris que les demoiselles
» Fietti venaient de perdre leur frère, et que
» LL. MM. n'ont pas voulu qu'on obligeât ces
» deux actrices à chanter devant elles. »

CORRESP. DE GRIMM.

« Je ne connais pas d'obligation plus éminem-
» ment rigoureuse et plus sainte que celle de
» l'exactitude pour le service de *la garde na-*
» *tionale!* »

M. JACQUEMINOT.

A l'angle de la rue des Couronnes est un corps-de-garde devant lequel j'ai l'habitude de passer quand le temps de ma promenade noc-

turne arrive ; et je sors quelquefois de si bonne heure, que j'entends encore les tambours qui battent la retraite.

Ceux qui ont eu le bonhenr d'entendre la *respectable retraite de la royale Prusse* savent qu'elle s'est approprié une sorte de mélopée des moins attrayantes. Son battement uniforme et soporifique est capable de faire comprendre au plus éveillé qu'après les fatigues du jour est arrivée l'heure du repos. Le tambour prussien résonne avec monotonie sur le pavé des rues, un coup après l'autre, sans expression, sans caractère ; et ce bruissement insipide chasse bientôt toute espèce de réflexion.

Il n'était pas encore neuf heures, lorsque je m'arrêtai devant le corps-de-garde. Un joyeux groupe de petits tapageurs entourait le chevalet de la caisse où reposait ce formidable instrument. Les soldats du poste fumaient, assis sur un long banc, devant la pòrte, et le factionnaire de service avait de la peine à réprimer les mouvements de cette jeunesse populaire, qui vena

se jeter sur la châsse des fusils. Le tambour, jeune homme remarquable par la beauté de sa figure et l'élégance de sa taille, ainsi que par ses cheveux soigneusement bouclés, était appuyé contre un vieux acacia dont l'ombre s'étendait au loin; il ne paraissait prendre aucune part à la gaîté commune, à la vivacité de l'action qui se passait autour de lui, et regardait continuellement le cadran de l'église de la Trinité, qui, dans quelques minutes, devait lui marquer le signal de la retraite.

Alors s'avança vers lui, de la rue des Couronnes, un soldat qui le salua amicalement, en tirant de sa poche une lettre qu'il tenait en l'air.

— Eh bien! Guillaume, tu peux dire que j'agis en bon camarade; ce soir, le vaguemestre est venu à la caserne, il avait une lettre pour toi, et, comme tu es de garde, le caporal m'a permis de sortir pour te la porter : la voici; tu m'en rendras le port?...

Le jeune tambour prit la lettre, l'ouvrit et la lut avec une expression d'inquiétude mortelle.

Je m'intéressais au contenu de la lettre sans connaître celui qui l'avait écrite ni celui qui la recevait.

Les enfants continuaient toujours leur tapage.

— Vois donc le sous-officier qui met ses gants! On va battre la caisse; il faudra suivre la retraite tout autour de l'église; c'est si amusant!

Je regardai de nouveau le lecteur : l'expression de ses traits n'était plus la même. Au lieu d'une expression mêlée d'espérance et d'inquiétude agitée, on lisait dans ses yeux la plus douloureuse et la plus sombre affliction. La lumière affaiblie du crépuscule, le trouble de ses yeux, lui rendaient sa lecture encore plus pénible; il chiffonna la lettre et la pressa dans sa main. Tout-à-coup le papier tomba par terre; le jeune homme se frappa le front; il devait avoir reçu une bien triste nouvelle.

— Hors... la... garde!...

S'écria lentement la sentinelle. Les soldats se mirent à leurs rangs; le tambour, chancelant à

son poste, ne s'aperçut point que son camarade ramassait la lettre.

— Présentez.... arme ! tel fut le commandement du sous-officier.

Au lieu de prendre la caisse qu'il avait devant lui, le jeune homme, pâle et défait, demeurait immobile et regardait fixement la terre.

— Tambour, garde à vous! on a commandé le mouvement; attachez votre caisse et battez. Que faites-vous donc? Vous n'avez pourtant pas l'air malade. Avez-vous envie de recevoir la schlague ?

— Mon officier, je viens d'apprendre la mort de ma femme...

— Stupidité ! le service ne peut en souffrir. L'heure est sonnée, dépêchez-vous!

Le pauvre jeune homme attacha machinalement la caisse sur sa cuisse et battit machinalement la marche qu'il savait. Chaque coup paraissait lui percer le cœur avec une douleur poignante. Il s'évanouit au bout de la rue Royale,

et l'on apprit, trois jours après, qu'il avait déserté le service prussien (1).

(1) Nous publions, comme une sorte de correctif, à cette anecdote berlinoise, une lettre de madame de Maintenon à M. de Vignolles, intendant de Paris ; lettre inédite et qui provient de la collection d'autographes du marquis de Châteaugiron.

Versailles, ce 11 aoust.

« Voicy Pierre Jacquemin, manouvrier du village de Saint-
» Cyr, quy vient de voir mourir sa vieille mère et quy s'appreste
» à l'enterrer. Il avait receu vostre commandement pour aller
» demain matin tirer à la Milice, et je vous prieroy de l'en
» exempter ; mais comme je ne voudrois pas que ma compas-
» sion pour luy pust devenir préjudiciable à une autre famille
» que la sienne, je vous demande aussy, Monsieur, de ne mettre
» personne à sa place, en le renvoyant tout uniment pour tirer
» au sort avecq les recreües de l'an prochain. Vous penserez seu-
» rement que d'empêcher ce pauvre garçon d'aller aujourd'huy
» prier et pleurer tout à son aise à la paroisse et au cimetiesre,
» ce seroist une rigueur inhumaine, et dont le service du Roy
» ne vous sauroist imposer l'obligation. J'ai l'honheur d'estre,
» avec touts les sentiments qui vous sont deüs et que vous me
» connoissez pour vous, Monsieur, vostre trez humble et trez
» affectionnée servante,

» MAINTENON. »

XX.

L'ANNIVERSAIRE.

> .... « Et ces chevaulcheurs d'oultre-Rhyn
> » s'estoyent si bellement couverts de ramée
> » verde et branscheue, qu'on les auroist prins
> » de loing pour un bousquet vivant et mou-
> » vant. »
>
> BELLEFOREST.

— Non, non, cela ne sera pas. Quand il faudrait passer quinze jours sur le banc, il ne sera pas dit que le 3ᵉ de cavalerie ait eu l'avantage sur nous!

Je venais de faire ma promenade du soir, quand ces propos, que j'entendis en passant non loin des portes de la ville, me donnèrent l'envie de savoir quel projet pouvaient méditer huit soldats d'un régiment de cavalerie de la garde, qui se dirigeaient d'un pas leste et résolu du côté d'un taillis voisin avec des haches et des rouleaux de cordes.

— Le 3e de cavalerie nous prend pour des imbéciles, parce que nous sommes Poméraniens; il se figure que nous allons rester à la garde des écuries, et que nous ne pourrons pas couvrir demain notre table avec des couronnes et des guirlandes; mais, un instant; nous allons voir si la ramée n'est pas tout aussi bien pour nous comme pour eux.

— Ce serait un peu taquinant, si demain l'officier, après avoir jeté un coup-d'œil dans la salle, et nous avoir dit : — Allons, enfants, buvons à la santé du roi, s'apercevait que notre table est la seule sans couronnes et sans verdure!

— Plutôt se battre avec le mauvais temps.

Ce serait un beau jour qu'un 3 août sans guirlandes! Non, j'aimerais mieux passer toute la nuit à couper des rameaux au bois et à les tresser dans la chambrée. Le 3e de cavalerie n'aura aucun avantage sur nous. — Écoutez donc, vous autres, qui n'êtes arrivés au régiment que de cette année, et qui n'avez par conséquent encore célébré aucun 3 août, vous ne savez pas comment on fête ce jour-là dans notre caserne, et je vais vous en dire un mot. On est régalé d'un rôti du roi; quand il est achevé (ce qui ne tarde jamais beaucoup), les toasts sont portés; l'officier supérieur et tout l'état-major entrent dans la salle, et l'on s'en donne tant qu'on peut. Les danses, les divertissements, ne cessent pas jusqu'à la nuit tombante; l'officier supérieur conduit même la polonaise, et l'on danse au son de la trompette du régiment. L'année dernière, on a joué une comédie. Enfin, je suis sûr que vous n'avez encore rien vu de pareil.

Les explications et les réflexions du soldat me firent plaisir, car, bien qu'il parlât en termes un

peu rudes, il exprimait assez bien ce que pouvait sentir tout fidèle Prussien à la veille du 3 août. Je suivis cette petite troupe et la vis se mettre promptement à l'ouvrage.

Le ciel s'obscurcit tout d'un coup ; la pluie vint mouiller les feuilles des jeunes arbres, et nos bons moissonneurs de guirlandes se mirent à chanter l'air *du Manteau*. Bientôt ils eurent coupé tant de branches et de verdure, qu'en s'en retournant avec cette charge à la ville, ils avaient l'air d'un bosquet ambulant. La pluie tombait toujours à grosses gouttes.

Quelques ouvriers compagnons, arrivant d'un village voisin bras dessus bras dessous, faisaient leurs évolutions dans toute la largeur de la chaussée. Ils venaient de faire la conduite à un de leurs camarades, et il est inutile de dire que, depuis le matin jusqu'à la nuit, ils n'avaient cessé de boire.

Les cavaliers, sous leur charge, allaient plus doucement que cette troupe avinée ; ils ne pouvaient céder le pas à des ouvriers, et d'ailleurs

les rameaux, qui leur couvraient la figure, les empêchaient d'y voir à dix pas de distance.

— Laissez-moi passer, dit en murmurant un des compagnons.

— Comment! est-ce que la chaussée n'est pas assez large?

— Qu'est-ce que dit cette tête de mouton, avec sa coiffure de feuilles?

— Ce sera quelque compagnie de maçons qui veulent planter leur bouquet, et qui viennent de voler ces branches. Serrons-nous bien, et faisons leur faire la culbute. Nous allons rire... Si, avant de rentrer chez nous, il y avait moyen de leur administrer une bonne roulée!... Ce serait un fameux plaisir.

Aussitôt dit aussitôt fait... La phalange ouvrière allait tomber sur le feuillage mouvant, quand les soldats jetèrent leurs fardeaux et attendirent de pied ferme.

Après quelques instants de surprise et de réflexion, qui donnèrent aux champions le temps

de se toiser réciproquement, on entendit la voix du maître compagnon : — Hors du chemin, cavaliers ; c'est comme des commis aux Pains, les bourgeois et les ouvriers doivent passer avant vous, et vous n'avez pas besoin d'occuper toute la chaussée.

— Nous ne sommes point des commis aux Pains ; nous n'occupons pas trop d'espace ; si vous voulez avancer, passez sans rien dire ; nous n'arrêtons personne ; ainsi, laissez-nous et taisez-vous.

— Retiens ta langue, guerrier, où je vas faire un crible de ta jaquette bleue.

— Oh ! oh !... Muller, garde-moi, je t'en prie, mon kolbac et mon habit, pour que j'aille fermer la bouche à ce tireur d'aiguilles. Je ne veux pas que mon uniforme en soit témoin ; et l'habit de parade ne doit pas se compromettre avec des malotrus qui n'ont seulement pas des sabres....

Tandis qu'il se dépouillait, le maître compa-

gnon lui cria : — Dis donc, vainqueur de conscrits et de marmots français, en traînant cette marchandise en ville, c'est sûrement pour en faire des balais pour les écuries de la garde ?

Tous les compagnons applaudirent, par un bruyant éclat de rire, à la saillie de ce maître tailleur.

— Nous n'en ferons point des balais pour l'écurie, nous en couronnerons le buste de notre roi, demain 3 août, anniversaire de S. M.

— Très-intéressant, par ma foi; je me moque pas mal de votre roi de Prusse !

Un nouvel éclat de rire partit ; mais il y eut la moitié des ouvriers qui n'y prit aucune part, et l'on entendit le maître compagnon qui disait à l'auteur de cette apostrophe : — Dis donc, Césarien d'Autriche, garde-toi d'ouvrir encore la bouche, et, quand même tu verrais les Prussiens se battre entr'eux, quand nous parlons de notre roi, les mangeurs de noudel n'ont rien à dire.

— Eh bien ! je le répète encore, je me moque de votre roi.

— Allons, camarades, que celui qui est bon Prussien et bon troupier de la Landwehr me donne un coup de main.

La bande des ouvriers se partagea ; et les soldats, après avoir quitté leurs habits et leurs kolbacs, se joignirent au maître compagnon et aux camarades qui s'étaient mis de son côté.

Je ne pus m'expliquer d'où pouvaient arriver tous les bâtons qui furent mis en jeu avec la rapidité de la grêle. On se donna tant de coups de part et d'autre, que, si je n'avais pas été témoin de la scène, je n'aurais jamais osé en supposer le nombre. Enfin, le parti du Kayserlich autrichien fut abattu sur la chaussée, et le maître compagnon s'écria triomphant : — Camarades de la garde royale, plus d'inimitiés entre nous. Si vous aviez été des maçons, ou bien si vous aviez emporté vos branches d'arbres pour autre chose que pour fêter l'anniversaire du roi, nous n'aurions pas tapé sur nos camarades ; vous voyez que la bouche à noudel de l'Autrichien va rester close ; et maintenant nous allons vous ai-

der à recharger vos paquets de verdure. Vivat la cavalerie!

Aussitôt, les vainqueurs se mirent les rameaux sur la tête, et sur la chaussée il y eut dans peu une espèce de mouvement semblable à celui de la forêt de Dunsinan. Le chant national se fit entendre à l'unisson :

« *Salut à toi sous la couronne du vainqueur!* »

Il fallut se séparer en rentrant dans la ville; les soldats rentrèrent à la caserne, les ouvriers prussiens se précipitèrent dans les premières tavernes; et je regagnai mon logis, enchanté de leur patriotisme et de leur affection pour S. M.

XXI.

LA MUNIFICENCE ET LA CHARITÉ PRUSSIENNES.

> C'est bien peu ; mais le pauvre est riche de si peu !
>
> DELILLE.

> Ne pourriez-vous pas, Messieurs, transformer votre bienfaisance en bienveillance, et votre philantropie en charité chrétienne? Il me semble que vos pauvres débiteurs et les malheureux de votre arrondissement n'y perdraient rien.
>
> LE DOCTEUR BOUCHACOURT.

Une femme est assise sur la porte d'une pauvre maison, dans la rue des Maçons; elle sanglotte : autour d'elle sont groupés cinq à six

enfants ; les uns pleurent et les autres s'amusent avec une brouette.

Que peut attendre cette femme? il est déjà près de minuit...

Le tapage de la maison semblait indiquer qu'elle était devant la boutique d'un menuisier. Les ouvriers sifflaient en accompagnant le grincement de la scie.

Je m'arrêtai : — Tu pourras peut-être faire ici un acte de bienfaisance ; mais combien de fois n'as-tu pas été trompé dans l'exercice de ta philantropie ! Commence par examiner afin d'agir prudemment.

Au bout de cinq minutes la porte s'ouvrit, et le chef des ouvriers vint dire à la pauvre femme : — Il est prêt ; si vous payez, vous pouvez l'emporter.

La femme se leva sans rien dire, fouilla tristement dans une de ses poches et entra dans la boutique. Les deux plus âgés de ses enfants la suivirent ; ils en sortirent bientôt emportant à

grand'peine un misérable cercueil, dont les planches étaient à peine assemblées; ils le placèrent sur la brouette, ensuite de quoi la porte se referma, et la femme et les deux enfants se mirent à pleurer.

Le plus jeune de la famille, petit marmot à cheveux blonds, s'écria : — Ma mère, je vais m'asseoir dans cette armoire neuve, quand vous la traînerez. Voyez donc comme elle est toute remplie de copeaux.

Tout en poussant de rudes sanglots, cette femme attacha la courroie sur ses épaules, et ses deux aînés s'attelèrent à la corde avec elle. Ainsi fut transporté pendant la nuit le sarcophage du pauvre maçon.

Je les suivis; j'arrêtai la mère de famille, à qui j'introduisis dans la main gauche un demi-écu d'argent (1).

— Ah! mon cher monsieur, que Dieu vous récompense de votre bonté! — Mon brave

(1) C'est environ vingt-huit sous de notre monnaie.

homme est mort après quatre mois de maladie, par suite d'une chute, en travaillant dans la glacière du roi. Je n'ai plus rien, que mes sept enfants, dont le plus jeune est âgé de six semaines. — On m'a prêté deux écus pour payer une bière, et il faut que je la traîne ; je n'ose vous parler de la résignation dont j'ai besoin pour ne pas me donner la mort....

J'avais le cœur navré ; un peu plus loin, je m'assis sur l'escalier d'une maison, et j'entendis encore assez long-temps le roulement inégal de la brouette dans le silence de la nuit et de la rue déserte.

Enfin ce bruit cessa tout-à-fait, et je me traînai lentement chez moi.

On frappait à la porte d'une maison voisine ; un homme, essoufflé, criait à pleine gorge : — Arrivez donc, sage-femme, arrivez donc, pour l'amour de Dieu ! Ma femme est au moment d'accoucher....

Malgré moi, je fus obligé de sourire à l'idée

du prince de Calderon, qui trouva la belle et double image de la mort et de la vie en opposition dans un cercueil que l'on retourne et qui devient un berceau.



XXII.

LA MÉPRISE.

.... « Et comme ce gros suisse apportoit dans
» sa cabanne un pannier remply de grenouilles
» dont il me comptoit régaller, mes valets de
» bousche luy montrèrent qu'il s'y trouvoit meslés
» des crapauds..... — Ma foy, respondit-il, tant
» pis pour eulx. »

MÉM. DE MONTLUC.

Un de mes amis, qui faisait son année de service, était de garde au poste de la Cible. Comme, dans ce lieu solitaire, au milieu des bois, un

malheureux factionnaire est continuellement assiégé par l'ennui, j'avais fini par céder aux sollicitations qu'il m'avait faites, et j'allai passer la nuit à son corps-de-garde.

Je me dirigeai vers la guérite par une de ces belles soirées dont la longueur annonce l'approche de l'automne. Sorti par la porte de Cottbus, je m'acheminai vers le bois en traversant la grande prairie. Que de merveilles dans l'action à la fois vive et paisible de la nature! La lune était brillante, mais de temps en temps de longs sillons de nuages défilaient devant elle en se déchirant. Tantôt une douce clarté venait animer la campagne, tantôt un nuage infatigable, et de couleur bistrée, venait obscurcir l'horizon. Autour de moi résonnaient des voix sonores; les cris et les gémissements des airs étaient délicieux. Sous mes pas, je sentais le sol de la prairie céder et fléchir; chaque touffe d'herbe pliait avec un frissonnement plaintif. Au loin se faisait entendre le bruit fantastique et tremblant de l'atmosphère que venait refouler le souffle des

vents. Le voisinage de la forêt s'annonçait par une sorte de frémissement sylvestre ; le vent de la nuit se baignait avec amour dans le riche berceau du feuillage, en y roulant des ondulations pareilles à celles des flots de la mer. Le cœur attristé par une espèce de joie craintive et par un souci qui ne laissait pas d'avoir des charmes, je vis enfin les rameaux verdoyants faire la voûte au-dessus de ma tête.

Qui pourrait comprendre comment la nature silencieuse et mystérieuse fait retentir sa voix dans l'obscurité d'une vaste forêt !

— Voilà pourtant un sable bien fatigant !

Cette réflexion matérielle interrompit le rêve poétique où je livrais mon âme.

— Enfin, j'ai passé le terrain monacal ; il ne doit pas être bien loin ce corps-de-garde où mon pauvre ami...

— Nous y voilà : heurtons.

— Qui va là ? dit une voix rauque, qui sans doute avait de la peine à s'échapper par dessous

d'épaisses moustaches. Le cri d'un lourd verrou se fit entendre et la porte s'ouvrit.

— Arriveras-tu enfin ? Je croyais ne devoir plus compter sur ta compagnie. Dis-moi comment tu trouves l'alcôve où nous devons passer la nuit ?

Ce n'était pas un lieu bien attrayant : des escabeaux, des bancs, des râteliers de fusils et des ronds de cibles, tout cela groupé l'un sur l'autre, encombraient le pourtour, en ne laissant pour la circulation que l'espace le plus indispensable, ainsi qu'il est d'usage dans les corps-de-garde prussiens. De tous les côtés, le vent nocturne sifflait à travers les parois mal garnies de cette maison de planches ; enfin la porte était rudement secouée sur ses gonds rongés par la rouille, et le vitrail de la petite fenêtre était continuellement agité dans sa résille de plomb.

Cet espace, réservé pour les trois hommes de garde, comprenait à peine cinq pieds carrés. Le sous-officier et un autre soldat, tous deux Neufchâtelois, jouaient à la lueur d'une lanterne d'é-

curie, qui portait, en place de verres, quatre plaques de tôle percées de mille trous. Les cartes à la main, ils fumaient un tabac dont l'odeur me le fit aussitôt reconnaître pour du véritable péthun de l'Ukraine méridionale; j'avais apporté d'excellents cigares de la Havane, et je dédommageai mon pauvre ami du parfum nauséabond et de l'ignoble fumée que les riverains du lac de Neufchâtel lui avaient fait avaler.

Les charmes d'un entretien familier nous firent bientôt perdre de vue l'isolement et la tristesse de notre gîte. — Mais tout d'un coup on cogna doucement à la porte.

— Maudite faction! s'écria le sous-officier; qui est-ce qui vient encore?

On entendit le murmure confus de plusieurs voix; et à peine la porte fut-elle ouverte, que l'éclat de plusieurs fusils frappa nos yeux. Un homme, enveloppé dans un manteau militaire, avança quelques pas et dit au chef du poste :

— Vous êtes le sous-officier de garde?

— Oui, Monsieur ; que voulez-vous?

— Ayez la bonté de nous suivre avec un de vos hommes ; ne laissez ici que votre factionnaire.

— Mais, Monsieur, qui êtes-vous ? et de quel droit me commandez-vous de quitter mon poste?

— Je suis conseiller et commissaire-*criminel* de la police (1).

En disant ces mots, le nouveau venu découvrit son collet rouge, et tira de sa poche une médaille d'argent. Le sous-officier ayant jeté un coup-d'œil sur cette médaille, ordonna à mon ami de mettre le sac au dos, de prendre son fusil et de le suivre. Je partis avec eux, et personne ne fit attention à moi.

Devant la porte il y avait quatre gendarmes couverts de leurs manteaux ; avec eux étaient quelques soldats, plusieurs surveillants de police,

(1) On a traduit mot à mot cette appellation germanique qui nous a fait souvenir des *conseillers actuels du feu roi de Prusse*. Nous n'avons pas besoin de parler ici de la construction fautive de la langue allemande et de son illogisme.

et de plus un juif, qui paraissait servir de guide à toute la troupe.

Nous nous dirigeâmes en silence du côté de la demeure du garde forestier, à l'entrée du bois, où notre arrivée fut aussitôt saluée par les aboiements des chiens.

— Il faut en convenir, dit tout bas le commissaire-criminel, le garde a des chiens superbes, mais je voudrais bien qu'aujourd'hui ils japassent moins fort pour ne pas donner l'éveil au gibier que nous cherchons.

On frappa : — Le garde-forestier finit par sortir de son lit....

— Qui va là? que voulez-vous à cette heure-ci, Messieurs?

— C'est moi, mon cher Brumer, c'est moi!... Sortez tout de suite, et faites-vous suivre par vos deux compagnons, les gardes-adjoints; mais, avant tout, je vous en prie, faites taire vos chiens, car il s'agit aujourd'hui de surprendre et d'attraper dans son gîte une bête noire que vous nous recommandez depuis si long-temps.

Le garde-forestier commença par imposer silence aux gardiens de son logis, ensuite il s'habilla, descendit, et nous nous remîmes en marche après une attente de 40 minutes (un Allemand ne saurait se hâter). L'impétuosité du vent ébranlait les vieux pins sylvestres, et le chat-huant faisait entendre son cri lugubre. Par intervalles, et tout le long du chemin, le garde-forestier, qui s'était placé en tête de la troupe, adressait, en chuchotant, la parole au commissaire-criminel. Au détour de la forêt, on voulut faire halte, et à peine fûmes-nous arrêtés, que toutes les horloges de la capitale sonnèrent successivement onze heures ; mais moi, ne pouvant plus contenir ma curiosité, je me hasardai à dire à un des employés de la police, qui marchait à côté de moi : — Que va-t-il donc se passer ici ?

Comme j'aurais dû m'y attendre, une semblable question parut singulière et causa beaucoup de surprise à celui que j'interrogeais. Mais, après un moment de réflexion, cet homme, devinant que je me trouvais là par hasard,

ne fit aucune difficulté pour me satisfaire.

— En Prusse, me dit-il, il est d'usage que, chaque année, à la même heure et dans toutes les parties du royaume à la fois, depuis la plus grande ville jusqu'au bourg le plus minime, la police se met sur pied pour saisir simultanément tous les mauvais sujets, les hommes suspects et les gens sans aveu. Des lettres qui contiennent cet ordre sont envoyées de Berlin, toutes scellées par le ministre de la police, à toutes les autorités du pays, avec recommandation de n'en rompre le sceau qu'à un jour indiqué.

Une telle *battue*, comme l'appellent les Français, qui ont vu employer cette chasse aux hommes du temps de Bonaparte, à l'égard des jeunes gens de la conscription militaire; une telle battue devait avoir lieu cette nuit. Dans toutes les provinces et les localités soumises à la Prusse, les employés de la police étaient en mouvement, et la division à laquelle le hasard m'avait adjoint était chargée d'exploiter les environs de la résidence royale.

Au bout d'un quart d'heure, arrivèrent de toutes parts des individus en habits bourgeois, qui déposèrent des rapports. D'après les instructions qu'ils contenaient, nous nous approchâmes d'un vaste champ de blé situé entre le bord de la forêt et le plateau sur lequel est édifié le malencontreux établissement de la Poudrette. Le champ fut cerné ; on alluma des lanternes, et les épis, irrégulièrement foulés, firent reconnaître des traces de pieds humains. Bientôt, un mouvement rempli d'agitation se manifesta par le bruissement des épis ; le commissaire-criminel fondit au milieu des sillons comme un véritable oiseau de proie, et il ramena à la lumière un individu dont le regard était tout effaré.....

— Que viens-tu faire ici, misérable? Tu es sorti avant-hier de la maison de force, et déjà tu recommences à botaniser!

— Dieu m'en préserve, M. le commissaire; je suis tout-à-fait innocent. Vous pensez toujours du mal de moi.

— D'où as-tu tiré ce gros paquet de marchandises qui est là-dessous?

— Je l'ai trouvé, M. le commissaire, je l'ai trouvé. Vous croyez peut-être encore que je l'ai volé? Oh! M. le commissaire, vous pensez toujours du mal de moi.

— Du reste, là où se trouve le maître, se trouvera aussi l'élève. Cherchez, gendarmes : son neveu, Scopa-le-Blond, ne doit pas être loin d'ici.

En effet, huit minutes après, fut aussi amenée une grande perche blonde, qui toisa sans pudeur le commissaire.

— Pour aujourd'hui, nous ne trouverons plus rien ici ; je connais mes gens. Le camarade ne marche pas avec beaucoup de monde; il aime à vivre et à voler seul.

— Il faut, M. le commissaire, qu'on vous ait bien dit du mal de moi; mais je suis innocent.

— En avant! La troupe défila le long de la forêt, en se dirigeant vers Ricksdorff. En pas-

sant près d'un buisson, le maître-voleur fit retentir un coup de sifflet des plus aigus.

— Te tairas-tu, scélérat! Je suis sûr, dit le commissaire, que ce mauvais drôle vient de donner à quelque compagnon le signal de la fuite. Maintenant où aller chercher? — Garde à toi si tu t'avises de laisser encore échapper un son...

— Il n'est donc plus permis de siffler?

— Tais-toi.

Arrivés à Ricksdorff, notre premier soin fut de faire poster des sentinelles tout autour du village, où quelques gendarmes entrèrent amenant avec eux le chef des voleurs. Après une assez longue résistance, celui-ci se détermina enfin à les conduire devant une ferme, dont la haie de clôture fut aussitôt cernée et enveloppée. Le métayer, éveillé non sans peine, vint ouvrir une grange, où l'on trouva, cachés dans du foin, six individus d'un extérieur épouvantable.

Je ne me charge pas de dépeindre la physionomie hébétée de ce bon paysan, qui eût plutôt

ajouté foi à la chute du ciel qu'à la présence de pareils hôtes au milieu de sa grange.

De Treptow arriva un autre détachement de gendarmes, et on les attendait sans doute, car ils faisaient marcher au milieu d'eux neuf ou dix gaillards dont la rencontre pendant la nuit n'aurait certainement pas été rassurante.

Le commissaire-criminel se dirigea du côté de Brietz avec les soldats, le forestier et les agents de police; les gendarmes, arrivés les derniers, furent chargés d'escorter les hommes dont on avait fait capture; et, voyant partir tout le monde, je me dis alors : — Mais pourquoi rester plus long-temps dans une semblable compagnie! Voilà le souffle du matin qui vient te caresser la figure, reste ici, regarde où l'on va conduire ces malfaiteurs. Mais d'abord, puisque tout le village est en alerte, voyons s'il ne serait pas possible de trouver dans quelque taverne un petit verre de rhum...

— Ne vous en allez pas ainsi, camarade! il faut que vous veniez où nous allons, morbleu!

Tel fut le cri qui retentit à mon oreille ; et au même instant je sentis mon collet fortement empoigné.

— Permettez-moi de vous dire, estimable gendarme, que je ne fais point partie de la société que vous êtes chargé de conduire ; si je me trouve près de vous, ce n'est que par hasard.

— Allons donc ! allons donc ! tout le monde pourrait en dire autant. Je ne vous écoute point, ne raisonnez pas et marchez !

Et je sentis appuyer sur mes reins un rude corps, qu'une réflexion un peu plus attentive me fit reconnaître pour une crosse de fusil. Que faire? Mon ami était allé à Brietz avec le commissaire-criminel ; personne dans le voisinage qui me connût et qui pût témoigner..... — Allons, me dis-je ; et, comme si j'eusse été ravi de l'aventure, je fis bonne contenance et je portai mes pas à travers le bois, avec les gendarmes et les voleurs.

J'arrivai enfin devant la porte de Cottbus, sur cette même prairie que j'avais traversée peu

d'heures auparavant avec un sentiment d'enthousiasme et dans un enchantement si poétique. Seulement, au milieu des singulières circonstances dont je venais d'être à la fois le témoin et la victime, la nature ne me parlait plus par mille voix secrètes, et je trouvais que le vent de la nuit était devenu diablement froid.

Après une heure de marche, nous entrâmes sous la sombre porte voûtée de la cour de la Prévôté.

Je fis connaissance avec le fameux n° 13, d'où je ne pus m'échapper que le lendemain matin, après m'être expliqué suffisamment.

Le président du conseil de police ne manqua pas de m'acquitter ; ensuite il me dit : — Comme vous avez assisté à cette capture, vous devrez assister à toutes les audiences du procès, pour témoigner de la vérité du rapport de nos agents. Je vous le recommande, et vous en êtes requis sous peine d'amende et de prison.

XXIII.

UNE SÉRÉNADE A BERLIN.

« — Allons donc, Messieurs, vous criez
» comme des aveugles, et vous vous ac-
» cordez comme des sourds ! Est-ce qu'on
» fait ici le service divin dans les rues ? »

SCARRON.

Quatre jeunes gens filaient devant moi avec la rapidité de ces météores appelés (je ne sais pourquoi) *étoiles tombantes*. Le pre-

mier portait une guitare, le second un rouleau de musique, et sous le manteau du troisième on entrevoyait une lanterne sourde; le quatrième était comme un écuyer du duc de Marlborough, c'est-à-dire qu'il ne portait rien.

— Ceux-là vont donner une sérénade. Ils ne doivent pas aller bien loin. — Partons!

Cependant ils avaient encore beaucoup de chemin à faire. J'avais rencontré mon quatuor ambulant dans Zimmert-Srasse, et j'eus le plaisir de les suivre jusqu'à la rue des Vignerons, où ils se postèrent devant une maison à trois étages.

— Allons, Rodolphe, donne-nous le A.

Le complaisant ajusteur de sons fit sortir un étui de dessous son manteau, il en ôta un instrument, dont il essaya les cordes en joueur inhabile, et il acquit la triste certitude que l'air du soir était tout-à-fait défavorable à son entreprise acoustique.

— Mes amis, le E s'est si diaboliquement tendu que je ne puis réussir à vous donner le A.

Le petit groupe musical en parut frappé de stupeur, et ces pauvres dilettanti s'aperçurent à regret qu'ils avaient trop présumé de leurs forces.

— Si nous avions, du moins, une fourche tonique!

— Messieurs, si cela peut vous faire plaisir, je pourrai vous indiquer ce que vous cherchez, c'est-à-dire le A.—Musicien de profession, je suis toujours prêt à venir au secours des amateurs.

— Comment donc, Monsieur, seriez-vous assez bon?.... Mais je vous en supplie!....

— Bien! c'est très-bon, voici le A, Dieu merci!

— Je dois m'accuser ici d'avoir osé donner cette note sur un ton et demi trop haut, afin de me procurer le plaisir de faire monter le premier ténor à une hauteur inaccessible.

22.

Mais les voilà qui se croient d'accord. La seconde basse a son A, la première son CIS ; le second ténor est en possession de son E, et le premier ténor, dont la partie doit être la plus agréable du quatuor, se cramponne de toutes ses forces à son A double majuscule.

On tousse ; la seconde basse observe qu'elle est enrhumée, et le chant à quatre voix commence à l'unisson.

Dieu du ciel ! quelle musique ! Je pensai à Schiller, je sentis profondément ce qu'il avait rendu par ces mots :

« Malheur, malheur à moi ! quels sons !
» Comme ils me déchirent l'oreille ! »

Le premier ténor sifflait, soufflait et souffrait à faire pitié, par suite de la fausse intonation que je lui avais donnée. Heureusement qu'il était nuit et que l'affreux gonflement de ses veines était invisible.

Un instant, me dis-je, j'aurai bientôt mis fin

à ce tapage infernal. Je passai mon mouchoir autour de ma tête, je relevai le collet de ma redingote pour m'en couvrir la figure, et, prenant aussitôt la fuite, je m'en fus à la recherche du garde de nuit.

Je le trouvai paisiblement assis sur un perron de la Prosenlhater-Strasse.

— Allons donc, garde ! allons donc ! vous vous arrêtez ici, tandis que, d'un autre côté, l'on fait un affreux vacarme et l'on s'amuse à troubler le repos des citoyens.

— Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce qui vous importune ?

— Il y a dans la rue des Vignerons quatre monstres de garçons qui chantent à faire trembler. Ne pouvant pas y tenir plus long-temps, je suis sorti de chez moi, en bonnet de nuit, comme vous voyez, pour aller chercher la tranquillité que je ne pouvais trouver dans mon lit.

— C'est bon, Monsieur, je vais aller y mettre bon ordre....

Il me suivit. Je lui montrai le groupe, autour duquel une troupe de curieux s'était rassemblée. Après avoir détaché le mouchoir de ma tête et rabattu mon collet sans être vu de personne, je disparus en me mêlant dans la foule.

Le malheureux ténor sifflait et souffrait encore ; mais son tourment devait bientôt finir, car le garde l'interrompit en ces termes :

— Dites donc, Monsieur, avez-vous une carte ?

— Une carte !... pourquoi ?

— Pourquoi ? Voilà une singulière question ! Ne savez-vous donc pas que le chant qui n'est pas autorisé par un commissaire est contraire aux réglements de police, et par conséquent défendu sous peine afflictive.

— Voilà ce que nous ignorions. — Comment diable ! nous ne pouvons pas chanter ici ? Cependant je suis devant la maison de ma bonne amie, et je voudrais lui chanter quelque chose... quelque chose que j'ai composé pour elle !

— Vous pouvez entrer dans la cour, où personne n'aura le droit de vous faire taire. Mais ce paisible et malheureux bourgeois qui est ici.... A ces mots, il me chercha des yeux, mais inutilement.... — Ce bourgeois, qui n'est plus ici, se plaint que vous avez troublé son sommeil, ce qui est également contraire aux ordonnances de police : ainsi, Messieurs, retirez-vous, s'il vous plaît.

J'excitai mes voisins à la résistance. — Il est hors des attributions d'un garde, m'écriai-je, d'empêcher les personnes sensibles, et surtout les amoureux, d'exprimer leurs sentiments à haute et intelligible voix !

— C'est vrai ! c'est vrai ceci ! c'est bien vrai !

— Faudra-t-il souffrir la tyrannie du bourguemestre et les taquineries de cet oiseau de nuit ?

— Non, non ! tombons sur le garde ! il veut se moquer du peuple.

— Tout ceci va bien, me dis-je à moi-même, et tout en me retirant sur l'escalier d'une maison pour devenir spectateur du démêlé qui, selon toute apparence, allait avoir lieu.

Mais alors une de ces grandes voitures, qu'on loue pour les parties de campagne, sortit de la rue des *Belles-Maisons* (Schœnenhauser-Strasse), et vint s'arrêter justement devant la porte où les quatre jeunes gens avaient exhalé leurs soupirs et leurs chants amoureux. Quand le ténor aperçut les gens qui descendaient de cette espèce de char, il voulut s'enfuir et s'écria :

— C'est détestable et révoltant !

— Qu'est-ce qui t'est donc passé par la tête, Oliver ? Tu nous as fait venir de force pour ta sérénade, tu nous as exposés au danger d'être arrêtés, et maintenant tu veux t'enfuir comme si le pavé te brûlait !

— Mes chers amis, je suis indignement trahi ! Voilà mon infidèle qui arrive avec le lieutenant

mon rival, et la malheureuse m'avait prié de venir ce soir pour une sérénade; elle devait m'attendre..... Morbleu! c'est abominable! et si je tenais le malencontreux individu qui m'a fait enfler le crâne et la gorge avec son A deux fois trop haut, je me vengerais cruellement sur lui de ce mécompte du cœur et de ce désappointement philharmonique!!!

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

Première Nuit.

Albert l'Ours (Mœurs des Vandales et fondation de Berlin. 1

Deuxième Nuit.

Conrad Schütz 25

Troisième Nuit.

Le prieur de Bernau 43

Quatrième Nuit.

Les Stellmeisers. 57

Cinquième Nuit.

La famille de Quitzow. 75

Sixième Nuit.

Frédéric aux dents de fer. 97

Septième Nuit.

Les bourgeois de Spandau. 109

Huitième Nuit.

Le Juif Lippold. 125

Neuvième Nuit.

L'alchimiste Thurneisser 139

Dixième Nuit.

Le prince de Nassau. 156

Onzième Nuit.

La chaise électorale et le fauteuil royal. 171

Douzième Nuit.

Les voleurs du Roi. 187

Treizième Nuit.

Un libraire prussien. 215

Quatorzième Nuit.

Le vieux Ziéten. 231

Quinzième Nuit.

La Tour allemande ou les artistes prussiens. 247

Seizième Nuit.

Le Cosaque 261

Dix-septième Nuit.

La comtesse Dorothée D'H 285

Dix-huitième Nuit.

Misère et fraude. 291

Dix-neuvième Nuit.

Le service à la prussienne. 297

Vingtième Nuit.

L'anniversaire. 303

Vingt-unième Nuit.

La munificence et la charité prussiennes. 317

Vingt-deuxième Nuit.

La méprise. 321

Vingt-troisième Nuit.

Une sérénade à Berlin. 337

FIN DE LA TABLE.

SOUS PRESSE.

BELLES ÉDITIONS FORMAT IN-8°.

Léon Gozlan.

LE MÉDECIN DU PECQ (suite aux INFLUENCES), 2 volumes. 15 fr.

LA CONJURATION DU SOULIER, roman historique, 2 volumes. 15 fr.

LES MÉANDRES, tomes 3 et 4, 2 vol. 15 fr.

Michel Masson,

Auteur *des Contes de l'atelier. — Vierge et Martyre. — La Couronne d'épines, etc.*

L'AMOUR DE LA FAMILLE, 4 vol. in-8°, ornés du portrait de l'auteur, dessiné d'après nature par madame Zoé Goyet, et gravé en taille-douce sur acier.

Les romans de l'AMOUR DE LA FAMILLE seront publiés en 2 livraisons.

La première livraison paraîtra le 20 mai, et contiendra :

L'AMOUR D'UNE FEMME, 1 vol.
L'AMOUR D'UN FILS, 1 vol. } Prix. . . . . . . 15 fr.

L'AMOUR D'UN PÈRE, 1 vol.
L'AMOUR D'UNE MÈRE, 1 vol. } Prix. . . . . . . 15 fr.

Jules A. David.

SOUVENIRS D'UN ROULIER, 2 vol. 15 fr.

LES POÈTES PERSANS. — ÉTUDES POÉTIQUES. 1 volume. 8 fr. 50 c.

SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY, tome VIII et IX, 2 vol. in-8. 15 fr.

Les tomes IV, V, VI, VII, paraîtront successivement.

Alphonse Royer,

Auteur de *Venezia la bella.* — Les *Mauvais garçons.*

LE CONNÉTABLE DE BOURBON, inédit, 2 vol. 15 fr.

Jules Sandeau,

Auteur de *madame de Sommerville,* etc.

MARIANNA, 2 vol.

LE DOCTEUR HERBEAU, 2 vol. 15 fr.

MADAME DE SOMMERVILLE, 1 volume, 3e édition. 7 fr. 50 c.

Alphonse Karr.

POUR NE PAS ÊTRE TREIZE, 2 vol. 15 fr.

MÉDITATIONS DE FREYSCHUTZ, 2 vol. 15 fr.

Edouard Corbière,

Auteur du *Banian.* — Le *Négrier.* — Le *Prisonnier de guerre,* etc.

LES TROIS PIRATES, roman maritime, 2 vol. 15 fr.

LES FOLLES-BRISES, 2 vol. 15 fr.

Gustave Planche.

PORTRAITS D'ARTISTES, 2 vol. 15 fr.

Auguste Luchet,

Auteur de *Thadéus-le-Ressuscité.*

LE PARISIEN EN PROVINCE, 2 vol. 15 fr.

Eugène Chaput.

DEUX HEURES DE CANAPÉ, 1 vol. 7 fr. 70 c.

